

John Adams Library,

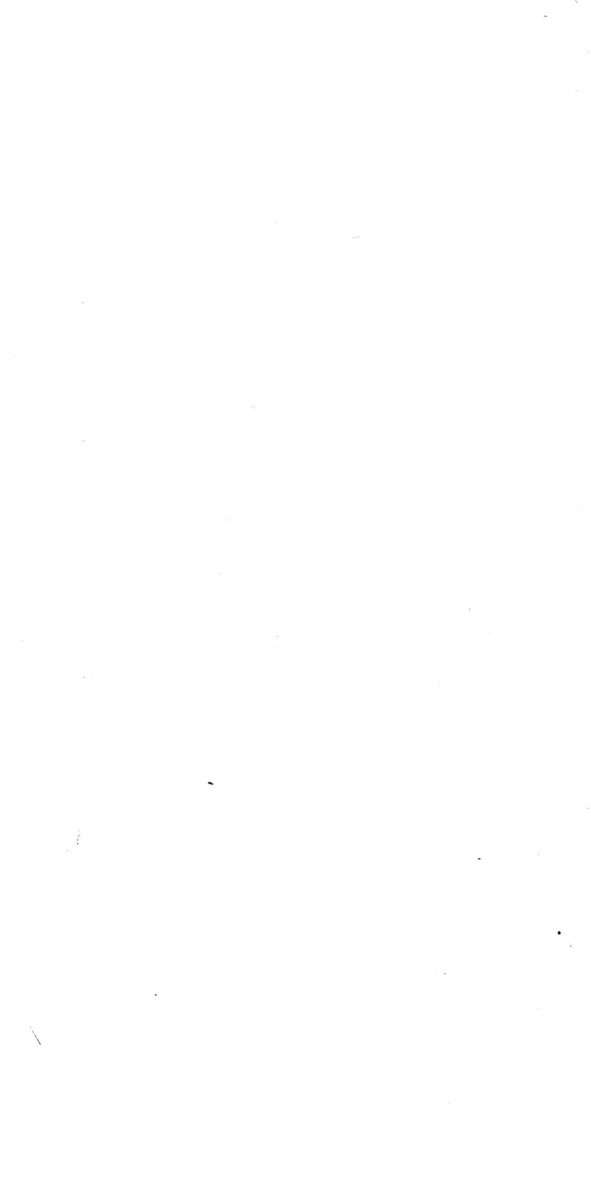
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

164, 3
v. 2





L E S

TROIS SIECLES

D E N O T R E

L I T T É R A T U R E .

T O M E S E C O N D .

L E S

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE,

O U

T A B L E A U

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, jusqu'en 1772 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui , et si meum ingenium non moneret , necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere , Quirites ; sed multò malo vos sa'vos esse , qualicumque erga me animo futuri estis. Tit.-Liv. l 4. n°. 96.

T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve à P A R I S ,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.
DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.

164.3
v. 2



L E S

TROIS SIECLES

D E N O T R E

LITTÉRATURE.

F.

FABRE, (*Jean-Claude*) Oratorien ,
né à Paris en 1668 , mort dans la même
ville en 1753.

Il a bien pu prendre sur lui de conti-
nuer l'Histoire Ecclésiastique de *Fleuri* ,
mais peu de Gens osent prendre sur eux
d'acheter sa continuation. Il y'a autant &
peut-être plus de différence entre l'His-
torien de l'Eglise & son Continueur ,
qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Retz* ,
& les Mémoires de *Joli*. Quand on entre :

Tome II.

A

prend de suivre une carrière tracée par un Ecrivain justement célèbre, on ne devoit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choses, avoir son discernement, son érudition, sa méthode, son style; M. *Fabre* manquoit absolument de tout cela; son Histoire est plus civile qu'ecclésiastique, & composée d'ailleurs sur des Mémoires suspects & inexacts. Qu'on joigne à ces défauts les vices du style; en voilà plus qu'il n'en faut pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continuateur. *Virgile* attendroit aussi un Traducteur, si nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien, plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, (*Christophe-Barthelemi*) né à Paris en 1702, mort en 1755.

Sans rien ôter à sa gloire littéraire, on auroit pu retrancher du Recueil de ses *Œuvres* un grand nombre de ses Pièces, & les réduire à trois ou quatre qui mériteroient seules d'être recueillies. *Le Rendez-vous*, *la Pupille*, *l'Amitié Rivale*, *Joconde*, sont, sans contredit, ce qui le distingue de la foule des Auteurs comiques de ce siècle: les deux premières, sur-tout, sont d'un comique agréable & piquant, d'un style simple & sans précaution; les

caractères y sont variés, naturels; les personnages n'y disent que ce qu'ils doivent dire; on n'y trouve point de ces tirades parasites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du parterre qui n'applaudit jamais tant que quand son jugement est offusqué. Ces deux petites Pièces reparoissent souvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaisir. On reconnoît d'excellentes choses dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*, mais il y a trop à desirer ou à reprendre pour qu'on puisse les ranger parmi les bonnes Pièces.

M. *Fagan* étoit né avec du talent pour la Comédie, mais les chagrins qui le dévoroient ne lui permettoient pas de donner à ses Ouvrages la perfection dont ils étoient susceptibles. Il devoit beaucoup à la nature, & en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, si l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poison mortel du génie. La tristesse sombre, compagne inséparable du besoin, étouffa ou rétrécit les heureuses dispositions que l'aisance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce seul exemple devoit suffire pour en-

gager les *Mecenes* modernes à mieux accueillir les vrais talents, & à ne pas accorder leur protection & leurs bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les plus redoutables fléaux. C'est en demander peut-être trop : les hommes en général n'approfondissent jamais rien ; l'illusion, la flatterie les décident ; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers destructeurs dans ceux qui pourroient le plus aisément en soutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAGNAN, (*Marie-Antoinette*) née à Paris en 17... On ne lit plus ses petits Romans, parce qu'ils sont remplis de pensées plus niaises que naïves, & revêtus d'expressions plus plates que familières. Ce sont pour la plupart des Contes de Fée, qu'on peut se procurer dans un pressant besoin de sommeil.

FAILLE, (GERMAIN DE LA) Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, né à Castelnau d'Auriac en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux à qui la ville de Toulouse doit ses *Annales*, ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces annales ont été fondues presque en entier dans la grande Histoire du Languedoc, & épargneront beaucoup de peine au Compilateur, qui a entrepris de

les refaire ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les autres Ouvrages de *la Faille* font moins connus , fans doute parce qu'ils étoient moins utiles.

FARET, (*Nicolas*) de l'Académie Française , né à Bourg en Bresse en 1599 , mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau* :

Qu'on vit avec *Faret*,

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.

est le seul monument qui nous reste de sa triste célébrité ; il a été cependant Poëte , Traducteur , Historien , Académicien.

FAVART, (*Charles-Simon*) né à Paris. De tous ceux qui ont travaillé pour le Théâtre de l'Opéra-comique , il est celui qui a le mieux saisi l'esprit de ce genre de spectacle. Sans le surcharger ridiculement d'un sentiment froid & puérile , sans y étaler une philosophie vaporeuse, propre à faire hurler la musique ou à la dénaturer , sans le parsemer , le parfumer de ces petits riens à prétention , qui ne sont accueillis qu'au défaut de quelque chose , il a su y répandre de l'intérêt , du naturel , de la gaieté , de la finesse , & tous les agréments dont il est susceptible ; il a su , en un mot , y peindre le vrai caractère de la Nation , que ses rivaux ne s'occupent qu'à

abâtardir & à défigurer. *La Chercheuse d'esprit* fera toujours la plus agréable & la plus ingénieuse de ces sortes de bagatelles, qui exercent tant de chercheurs d'esprit qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raison.

FAUQUE, (N. Mademoiselle) née dans le Comtat Venaissin en 17...

On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit & de talent pour écrire ; mais dans ses Ouvrages , qui ne sont que des Romans , elle a plus consulté l'imagination que la nature. Ce n'est cependant que par vraisemblance & une noble simplicité que ces sortes de productions peuvent plaire & se soutenir. Tout ce qui est aussi incroyable que peu naturel , n'intéresse jamais que foiblement.

FAYDIT, (Pierre) Abbé , né à Riom en Auvergne , mort en 1709 ; esprit bizarre & impétueux dont on ne lit plus les ouvrages , malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées justes , si on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les suffoquent. Le choix de tous ses Ouvrages étoit dirigé par la tournure de son esprit. Que penser de son jugement , quand on fait qu'il fit une Critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvra-

ges de l'éloquent *Boffuet*? Que doit-on penser de celui de tant d'autres Ecrivains qui ont cherché, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs? On peut bien composer quelques Epigrammes contre des Hommes célèbres, mais la pointe de ces Epigrammes ne blesse que celui qui l'a aiguillée; c'est ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son caractère d'extravagance & de folie s'est peint dans ses Sermons & dans ses écrits de Religion, comme dans les Productions littéraires, ce qui lui valut un séjour de quelques années à *S. Lazarre*, d'où il sortit pour aller mourir dans sa patrie, de la manière qu'il avoit vécu, c'est-à-dire, au milieu de la plaisanterie & de l'Epigramme. Il en fit plusieurs contre la Mort, qui prouvoient que la Mort avoit raison de débarrasser la société d'un mauvais plaisant qui en est le plus terrible fléau.

FAYE, (*Jean-François* LERIGUET DE LA) de l'Académie Française, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'esprit & la délicatesse caractérisent le petit nombre de ses Poésies. C'est de lui que M. de *Voltaire* a dit,

Il reçut deux présents des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire;

L'un étoit le talent de plaire ,
L'autre le secret d'être heureux.

Le plus connu de tous ses Ouvrages est son Ode apologétique de la rime contre le système de M. de *la Mothe* en faveur de la prose , dans laquelle on trouve cette belle strophe :

De la contrainte rigoureuse ,
Où l'esprit semble resserré ,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux pressée ,
Avec plus de force élanée
L'onde s'élève dans les airs :
Et la règle qui semble austère ,
N'est qu'un art plus certain de plaire
Inséparable des beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE* , Comtesse DE LA] née en 1633 , morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination & jamais celui du sentiment ; elle en a banni la première un héroïsme chimérique , & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs , des caractères & des usages de la Société. Elle a joint à ce premier mérite celui d'un style naturel , élégant & correct , tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. On lit encore avec

plaisir *la Princesse de Cleves*, tandis que mille autres Romans publiés depuis, n'ont pu se soutenir au-delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïde*, qui parut d'abord sous le nom de *Ségrais*, & fut attribué, après sa mort, à Mad. de *la Fayette*, est encore aujourd'hui la matière d'un problème. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'est au beau Sexe qu'il faut en attribuer l'honneur, & voici les preuves qu'il en donne : » Mad. de *la Fayette* né-
 » gligea si fort la gloire qu'elle méritoit,
 » qu'elle laissa sa *Zaïde* paroître sous le nom
 » de *Ségrais*; & lorsque j'eus rapporté cet-
 » te anecdote, quelques amis de *Ségrais*,
 » qui ne savoient pas la vérité, se plai-
 » gnirent de ce trait, comme d'un outra-
 » ge fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait
 » dont j'avois été long-temps témoin ocu-
 » laire; & c'est ce que je suis en état de
 » prouver par plusieurs Lettres de Mad. de
 » *la Fayette* & par l'original du manuscrit
 » de *Zaïde*, dont elle m'envoyoit les feuil-
 » les à mesure qu'elle les composoit. «

Nous serions tentés de croire que ces preuves sont insuffisantes. *Ségrais* qui, de de l'aveu de tout le monde & de Mad. de *la Fayette* elle-même, avoit travaillé à *la Princesse de Cleves*, sans songer à s'en fai-

re honneur , n'étoit pas capable d'adopter un ouvrage , au préjudice d'une femme dont il se plaçoit à seconder les talents. On fait encore qu'il étoit peu jaloux de ses productions. Ses succès dans l'Eglogue , où il est jusqu'à présent le seul qui ait su conserver la douceur & la simplicité qui conviennent à ce genre de poésie , flattoient peu son amour-propre poétique ; il n'attacha jamais aucun mérite à ses *Nouvelles Françaises* , où l'on reconnoît la même trempe d'esprit & la même touche que dans *Zaïde*. Comment imaginer , après cela , qu'il eût eu la mal-adresse de se donner pour l'Auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait , & sur-tout d'un Ouvrage composé par une femme , dont le nom avoit paru à la tête d'autres productions moins estimées & moins estimables , telles que *la Princesse de Montpensier* , les *Mémoires de la Cour de France* , & *Henriette d'Angleterre*. D'ailleurs il étoit très-facile à Mad. de la Fayette d'envoyer les feuilles du manuscrit à M. Huet à mesure qu'on les composoit : Ségrais étoit alors logé chez elle , & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de transcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la question , nous nous contenterons de dire que *Zaïde* est un de nos meilleurs Romans.

Le plan en est bien concerté, les passions en sont sages, les détails agréables, le dénouement très-heureux. Ce seroit toujours beaucoup pour l'honneur de l'esprit de Mad. de *la Fayette* d'y avoir mis le coloris, après que *Ségrais* en eut tracé le dessein.

I. FEVRE, (*Philippe LE*) Président honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, sa patrie, né en 1705.

Plusieurs de ses petites Brochures, accueillies dans leur temps, annoncent en général un genre d'esprit qui n'est point étranger à la Littérature; ce sont des Lettres sur différentes pieces de Théâtre, des Songes romanesques & d'autres bagatelles. On ne doit pas s'attendre à vivre longtemps, quand on se borne à des Pamphlets; quelque agréables qu'ils soient, ce ne sont que les enfants du moment; un autre moment les méconnoît, les tue, & les fait oublier.

M. *le Fevre* a donné encore une *Histoire abrégée de la Vie d'Auguste*. Ce petit morceau historique se fait lire avec plaisir, & prouve que ses autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils sont qu'au choix des sujets. Quiconque, avec des talents, veut travailler pour l'immortalité, doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE S. MARC , (*Charles-Hugues LE*) né à Paris en 1698 , mort en 17...

Il a donné de nouvelles Editions de plusieurs bons Auteurs modernes , auxquelles il a joint des notes & des réflexions tirées de son propre fonds ; il auroit dû se dispenser d'insérer dans celles des Œuvres de *Chapelle* , de *Bachaumont* , de *Chaulieu* , de *Pavillon* , des pieces qui n'appartiennent point à ces Poètes ou qu'ils avoient rejetées eux-mêmes. Cette fureur de grossir indiscrettement les volumes sous prétexte de les enrichir , est commune à presque tous les Editeurs , & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs ; on croit leur donner de la parure & de l'embonpoint ; on ne leur rend que de vieux vêtements réformés , & on ne leur donne qu'une enflure hydro-pique qui les défigure.

FELIBIEN , (*André*) également connu sous le nom *des Avaux* , Historiographe du Roi & de ses Bâtimens , des Arts & des Manufactures de France , de l'Académie des Inscriptions , né à Chartres en 1619 , mort à Paris en 1695. Personne n'a tant écrit que lui sur la Peinture , la Sculpture & l'Architecture. Son meilleur Ouvrage est celui qui a pour titre : *En-*

tretiens sur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes, dont la meilleure édition est celle de Trévoux, 6 vol. in-12, 1725. On y remarque un jugement solide, un goût exquis, une méthode claire, un tour ingénieux, mais le style en est quelquefois diffus & peu châtié. Sa manière d'écrire est la meilleure qu'on pût employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y sont exposés avec netteté, & les faits racontés avec intérêt. Il est facile de juger que l'Auteur a vu de ses propres yeux, qu'il a examiné & réfléchi avec soin sur la plupart des objets qu'il présente au Lecteur. *Félibien* étoit ami du fameux *Poussin*, qui ne contribua pas peu à perfectionner son goût pour les Arts. Son Livre est à la portée des Artistes, des Amateurs, de ceux même qui ne seroient ni l'un ni l'autre; c'est un ouvrage tout-à-la-fois le plus agréable & le plus instructif que nous ayons en ce genre.

Jean-François Félibien, son fils, Historiographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inscriptions, mort en 1733, est Auteur d'un *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célèbres Architectes*, qui est estimé des Artistes.

I. F É N É L O N, (*François DE SALIGNAC DE LA MOTTE*) Archevê-

que de Cambrai , Précepteur des Enfants de France , de l'Académie Françoisè , né en Quercy en 1651 , mort en 1715 ; Homme qui a peut-être eu le privilège unique de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du génie , aux sentiments de l'ame la plus élevée , la plus sensible & la plus vertueuse.

N'eût-il fait que *le Télémaque* , les premiers rangs de la gloire lui seroient assurés dans la postérité ; il a ajouté à l'éclat des plus grands talents le mérite des plus hautes vertus : c'est plus qu'il n'en faut pour consacrer son nom à l'amour & au respect , autant qu'à l'immortalité.

Avant lui notre nation étoit réduite à admirer chez les anciens ou les étrangers les beautés du Poème épique ; *Fénélon* parut , & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir en ce genre un chef-d'œuvre propre à surpasser , peut-être , ou du moins à balancer ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes , ont prétendu & soutiennent encore que *le Télémaque* n'étoit pas un Poème. Ont-ils cru aveugler les esprits au point de leur faire méconnoître les principes & la vérité ? Pour nous , nous ne craignons pas d'affurer que cet Ouvrage est non-seulement un Poème , mais encore un des

plus beaux Poèmes épiques qui aient été faits. Qu'est-ce , en effet , que l'Épopée ? Ce mot grec n'a jamais signifié autre chose que *récit* , *narration* ; il est vrai que l'Épopée doit s'attacher au récit d'une action grande , merveilleuse , intéressante , propre à exciter l'admiration & à inspirer la vertu. Ces différents ressorts ne se trouvent-ils pas rassemblés dans *le Télémaque* ? En vain nous dira-t-on que la Fable ou l'action de l'Épopée doit être racontée par un *Poète* ; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot. La Poésie n'a jamais été & ne sauroit être regardée que comme une imitation de la nature , la peinture des objets & des passions ; le but du Poète doit donc être de peindre ; & quel peintre tout-à-la-fois plus vigoureux , plus tendre , plus animé , plus fécond , plus varié , plus naturel & plus vrai que *Fénélon* ? L'éloquence peint sans doute , mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur soit Poète ? Ce qui distingue la poésie de l'éloquence , c'est la fiction , la vivacité des figures , la hardiesse de l'expression , la richesse & la multiplicité des images , l'enthousiasme , le feu , l'impétuosité , les divers efforts du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces ressources , mais dès qu'il les prodigue ou les excède , dès qu'il en fait la base de

ses Discours, il cesse d'être Orateur, parce que tous les arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la versification a toujours été le caractère & le signe distinctif de la poésie, il en faudroit conclure que tout ce qui est en vers est nécessairement poétique, tandis que nous avons tant de versificateurs & si peu de Poètes. Il est bien plus naturel & plus juste de regarder la mesure & la rime comme des ornements de convention, agréables, il est vrai, mais point du tout essentiels. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins avoient entr'eux une différence marquée; cette différence subsiste encore aujourd'hui chez les Modernes: les Chinois, les Russes, les Lapons ont des Poètes, & n'ont point de versification déterminée; les Poètes Italiens & Anglois savent se dégager quand ils veulent du joug de la rime, sur-tout dans les grands Poèmes. Les règles sont des obstacles au génie, & le génie fait s'élever au-dessus des règles, sans cesser d'être ce qu'il est.

Cette assertion que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui, bien approfondie, suffit seule pour conserver la couronne poétique à *Fénelon*, se trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain par des raisons aussi lumineuses que solides.

» La poésie , dit - il , perd plus qu'elle ne
 » gagne par les rimes. Elle perd beaucoup
 » de variété , de facilité & d'harmonie. Sou-
 » vent la rime qu'un Poète va chercher bien
 » loin , le réduit à allonger & à faire lan-
 » guir son discours ; il lui faut deux ou
 » trois vers postiches pour en amener un
 » dont il a besoin. On est scrupuleux pour
 » n'employer que des rimes riches , & on
 » ne l'est ni sur le fonds des pensées & des
 » sentiments , ni sur la clarté des termes ,
 » ni sur les tours naturels , ni sur la no-
 » bleſſe des expressions La rime ne nous
 » donne que l'uniformité des finales qui est
 » ennuyeuse & qu'on évite dans la prose ,
 » tant elle est loin de flatter l'oreille. Cette
 » répétition de ſyllabes laſſe même dans les
 » vers héroïques où deux masculins ſont
 » toujours ſuivis de deux féminins * , &c. «

Nous pourrions encore appuyer notre ſentiment ſur l'autorité d'*Ariſtote* , de *Denis d'Halicarnaffe* & de *Strabon* , qui ſoutiennent que la verſification n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes , cette idée ſe trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Muſes aient fait aux hommes* , diſoit l'Abbé Ter-

* *Réflexions ſur la Poétique* , &c. adreſſées à M. Dacier , Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoisſe.

raffon , c'est le Télémaque ; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un POÈME , il naîtroit de celui-là. On ne fit point un crime à la Motte-Houdard , de s'être ainsi expliqué dans une Ode , lue & applaudie par toute l'Académie Françoisé à qui elle étoit adressée ,

Notre âge retrouve un *Homere*
Dans ce POÈME salulaire ,
Par la vertu même inventé ;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime ,
Qu'en faveur de la vérité.

M. de Sacy ne fut contredit par personne , lorsqu'il dit que *le Télémaque étoit un Poème épique qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier , de ce côté-là , aux Grecs & aux Romains.*

Respectons des noms consacrés par l'unanimité des suffrages de tous les siècles , mais qu'il nous soit permis de comparer *l'Iliade & l'Enéide* avec l'immortel Ouvrage *du Cygne de Cambrai*. Le sujet de ces deux Poèmes est-il aussi heureux que celui de notre Poème François ? Le plan en est-il mieux entendu , l'Unité d'action mieux observée , les Episodes amenées avec plus d'art , le Nœud plus adroitement tissé , & le Dénouement plus naturel ? *Homere &*

Virgile ne le cedent-ils pas souvent à *Fénelon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers, de la vérité des caracteres, de la beauté des sentimens, de la sublimité de la morale ?

Un heureux Sujet, comme une physionomie heureuse, prévient d'abord en sa faveur ; & *Télémaque*, annoncé dès le début, est déjà sûr de tous les cœurs. Les Sujets de l'*Illiade* & de l'*Odyssée*, celui de l'*Enéide* sont sans doute beaux aux yeux de l'imagination ; ils ne sont intéressants que pour les Grecs & les Latins. Le Sujet du *Télémaque* est d'un ressort universel ; il prend sa source dans la nature de l'homme ; rien de plus touchant que la tendresse filiale, rien de plus digne des vœux de tous les hommes, qu'un sage & heureux Gouvernement.

Achille est quelquefois trop bouillant & vindicatif, *Ulysse* souvent faux & trompeur, *Enée* foible & superstitieux ; *Télémaque* est toujours d'accord avec lui-même, courageux sans férocité, politique sans artifice, tendre sans foiblesse, ferme sans opiniâtreté, sage sans ostentation, passionné sans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer, ce n'est qu'une adresse de l'Auteur pour le rendre plus intéressant, & donner un nouveau lustre

à ses vertus. Toutes les différentes circonstances où il se trouve , ne servent qu'à mieux développer son caractère , sans jamais le démentir , l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les suites funestes de la désunion parmi les Chefs d'une Armée ; l'Odyssée de faire sentir ce que peut la prudence soutenue par la valeur ; l'Enéide de développer la piété jointe au courage & à la confiance : la Morale du *Télémaque* est mieux choisie , plus étendue , plus touchante , plus universellement utile ; tous les Peuples & toutes les Conditions y peuvent trouver des leçons qui leur sont propres ; elle tend à former un Prince guerrier , équitable , vertueux & législateur , & par-là , des Peuples dociles , laborieux , vaillants , fideles & heureux ; elle enseigne l'art de gouverner des Nations différentes , les moyens de conserver la paix avec ses voisins , d'affermir un Royaume au-dehors , par des forces toujours prêtes , de lui donner de l'activité au-dedans par des ressorts bien concertés , de l'enrichir par le commerce & l'agriculture , d'en écarter le luxe , d'y prévenir la corruption & l'indépendance par de sages loix ; elle apprend , en un mot , à respecter la Religion , à écouter la voix de la

belle Nature , à aimer son pere , sa patrie , à être Citoyen , Ami , Malheureux , Esclave même , si le sort le veut.

Le Poëte a su accorder la politique la plus profonde , avec les idées de la justice la plus sévère. Son grand principe est , d'après la Religion chrétienne , de rappeler tous les hommes à la concorde & à l'union , d'établir entr'eux une correspondance de secours mutuels , d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité & de les intéresser au sort des malheureux , de quelque Nation qu'ils soient. Un tel dessein ne pouvoit naître que d'une ame sensible , & il falloit un génie supérieur pour le rendre aussi intéressant.

Admironse encore , dans cet Ecrivain incomparable , l'idée sublime & neuve d'avoir caché *Minerve* sous la forme de *Mentor*. Par cette adresse heureuse , tout devient possible à son Héros ; le naturel & la vraisemblance se trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout se fait dans son Poëme par des secours divins , & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'assistance d'une Divinité toujours présente , il a l'art de ne rien dérober à sa gloire ; la vertu du jeune Grec en est plus vigilante & plus ferme , ses triomphes en sont plus glorieux

& plus solides , ses dangers plus intéressants , ses succès plus flatteurs & plus sensibles.

Tels sont les caractères estimables qui assurent au *Télémaque* la certitude de pouvoir être lu dans tous les temps , & chez tous les Peuples , & de faire éprouver dans la postérité les mêmes impressions que dans son siècle.

Les Poèmes épiques , écrits en vers , perdent beaucoup dans la Traduction , tandis que le *Télémaque* conserve ses beautés originales. La Jérusalem délivrée , le Paradis perdu , la Henriade , fatiguent , dégoûtent même dans une longue lecture , par la monotonie de la versification ; le *Télémaque* se fait lire toujours avec le même intérêt ; l'esprit ne le quitte qu'avec le desir d'y revenir , & tout Lecteur en sent les beautés , parce qu'elles sont tout-à-la-fois sublimes & naturelles. Qui pourroit , en effet , résister aux charmes séducteurs d'un style qui pénètre l'ame , la remue , l'échauffe & lui fait éprouver , sans fatigue , les sensations les plus douces & les plus variées ? » Quoique cet Ouvrage , dit un des * Panégyristes de *Fénélon* , semble écrit pour

* Eloge de François de Salignac de la Motte Fénélon , &c. Discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1771 , par M. Delaharpe.

» la Jeunesse, & particulièrement pour un
 » Prince, c'est pourtant le Livre de tous
 » les âges & de tous les esprits. Jamais on
 » n'a fait un plus bel usage des richesses de
 » l'antiquité, & des trésors de l'imagina-
 » tion. Jamais la vertu n'emprunta, pour
 » parler aux hommes, un langage plus en-
 » chanteur, & n'eut plus de droits à notre
 » amour. Là se fait sentir davantage ce genre
 » d'éloquence qui est propre à *Fénélon* ;
 » cette onction pénétrante, cette élocution
 » persuasive, cette abondance de sentiment
 » qui se répand de l'ame de l'Auteur, &
 » qui passe dans la nôtre ; cette aménité de
 » style qui *flatte toujours* l'oreille, & *ne la*
 » *fatigue jamais* ; ces *tournures* nombreuses
 » où se développent tous les secrets de l'har-
 » monie périodique, & qui pourtant *ne*
 » *semblent être que les mouvements naturels*
 » *de sa phrase*, & *les accents de sa pensée* ;
 » cette *dicción* toujours élégante & pure, qui
 » s'élève sans effort, qui *se passionne* sans
 » affectation & sans recherche ; ces formes
 » antiques qui sembleroient ne pas appar-
 » tenir à notre langue, & qui l'enrichissent
 » sans la dénaturer ; enfin cette facilité
 » charmante, l'un des plus beaux caractères
 » du génie, qui produit de grandes cho-
 » ses sans travail, & qui s'épanche sans s'é-
 » puiser. »

On fouscrira toujours , avec M. *Dela-harpe* , à la vérité de cet éloge du *Télémaque* , parce qu'il ne fait qu'énoncer ce que tout le monde avoit dans l'esprit & dans la bouche avant le Panégyriste ; mais on s'élèvera toujours contre la témérité qui le porte à lui refuser le titre de Poème. Nous voulons croire que ce sont des sentiments étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monuments de notre Littérature. Il falloit peut-être se prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à son Discours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la *Henriade* , qui ne viendra jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs exclusifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du siècle , parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départements. Comment n'a-t-il pas senti que de fausses idées suggérées , sont toujours froides & révoltantes , quelque effort que l'on fasse pour les donner comme les siennes ? Un Siècle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poème divin , est-il donc fait pour donner des loix contre les déci-

(1) *Bélifaire* , que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

hions d'un Siecle plein de lumieres & de goût , qui avoit déjà fixé la question ? Quand on est capable d'avancer (2) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un simple Versificateur ; que tous les Littérateurs du Siecle dernier , à l'exception de *Perrault* , de *Boindin* , de *Terrasson* & de *la Mothe* , n'étoient pas en état de fournir à l'Encyclopédie une seule page qu'on daignât lire (3) aujourd'hui ; que *Racine* n'a jamais su peindre que des Juifs (4) ; que *Corneille* n'est supportable que dans cinq ou six Pieces (5) ; que *la Fontaine* n'a fait , tout au plus , que trente bonnes Fables (6) ; que *J.-B. Rousseau* n'est qu'un Poète de sons & de beaux mots (7) ; que *Bossuet* n'est qu'un Déclamateur (8) : quand on ne craint pas de désigner maladroitement son Siecle par les noms de *Diderot* , de *d'Alembert* , de *Marmontel* , de

(2) C'est ce qu'ont dit & écrit presque tous les Encyclopédistes.

(3) Voyez l'article *PERRAULT* , où nous rapportons le passage dans lequel M. *Diderot* soutient cette étrange assertion.

(4) Dans une note du quatrième Chant du Poème des Saisons.

(5) Dans les nouveaux *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(6) *Questions sur l'Encyclopédie*.

(7) *De la Poésie Lyrique* , par M. *Delaharpe* , *Mercur* de France , Avril 1772 , premier vol.

(8) *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

Delisle & de *Saint-Lambert* (9) ; de pareilles absurdités doivent nécessairement être appuyées sur des paradoxes.

Que ces *Aristarques* apprennent encore que *Fénélon* , dans ses autres Ouvrages , a de nouveaux droits pour exciter leur jalousie , & la confondre par sa supériorité. Rien de plus éloquent que ses *Discours* , & , entr'autres , celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne ; ce Discours est un vrai modele à proposer aux Orateurs chrétiens , soit pour l'art d'appliquer , sans affectation , l'Ecriture-sainte, soit pour celui de savoir disposer , embellir & animer ce qu'ils peuvent tirer de leur fonds.

Ses *Œuvres philosophiques* auront toujours l'avantage de réunir le mérite de la précision & de la netteté , à celui de la méthode & de l'élégance. Cet Ouvrage fut composé pour l'instruction du Duc de *Bourgogne* , son Eleve , & la Jeunesse y trouvera un contre-poison contre le délire de notre espece de philosophie.

Dans ses *Réflexions sur la Grammaire , la Rhétorique , la Poétique & l'Histoire* , on reconnoît le Littérateur éclairé , l'érudit sans étalage , l'Homme de goût sans af-

(9) *Questions sur l'Encyclopédie* .

fection. Quiconque les lira avec attention , & tout le monde devroit s'empressez de les lire , y apprendra à éviter les écueils , à respecter les regles , à préférer le naturel au Bel-esprit , les beautés réelles & solides au faux brillant & aux pensées recherchées , l'éloquence de tous les temps à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues sur l'Eloquence* , pleins de réflexions lumineuses , qui prouvent son génie , mais ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son système , qui donneroit peut-être plus de ressort à l'imagination & aux vrais talents , les Orateurs chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes , & se garantir des défauts qu'il condamne.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages ascétiques ; c'est à la Piété à les juger. Il suffit de dire que la Piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumières , de plus d'onction , de plus de douceur , de plus de persuasion , de plus de charmes , de plus de ressources enfin , pour se faire goûter. *Fénélon* étoit dans les choses célestes , comme dans les choses humaines , toujours entraîné , par la pente de son esprit , à choisir ce qu'il y avoit dans tout de plus solide & de plus exquis ; la piété étoit , pour ainsi

dire , la seconde vie de son ame ; pouvoit-il ne la pas transmettre dans ses écrits , qui portent par-tout l'empreinte de son caractère ?

Il semble qu'un tel homme n'eût jamais dû effuyer de contradictions. On fait pourtant que la sensibilité de son ame le conduisit trop loin dans une matiere où il seroit beau de s'égarer , si la Divinité ne rejettoit elle-même tout excès. Ses sentimens sur l'Amour de Dieu exciterent des débats. Mais sans aigreur dans la dispute , sans entêtement dans ses idées , sans acharnement contre ses adversaires , l'Archevêque de Cambrai se contenta d'exposer ses raisons , & les abandonna , dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaise cause. Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même , aussi-tôt qu'il eût été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe , si glorieux pour sa mémoire , prouve que si l'esprit peut s'égarer parce qu'il est faillible , la droiture des sentimens , l'élévation de l'ame , la générosité du cœur , sont des ressources puissantes pour foudroyer l'amour-propre , & faire naître la véritable gloire du sein même de ce que les hommes vulgaires seroient tentés de regarder comme une humiliation.

Il fit plus ; il voulut éterniser lui-même sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai déposera toujours contre la folle opiniâtreté de toute espèce de Novateurs , & attestera la magnificence & la docilité du Pasteur qui en conçut l'idée & en fit le présent*.

Son désintéressement répondoit à sa modestie. *Il vaut mieux* , répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de sa Bibliothèque , *il vaut mieux que le feu ait pris à mes Livres qu'à la Chaumière d'un pauvre Laboureur.*

C'est à ces traits qu'on doit reconnoître sa véritable & sublime Philosophie , & non pas dans un Couplet absurde que M. de Voltaire lui impute , & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie sur des preuves sans réplique , & quand ces preuves nous auroient manqué , il eût suffi de dire : « Philosophes , » *Fénélon* eût été votre plus grand adversaire , ne lui imputez pas votre langage. «

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [N.]

* Ce Soleil représente la Vérité , foudroyant plusieurs Livres d'erreurs , parmi lesquels on en voit un intitulé : *Maximes des Saints.*

Auteur d'un Drame médiocre , intitulé *l'Honnête Criminel*. Ce Drame , à la faveur du sentiment qui y regne , n'a pas laissé que d'avoir du succès sur des Théâtres de Société , où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Il s'en faut bien que cette Piece lugubre , quoiqu'en vers , ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. Courtial , qui a traité en prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue , & celui de marcher avec activité au dénouement ; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidents , & perd en déclamations & en soupirs , un temps qui doit être employé à l'action.

1. FERRAND , [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris , né à Toulon en 1645 , mort en 1699 , plus connu par ses Ouvrages sur l'Ecriture-Sainte , que par ses Ouvrages de Jurisprudence. Il savoit les langues orientales. C'est apparemment chez les Orientaux qu'il puisa sa maniere d'écrire qui est sans correction , sans méthode , & toujours subordonnée au désordre de ses idées.

2. FERRAND , [*Antoine*] Conseiller à la Cour des Aides de Paris , sa patrie , mort en 1719 , âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicatesse font l'agrément du petit Recueil de ses Poésies ; elles consistent en des Chançons mises en mu-

sique par *Couperin*, en des Madrigaux pleins de finesse , & des Epigrammes pleines d'enjouement & de sel. Si M. *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoresque de *Roussseau* , il avoit du moins autant de précision & de grace. L'Epigramme suivante suffira pour donner une idée de son talent.

D'amour & de mélancolie,
Celestus enfin consumé ,
 En fontaine fut transformé ,
 Et qui boit de ses eaux oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier *Egerie* ,
 J'y courus hier vainement ;
 A force de changer d'Amant
 L'infidèle l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé-Ambroise-Joseph*]
 Avocat au Parlement de Douai , né à Lille
 en Flandres en 1720.

Il est connu par de petits Poèmes, des Héroïdes , des Romances & d'autres Poésies propres à justifier le succès qu'elles ont eu. Parmi ses Poèmes, on doit distinguer *le Temple de la mort*, & *les Tombeaux*. Avec une versification en général noble , forte & élégante , ce Poète auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur , de ce moëlleux qui, sans nuire à l'énergie,

donne , si l'on peut s'exprimer ainsi , de l'embonpoint aux vers , & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'est encore occupé de la Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois , dont la plupart sont des Romans qui se font lire avec plaisir.

FEVRE , [*Tannegui LE*] Professeur de Belles-Lettres à Saumur , né à Caen en 1615 , mort en 1672.

Son nom mériteroit d'être , en quelque sorte , consacré parmi nous , pour désigner le travail & l'érudition. Personne ne possédoit mieux que lui les Auteurs Grecs & Latins , & n'a plus travaillé à les commenter , à les éclaircir , à les faire paroître sur la scène , avec tout le cortège d'une édition travaillée avec soin. Ses notes sur *Lucien* , *Longin* , *Eutrope* , *Justin* , sur *Anacréon* , *Lucrece* , *Virgile* , *Horace* , *Térence* , *Phedre* , sont d'un Editeur consommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même succès lorsqu'il a voulu écrire en François ; ses différentes Traductions , ainsi que ses *Vies des Poètes Grecs* , sont d'un style pesant , inexact , & trop sec.

Le Fevre fut le pere & l'instituteur de *Madame Dacier* ; ce qui n'est pas une médiocre recommandation dans la Républi-

que des Lettres. Il ne faut pas oublier aussi qu'au mérite du savoir, il joignoit le mérite, plus estimable encore, des vertus sociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre, par son exemple, à se respecter mutuellement dans les succès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Pélisson*; malgré sa disgrâce, il eut le courage de lui dédier son Commentaire sur *Lucrece*, pendant qu'il étoit prisonnier à la Bastille, où l'on ne vas pas ordinairement chercher ses *Mécènes*. Ce seul trait prouve l'élévation de son ame, & celle de son siècle. Le nôtre, qui croit assez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'esprit & des maximes, devroit se rappeler que l'esprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'estime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de générosité.

FLECHIER, [*Esprit*] Evêque de Nîmes, de l'Académie Française, né à Pernes, près d'Avignon, en 1632, mort en 1710.

De toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, si on en excepte l'*Histoire de Théodose-le-Grand*, l'Eloquence de la Chaire est la seule où il ait réussi d'une manière distinguée. On a comparé ses *Oraisons funebres* à celles de *Bossuet*, sans faire attention que les comparaisons deviennent

ridicules , ou au moins inutiles entre deux génies différents. Celui de *Bossuet* étoit sublime en tout ; & celui de *Fléchier* , quoique supérieur en son genre , ne paroît avoir eu en partage que la noblesse des pensées & l'harmonie de l'élocution. Il est vrai qu'il possédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur , & personne n'avoit porté aussi loin cette dernière , dont on avoit eu long-temps la simplicité de croire que notre langue étoit peu susceptible. L'Oraison funebre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre , par la manière dont les différentes qualités du Héros sont développées , par la chaleur du style & la beauté des traits qui s'y succèdent sans appareil , sans gêne , comme la vraie peinture de chaque objet. Les autres Discours qu'il a faits en ce genre , sans avoir le même mérite , n'en annoncent pas moins un talent particulier d'assortir la morale & l'instruction aux éloges des différentes personnes qu'il célèbre. » C'est-là , comme dit M. *Mongin* dans un de ses Discours académiques , » c'est-là qu'on est étonné de » voir dans un seul homme , l'ame universelle de plusieurs grands Hommes , l'ame » du Guerrier , l'ame du Sage , du grand » Magistrat & de l'habile Politique ; là il » s'élève , il change , il se multiplie & prend

» toutes les formes différentes du mérite &
 » de la vertu. La séduction est si forte qu'on
 » croit voir tout ce qu'on ne fait que lire
 » ou qu'entendre. Avec un Livre à la main ,
 » vous êtes transportés dans des sieges &
 » dans des batailles , c'est l'Orateur qui
 » vous charme & vous n'êtes occupé que
 » du Héros ; c'est *Fléchier* qui parle & vous
 » ne voyez que le grand *Turenne* ; l'art ca-
 » che l'Orateur & ne montre que le grand
 » Capitaine ou le grand Magistrat. «

Cet éloge ne seroit point au-dessus des talents de l'éloquent Evêque de Nîmes , si on n'étoit pas obligé d'avertir en même-temps ceux qui courent la même carrière de se garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées , trop d'affectation dans la symétrie du style , trop de goût pour les antitheses , ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaises copies , parce qu'il est plus facile d'imiter l'esprit des grands Orateurs , que leur génie. C'est sans doute cette imitation mal entendue qui a altéré si fort parmi nous le vrai goût de l'éloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les grands Hommes & plaire à leur exemple , en ne prenant d'eux précisément que ce qui les empêche d'être de grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent sentir & éviter dans ses derniers Ouvrages. Si ses Oraisons funebres & ses Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compassée , on peut dire que ses Instructions Pastorales , ses Discours Synodaux , sont bien éloignés de toute affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable esprit de la Religion , peuvent y reconnoître ses vrais sentiments & son langage ; ceux qui reprochent à l'Eglise un caractère odieux d'intolérance n'ont qu'à lire les Instructions qu'il donnoit à ses Diocésains pendant les troubles des Cévennes : ils y verront comment un esprit pastoral fait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne ; ils y admireront des exhortations propres à affermir le courage des Ministres de la Religion & à soutenir leur patience dans les persécutions ; ils seront pénétrés de respect & d'attendrissement pour cette douceur de morale , cette générosité de sentiments , cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant , cette magnanimité qui se refuse même la plus légère satisfaction , lorsque les Persécuteurs les plus atroces sont devenus malheureux. C'est dans ces

Ouvrages enfin que la Philosophie apprendra l'usage qu'on doit faire des lumières & du sentiment, & que l'Humanité n'a pas de consolation plus solide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

I. FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, né à Paris en 1640, mort en 1723.

Son *Histoire Ecclésiastique*, qui finit au Concile de Constance, a immortalisé son nom parmi les bons & utiles Ecrivains. Cette histoire est ce que nous avons de complet & de meilleur en cette partie. On est fâché qu'un style, souvent inégal & toujours monotone, qu'une narration trop lente, trop embarrassée, trop timide, affoiblissent en quelque sorte, aux yeux des Lecteurs délicats, le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain se développe avec avantage, c'est dans les Discours préliminaires, imprimés depuis séparément, & qu'on peut regarder comme des chefs-d'œuvres de raison, de critique, de style, par la pureté, la précision, la force & l'élégance qui y regnent. Ils renferment la quintessence de tout ce qu'on a pensé de plus sage sur l'établissement, les progrès & les révolutions de la Religion chrétien-

ne ; l'Auteur y est Observateur éclairé , profond Politique , Differtateur plein de sagacité , lorsqu'il s'agit de remonter aux principes des troubles , d'en faire connoître les dangers & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître.

Les Historiens de l'Eglise Gallicane ont relevé , dans le corps de l'*Histoire Ecclésiastique* , quelques erreurs de faits & de dates , mais avec le respect dû à un Ecrivain recommandable , & dont les méprises ne sauroient être que légères & de peu de conséquence.

Il seroit à souhaiter que M. l'Abbé *Fleury* eût trouvé un autre Continuateur que le Pere *Fabre* , qui n'a servi , en marchant sur ses traces , qu'à prouver la supériorité de son modele.

Nous avons encore de ce laborieux Ecrivain plusieurs ouvrages estimés , dont les plus connus sont ceux qui ont pour titre , *Mœurs des Israélites* , & *Mœurs des Chrétiens* ; le premier offre un tableau fidele de la vie , de la conduite , des usages , du gouvernement des Hébreux ; le second , écrit avec une candeur & une onction peu communes , peut servir d'Introduction à l'*Histoire Ecclésiastique* , & de réfutation aux Calomniateurs de la Religion.

2. FLEURY , [*Jacques*] Avocat au Par-

Parlement de Paris , mort en 176...

Le Recueil de ses Poésies offre une Collection de Fables , d'Epîtres , de Chançons , de Madrigaux , d'Epigrammes , qu'on peut placer parmi les ouvrages qu'on ne lit point ; de la Prose en mesure & en rime , voilà tout ce qu'on auroit à regretter. Ses Chançons , pour la plupart , ont eu cependant de la vogue dans les Sociétés Bourgeoises ; la Musique , sans doute , est le principe de cette petite fortune ; car il est certain que M. *Fleury* avoit le talent de parodier les Airs & d'y appliquer des paroles avec justesse.

FONT , (N. DE LA) né à Paris en 1686 , mort à Passy en 1725 , Poète qui a travaillé pour les trois Théâtres de la Capitale , & n'a eu des succès que sur celui de la Comédie Française , où l'on joue encore l'*Amour vengé* & les *trois Freres Rivaux* , deux de ses Pièces que le Public revoit toujours avec un nouveau plaisir.

FONT DE S. YENNE , (N. DE LA) de l'Académie de Lyon , sa patrie.

Des Réflexions sur la Peinture , des Observations sur le Poème de l'*Art de peindre* , des Lettres critiques sur *Cénie* , sur l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* & sur quelques autres Ouvrages , n'ont pu lui faire une réputation durable. On remarque cependant

beaucoup d'esprit & de facilité dans ces différentes Brochures; mais elles devoient nécessairement mourir, parce que les circonstances qui y ont donné lieu n'existent plus.

1. FONTAINE: (*Jean LA*) Voyez LAFONTAINE.

2. FONTAINE. (*Jean*) né dans le Diocèse de Coutance en 17....

Les honneurs de l'accessit ont été jusqu'à présent le seul fruit de ses travaux, dans plusieurs Pièces de Poésie qu'il a présentées au concours des prix de l'Académie Française. Ce seroit toujours beaucoup si le Public eût confirmé les Eloges du Tribunal; mais le vernis philosophique répandu sur le Poème de *la rapidité de la Vie* & sur le *Discours en Vers* de M. Fontaine, n'a pas ébloui les vrais Connoisseurs sur le défaut d'intérêt, de poésie & de vrai talent qu'on y a remarqué.

FONTAINES. (*Pierre - Francois GUYOT DES*) Voyez DESFONTAINES.

FONTANELLE, (*Jean - Gaspard DE*) né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ses Ouvrages, qui annoncent du talent, seroient parvenus à une plus grande perfection & à de plus grands succès. On sent évidemment que cet Auteur est en état de mieux faire, &

que trop de rapidité & de négligence dans la composition , ôte aux productions de sa plume un caractère qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans sa Tragédie d'*Ericie* ou *la Vestale* , il s'est un peu trop laissé aller aux effervescences de son imagination ; ses pensées ne sont pas toujours justes & sont assez souvent trop hardies ; mais quant au mérite dramatique, cette Piece est supérieure à la *Mélanie* , si vantée dans le *Mercur* , où M. *Delaharpe* , qui y travaille , ne s'est point épargné les transports d'admiration ; le sujet , la marche , les caractères en sont infiniment mieux présentés & mieux soutenus , l'intérêt plus vivement développé , le ton plus noble , plus tragique ; elle a encore l'avantage d'avoir , en quelque sorte , servi de modèle à M. *Delaharpe* , & les Imitateurs devroient être un peu plus modestes.

La Traduction des *Métamorphoses* d'Ovide , par M. de *Fontanelle* , annonce une plume , sinon exercée & aussi élégante que celle de l'Abbé *Bannier* , qui a traduit le même Ouvrage , du moins plus exacte , & plus capable de faire passer dans notre langue les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENELLE , (*Bernard*) LE BOVIER.

DE) de l'Académie des Sciences, dont il fut Secrétaire pendant 22 ans, de l'Académie Française, de celle des Inscriptions, & de plusieurs autres, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut servir à deux époques différentes dans l'Histoire des progrès de l'esprit chez notre Nation, au développement de la philosophie & à la corruption du goût.

Si on l'envisage comme Poète, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, tous ses autres ouvrages de Poésie paroîtront médiocres à ceux qui préfèrent le naturel à l'affectation du Bel-esprit. Ses *Eglogues* sont des entretiens de Petits-mâtres raffinés, & non des pastorales, dont la candeur & la simplicité doivent être le premier caractère.

Comme Profateur, il faut bien se garder de prendre sa manière d'écrire pour modèle. L'agrément & la finesse qui regnent dans sa prose, sont des amorces séduisantes propres à égarer les jeunes Esprits. Ses *Lettres au Chevalier d'Her**** sont aujourd'hui regardées avec raison comme l'antipode du style épistolaire. Les *Dialogues des Morts* ne sont que des assauts de pensées brillantes, où l'Auteur cherche plus à étonner par des Interlocuteurs dis-

parates , qu'à instruire en développant leur vrai caractère. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit la morale ; l'étalage de l'esprit ne peut que l'affoiblir ; on ne goûte en ce genre que ce qui part du cœur & de la raison.

Si M. de *Fontenelle* étoit réduit au mérite de ces seules productions , sa célébrité auroit fini avec sa vie , & même avant. Mais en reconnoissant les défauts du Bel-esprit , peut-on s'empêcher de rendre justice au Philosophe ? Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matières les plus abstraites ; de revêtir de la clarté & des agréments du style les sujets les plus ingrats ; de répandre dans ses Ouvrages les connoissances les plus étendues , sans affectation , avec ordre & dans la plus grande précision ; de dominer , par la force de son esprit , tout ce qui se présentoit sous sa plume , dans les genres les plus opposés & les plus difficiles , assure à son nom , & la gloire d'une intelligence prompte , fine , profonde , & celle du mérite rare d'avoir su communiquer aux autres , sans effort , ce qui paroissoit , avant lui , au-dessus de la trempe d'esprit du commun des Lecteurs.

C'est ce qu'il est facile de remarquer dans son Livre sur la *Pluralité des Mondes* , dans son *Histoire de l'Académie des Sciences*

& dans les *Eloges* qu'il a fait de plusieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un esprit lumineux qui se joue de l'embarras des systèmes, procède, avec dextérité, à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis, & finit par faire adopter ses idées, sans faire sentir la touche intime de la persuasion, & encore moins la force de la conviction : l'adresse & la subtilité sont la source de tout le prestige.

L'*Histoire* de l'Académie, aussi-bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une espèce d'Encyclopédie où tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une manière conforme à leur objet. L'Astronome comme le Moraliste, le Médecin comme le Géometre, le Chimiste comme le Mécanicien, le Philosophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoissent l'homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché toute sa vie qu'à elle seule.

On ne sauroit donc lui refuser la qualité d'Esprit universel. Il n'a rien inventé, il est vrai, mais il a su se rendre propres les découvertes des autres, en y ajoutant des traits de lumière qui n'ont pas peu servi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* sur les

Oracles, fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût prêté des agréments qui ont fait disparoître la féchereffe de l'original. On fait que cette Traduction excita de grands débats, & que le Pere *Baltus* entreprit de réfuter le systême du Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle*, dans cette circonstance, doit servir de modele à tout Auteur raisonnable. Il étoit Philosophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce style avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de ressentiment, de cette intolérance presque fanatique qui fait le caractère dominant de ceux qui ne le sont que dans le sens actuel. S'il s'égara quelquefois dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les établir en systême; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint avec honnêteté, & les termina par un silence toujours sage, quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues : qualités qui rendirent sa philosophie respectable dans ses sentiments, quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses maximes.

On lui a reproché, dans la Société, un Egoïsme qui rapprochoit tout de lui-mê-

me ; c'est un défaut sans doute , mais on le lui pardonne , en ce qu'il n'a pas cherché à le communiquer par ses Ecrits , & qu'il n'en a point fait la base du bonheur de l'humanité , comme nos Moralistes modernes , qui brisent tous les liens de la Société , sous le spécieux prétexte d'un amour universel pour les individus qui la composent , & d'une haute supériorité sur les événements , mais dans le fonds par un orgueil excessif & par une indifférence coupable pour tout ce qui doit toucher une ame sensible & un cœur véritablement vertueux.

L'Abbé *Trublet* a fait une espèce de *Fontenelliana* , où l'admirateur enthousiaste se fait sentir à chaque ligne. Ce n'est pas ainsi qu'on fait valoir les grands Hommes ; ce n'est pas non plus d'après de tels Panégyristes qu'on doit juger de leur mérite. L'abus de l'esprit dans le style , la plus grande pénétration & la plus grande étendue dans les connoissances , fixeront les divers degrés d'estime qu'on doit à M. de *Fontenelle* comme Littérateur & comme Philosophe.

FORBONNAIS, (VERON DE) Inspecteur-Général des Monnoies de France , Conseiller au Parlement de Metz.

Les Ouvrages de cet Auteur , qui sont en très-grand nombre , ont presque tous pour objet les Finances & le Commerce ,

& sont remplis d'excellentes vues ; la manière noble , facile & souvent élégante avec laquelle ils sont écrits , eût été capable d'embellir & de faire goûter des productions purement littéraires , s'il s'y fut consacré. M. *Thomas* en a senti tout le mérite , & y a * puisé les principes d'administration & d'économie , dont il a enrichi son *Eloge du Duc de Sully*.

F O R C E , (*Charlotte-Rose* DE CAUMONT , Demoiselle DE LA) née en Guyenne en 1630 , morte à Paris en 1724.

On a d'elle seize Romans , dont quelques-uns sont en plusieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination , de l'esprit & le talent d'écrire ; s'il y régnoit plus de vivacité & de précision , on pourroit les préférer au déluge de productions de ce genre , dont le Public est inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence , c'est que l'histoire y est mêlée avec la fiction ; les personnages qu'elle y introduit ont presque tous existé , & leurs aventures sont conformes au caractère qu'on leur connoît. On sent bien que l'exactitude historique y est très-peu obser-

* Voyez les *Recherches sur les Finances* , par M. *Veron* de Forbennais.

vée ; mais tant d'Historiens ont donné des Romans pour des Histoires, que celles de Mademoiselle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la rigueur. Ses *Contes de Fées* sont pleins de variété, d'intérêt & de morale.

Elle cultiva aussi la Poésie. On trouve dans son Poëme adressé à la Princesse de *Conti*, & dans une Epître à Madame de *Maintenon*, des détails très-heureusement rendus.

La fortune de cette ingénieuse Demoiselle ne répondoit point à l'éclat de sa naissance ni au mérite de son esprit, si on en juge par les Vers qu'elle adressoit à Madame de *Maintenon*.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal ;
 Nos Aïeux autrefois marchaient d'un pas égal,
 Cependant entre nous que je vois de distance,
 Et combien ton mérite y met de différence ! &c...

FORTE. (*Adrien-Claude LE*) Voyez MORINIERE.

FOSSE, (*Antoine DE LA*) premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies, & principalement

ment celle de *Manlius*, Piece dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théâtre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele ; mais il a en général la touche noble , vigoureuse ; ses plans sont réguliers, ses caracteres vrais, énergiques & bien rendus.

La Fosse avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe, dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux Lettres*, dit M. du Tillet, ce qui donne un nouveau prix à ses talents

I. FOUCHER (*Simon*), né à Dijon en 1644 , mort à Paris en 1696 , a été surnommé le *Restaurateur de la Philosophie académicienne*, dont il a composé une assez bonne *Histoire*. On doit lui savoir gré de l'*Histoire*, mais sa *Restauration de la Philosophie des anciens Académiciens* fera toujours d'un très-petit mérite auprès des Gens sensés.

Il a composé outre cela une vingtaine d'Ouvrages qu'on ne prendra pas sans doute soin de restaurer. On estime pourtant celui qui a pour titre , *Dissertation sur la Recherche de la Vérité*, suivie d'un examen particulier des sentiments de *Descartes* ; malgré la bonté de cet Ouvrage ,

Simon Foucher ne sera jamais qu'un Philosophe très-obscur.

2. FOUCHER (*Paul*) , Abbé , de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres , Censeur Royal , né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie , dont il est Membre , onze ou douze *Mémoires* qui complètent un Traité historique de la Religion des anciens Perses. Il est facile de juger par eux que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre & à celui de les rendre agréables & intéressantes à la lecture. Si tous les *Mémoires* des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de soin , on ne seroit pas dans le cas de se plaindre que l'Erudition a dégénéré parmi nous. Ce n'est qu'après les sources qu'on peut éclaircir les traditions obscures ; la répétition n'est qu'une froide lumière , & se fait sentir malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER [*Claude-François*] , Abbé , de l'Académie Françoisse & de celle des Inscriptions , né à Paris en 1666 , mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a su parer des graces de la Littérature des richesses de l'Erudition. La

connoissance du Grec , du Latin , de l'Italian , de l'Espagnol & de l'Anglois , n'affoiblit point en lui le véritable goût de sa langue. Dans ses Poésies Latines on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéressante , quoique le sujet n'en soit pas toujours intéressant. Plein de la Philosophie platonicienne , il la mit en Vers Latins sous le titre d'*Ecole de Platon*. Ce Poëme est marqué au coin d'un génie aussi facile qu'aimable ; l'Homme de goût , le sage Moraliste , l'Ecrivain élégant , s'y disputent la préférence. Ce sont peut-être les plus beaux vers qu'on ait fait depuis *Ovide* dont ils retracent la maniere , nouveau motif de réfuter ceux qui prétendent qu'il est impossible de faire de bons vers dans une Langue morte.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ses Ouvrages de pure érudition. Ses Dissertations , insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , sont autant de morceaux précieux qui enrichissent ce Recueil & prouvent que la délicatesse de notre langue n'étoit pas moins familière à leur Auteur , que celle des Latins. On sait que cet habile Littérateur avoit été Jésuite l'espace de treize ans , & qu'il ne quitta

cette Société qu'à cause de ses infirmités qui durèrent jusqu'à sa mort.

FRANC (*Jean-George* LE), Evêque du Puy , né à Montauban en 1714.

De l'esprit , de la raison , une littérature étendue , une théologie lumineuse , un style pur , facile , & souvent élégant , sont les principaux traits qui caractérisent ses Ouvrages , dont la plupart ont pour objet la défense de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a pour titre , *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties* , est , sans contredit , ce qu'on a fait de meilleur en ce genre ; on y trouve une logique pressante & des raisonnements aussi clairs que profonds , qui ne laissent rien à desirer au Lecteur ; c'est le plus sûr préservatif contre la séduction des Ecrits philosophiques. Il sera toujours aisé à tout esprit raisonnable de sentir une extrême différence entre un homme qui raisonne sur des principes solides , & un Dissertateur captieux dont les idées ne marchent qu'au hasard & sans aucune liaison.

L'Instruction pastorale , sur la prétendue Philosophie des Incrédules modernes , ne fait pas moins d'honneur au zèle & aux talents de ce Prélat ; il y est également clair , également profond , également nourri de l'Ecriture-Sainte & de l'érudition litté-

taire. C'est principalement à cet Ouvrage qu'il doit les sarcasmes dont le Philosophe des Alpes n'a pas rougi de l'accabler. Cette *Instruction* demandoit des réponses , & M. de *Voltaire* n'y a répondu que par de fades plaisanteries. Telle est la méthode des *Dom-Quichote* de l'impiété , ils sont toujours braves quand il ne faut combattre que des moulins à vent : dès qu'ils rencontrent un Athlète réel , ils esquivent le combat , & croient suppléer par des pantalonnades à ce qui leur manque du côté de la vigueur. Il est vrai qu'ils amusent par-là le Peuple & les Esprits légers ; mais les Esprits éclairés n'en reconnoissent que mieux leur foiblesse , & bientôt les fots mêmes seront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée étourdissante dont ils les repaissent.

FRANC , (*Jean-Jacques*) voyez POM-
PIGNAN.

FRANCHEVILLE (*Joseph DUFRESNE* DE) , de l'Académie de Berlin , né à Dour-
lens dans la Picardie , en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire que ce Nom , placé à la tête de la première Edition de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV* , étoit un de ces noms de guerre dont M. de *Voltaire* a si souvent coutume de parer le frontispice de ses Ouvrages ,

mais il est très-assuré qu'il est celui d'un Auteur existant. Le Public eût été cependant excusable de s'y méprendre , car les Histoires , les Journaux , les Ecrits polémiques de cet Auteur sont absolument inconnus aujourd'hui. Si M. de *Franchville* est mort pour son compte , il vivra du moins , à la faveur d'une production étrangère , parmi les Editeurs faciles & indulgents à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

I. FRANÇOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Restaurateur des Lettres & comme capable de les honorer par ses Ouvrages , si les soins du gouvernement lui eussent permis de cultiver davantage ses talens pour la Poésie. Ce Monarque a réuni dans sa personne les dons heureux qui font les Héros & qui forment les génies aimables. Intrépide , généreux , affable , spirituel , amateur de l'étude & sur-tout de la lecture des Anciens , il procura aux Lettres , par ses bienfaits , ce qu'il auroit voulu leur procurer par ses travaux. Les Savants de toutes les Nations éprouverent sa libéralité & la plupart furent appelés à sa Cour. Il fonda des Colleges , établit des Imprimeries , & fit adopter à la Jurisprudence la Langue Française , au lieu de celle des Latins qui avoit

été jusqu'alors en usage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poésie qui nous restent de lui , font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poètes de son siècle , que sa protection fit éclore. L'Épithaphe dont il honora le tombeau de la belle *Laure* , en passant à Avignon , fait honneur à sa Muse :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume , labour , la langue & le devoir ,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentille ame , étant tant estimée ,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ;
Car la parole est toujours réprimée
Quand le Sujet surmonte le Disant.

2. FRANÇOIS (*Laurent*) , Abbé , né en Franche-Comté , vers le commencement de ce siècle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epître * ,

L'Abbé *François* écrit ; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter , dans une note destinée à éclaircir ces vers : » Il y a , en effet , » un Abbé nommé *François* , des Ouvra-

* Epître à M. d'Alembert.

» ges duquel le fleuve Léthé s'est chargé en-
» tièrement. C'est un pauvre imbécille qui
» a fait un Livre en deux volumes contre
» les Philosophes , Livre que personne ne
» connoît ni connoîtra « : la fadeur de ses
plaisanteries n'a pas empêché & n'empê-
chera pas qu'on ne rende justice à ses
Ecrits ; les *Preuves de la Religion & l'Exa-
men des faits qui servent de fondement au
Christianisme* , seront toujours , aux yeux
d'un Lecteur éclairé , la réfutation de
son absurde badinage. Ces deux Ouvra-
ges , sans avoir le mérite de l'élégance
dont ils peuvent se passer , ont celui de l'in-
térêt , de la clarté , de la simplicité , de la
facilité & de l'onction , qui vaut bien la
sécheresse , l'obscurité , l'enflûre , l'entor-
tillage & la morgue des productions philo-
sophiques.

Quelle étrange méprise que celle de pré-
tendre déprécier des Auteurs estimables ,
en cherchant à les couvrir d'un ridicule
qui n'attaque que le mauvais Plaisant !
Boileau à qui la Philosophie fait un crime
de la Satyre , songea-t-il jamais à décrier
ainsi les honnêtes gens ? Trouve-t-on dans
ses Epîtres des passages tels que celui-ci ,
au sujet de M. de la Beaumelle , *ce vil cro-
quant contre qui tout honnête-homme
éclate , en attendant qu'on lui ait appliqué*

*les fleurs de Lis sur la joue ou sur l'épaule ?
A-t-il jamais dit de quelqu'un qu'il récla-*
moit , dans son grenier ,

*La Loi qui prostitue & sa fille & sa femme * ?*

auroit-il traité d'*Ecolier impudent* qui , mourant de honte & de faim , se fit *Satyrique* pour avoir du pain ** , un Critique estimable qui n'eût eu d'autre tort que d'éclaircir la Littérature & de venger le bon goût ?

Telles sont cependant les précieuses faillies qui enrichissent l'Epître amicale de l'Auteur de *Zaire* à M. d'Alembert. Ecrire ainsi à ses amis , n'est-ce pas donner une étrange idée & de l'amitié qui écrit & de l'amitié qui reçoit ? Ne devoit-on pas répondre à de pareils *Epistoliers* par ce vers d'Ovide ,

Nil mihi rescribas , sed tamen ipse veni ,

en retranchant toutefois le dernier hémistiche ,

3. FRANÇOIS , (*Louis*) Avocat au Parlement de Paris , des Académies de Nancy , de Lyon , de Marseille & de Dijon , né à Neuf-Château , en 1752.

* M. de Voltaire , dans cette même Epître , dit cela de M. Larcher qui n'est point marié.

* C'est en ces termes qu'il parle de M. Clément.

M. de *Voltaire* a autant célébré celui-ci qu'il a décrié le précédent. Il est vrai que les talents prématurés de M. *François* pour la Poésie , méritoient d'être accueillis du Patriarche de nos Poètes ; à l'âge de douze ans il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il est Membre. Il ne paroît pas que depuis ce temps , il se soit encore attaché à des Ouvrages de grand genre. Une éruption trop précoce auroit-elle affoibli dans lui les germes du génie ? Nous aimons mieux croire que , par une prudence peu ordinaire dans ce siècle , il préfère l'avantage solide de cultiver , dans le silence de l'étude , les heureuses dispositions qu'il a reçues de la nature , à l'éclat subit & passager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares* qui ont perdu leurs ailes , dès le premier essor de leur vol inconsidéré , lui a sans doute fait sentir la nécessité de laisser croître & fortifier les siennes.

FRASNAY. [*Pierre DE*] On ne fait pas où est né cet Auteur , mais c'est une bien petite gloire de perdue pour sa patrie. On le connoît par un mince Recueil de Fables qu'il publia en 1751 , sous le titre de *Mythologie ou Recueil de Fables Grecques , Esopiques & Sybariques , mises en vers françois*. Ce seul titre suffit pour

donner une idée de la justesse de son esprit. Confondre les fables d'*Esopé* & des autres Fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement. Il eût mieux fait d'intituler son Recueil, *Parodie des Fables d'Esopé*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, (car ce Monsieur de *Frasnay* a mis en vers les mêmes Fables que celui-ci) que d'annoncer son travail sous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le *Mercur*.

Qui Bavian non odit amet tua carmina , Mævi.

FRERET , (*Nicolas*) de l'Académie des Inscriptions , né à Paris en 1688 , mort dans la même ville en 1749 , Ecrivain également célèbre & par l'étendue & par l'abus du savoir. Il n'avoit pas vingt ans qu'il avoit déjà fait plusieurs *Mémoires* très-savants sur presque tous les points de la Mythologie Grecque , & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inscriptions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie , fut un discours sur l'Origine des François , lu dans une Séance publique , & suivi de l'emprisonnement de l'Auteur à la Bastille.

Son ardeur pour l'étude , qui étoit son unique passion , soutint sa captivité. Mais s'il eût voulu se guérir de sa hardiesse & de

ses erreurs , ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ses délasséments. La lecture de ce Philosophe , toujours flottant dans ses principes , non-seulement fortifia sa témérité , mais encore le rendit un sceptique outré , & ôta à son esprit la faculté de trouver une assiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plupart de ses Ouvrages se ressentent de cette incertitude d'idées , fruit ordinaire d'une érudition indigeste qui marche au hasard & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout-à-la-fois Chronologiste , Géographe, Philosophe, Mythologiste, Grammairien , il n'est instructif que pour ceux qui savent écarter les erreurs & s'attacher avec discernement aux différents matériaux qu'il rassemble. C'est ce qui paroît dans son *Examen des Apologistes de la Religion chrétienne*, ouvrage où il empoisonne & défigure tous les faits qui contredisent ses idées , à-peu-près comme certains tempéraments convertissent en humeurs malignes tous les aliments qu'ils prennent. Sa *Lettre de Trasibule à Leucipe* est encore plus dangereuse. On peut la regarder comme l'élixir des systèmes de *Hobbes* & de *Spinoza* , & la source où l'Auteur du *Système de la Nature* est venu

ensuite puiser ses vertiges. Jamais l'Athéisme ne parut plus réduit en principes , quoiqu'adroitement enveloppé , que dans cette production qui porte par-tout le caractère d'un esprit dur & d'un cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret* , & le zèle de ses Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant , qu'à fournir un répertoire aux Incrédules , à M. de *Voltaire* , entr'autres , qui s'est fait un mérite de se parer de son érudition.

Tel est donc l'effet ordinaire de l'abus des talens : ils deviennent un poison entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureusement pourvus. L'orgueil , l'indépendance , l'entêtement , sont tour-à-tour des prestiges qui les aveuglent ; & , égarés eux-mêmes par leurs propres illusions , ils deviennent un principe d'égarement & de folie pour les Esprits foibles qui se laissent entraîner au torrent de leurs fausses idées.

Le nom de M. *Freret* eût pu tenir un rang aussi illustre qu'irréprochable parmi nos célèbres Littérateurs. » Ce Savant » connoissoit , dit l'Auteur de son Eloge » historique * , tous les Romans & les Théa-

* Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres.

» tres de presque tous les Peuples , comme
 » si ses Lectures n'avoient jamais eu d'autre
 » objet... & l'on étoit surpris d'entendre
 » raconter les Anecdotes littéraires & po-
 » litiques du temps par un homme que les
 » Grecs , les Romains , les Celtes , les Chi-
 » nois , les Péruviens auroient pris pour
 » leur Compatriote & leur Contempo-
 » rain “. Que ne borneroit-il là ses travaux ?
 On pourroit prononcer son nom sans rap-
 peller aux personnes sages & religieuses
 celui d'un homme qui a attaqué le plus
 ouvertement le Christianisme , & a fourni
 le plus d'armes aux extravagants Adversai-
 res qui l'ont attaqué après lui.

FRERON , [*Elie-Catherine*] des Acadé-
 mies d'Angers , de Montauban , de Mar-
 seille , de Nancy , d'Arras & des Arcades
 de Rome , né à Quimper en 1719.

Croit-on que ce Journaliste puisse trou-
 ver aujourd'hui des défenseurs , après les
 anathêmes lancés contre lui par nos Litté-
 rateurs les plus célèbres ? Seroit-on bien
 reçu à dire que personne n'étoit plus ca-
 pable de remplacer l'Abbé *Desfontaines* ;
 qu'il a autant d'esprit que son prédéces-
 seur ; que les Auteurs Grecs & Latins lui
 sont aussi familiers que ceux du siècle de
Louis XIV ; qu'il joint la connoissance de
 plusieurs Langues étrangères au mérite de

bien écrire dans la fienne ; qu'il est supérieur dans l'art de faire l'analyse d'un Ouvrage & sur-tout d'une piece de Théâtre , quand il veut s'en donner la peine ? Seroit-il permis d'ajouter , que peu de Littérateurs ont le coup d'œil plus juste pour découvrir les défauts d'un Livre , le tact plus fin pour en sentir les négligences & les beautés ; qu'il est le seul des Journalistes qui relève les fautes de langage aujourd'hui si communes , & qui, en matiere de style , sache mieux distinguer le simple du bas , le naturel du recherché, le sublime de l'enflûre , le vrai du faux ?

Nous nous garderons bien de donner dans des idées aussi absurdes , par respect pour les nouveaux oracles de notre Littérature. C'est assurément sans intérêt & sans ressentiment qu'ils ont avancé , M. de *Voltaire* entr'autres , que *Maître Freron* n'étoit qu'un *Polisson* , un *Sycophante* , un *Ivrogne* ; un *Ane* , un *Insecte* , une *Chenille* , un *Vermisseau*. En effet , quels autres noms lui donner , lorsqu'on fait que , parmi les cent cinquante volumes qui composent le Recueil de son Journal , il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer nos meilleurs Ecrivains ! Il a beau dire que le goût & la gloire des Lettres sont intéressés à cette sévérité ; que les défauts des

Auteurs célèbres sont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres qu'on n'est jamais tenté de prendre pour modèles ; qu'il est essentiel d'arrêter les usurpations des Tyrans littéraires qui abusent de leur réputation pour renverser les loix & faire respecter jusqu'à leurs écarts : de pareilles raisons ne sauroient justifier ses attentats.

De quel crime de leze-majesté poétique ne s'est-il pas rendu coupable , par exemple , en s'acharnant sans relâche contre M. de *Voltaire* ! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ses décisions , lorsqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poète de notre nation n'est pas aussi infailible qu'on le pense ; que ses Ouvrages ne sont pas exempts de fautes contre la langue & le goût ; qu'il a avancé des erreurs & des mensonges ; qu'il est injuste dans presque toutes ses Critiques , indécent & atroce dans ses Diatribes ; que tous ses Opéra sont détestables ; que plusieurs de ses Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la versification ; que quelques-unes de ses Tragédies sont médiocres ; que ses Histoires sont remplies de faussetés , ses Satyres de calomnies , ses Romans d'impétés ?

Mais ce n'est encore-là qu'un des petits

griefs de M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de sa folle témérité , il n'a laissé échapper aucune occasion de fron-der les Encyclopédistes & les Philosophes. Quoiqu'il n'ait cessé d'entendre dire qu'on ne sauroit trop respecter des hommes qui honorent notre Nation , par leur littérature autant que par leurs lumieres & leurs ver-tus , il n'a pas craint de les accuser d'être vindicatifs , intolérants , orgueilleux , égoïs-tes , pleins de morgue ; il leur a reproché de corrompre le goût par des paradoxes & des exemples , les mœurs par des principes qui détruisent tous les sentimens & ren-versent toute société : qui ne fait cepen-dant que ce sont les plus ardens prédi-cateurs de la modération , de la tolérance ; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour re-commander la modestie & jamais pour parler d'eux-mêmes ; que tous leurs Ecrits déposent en faveur du respect qu'ils ont pour la Religion , la Nation , les Loix & toute espece d'autorité ?

Le moyen , après cela , que la raison puisse être de son côté !

La justice y est-elle davantage ? Lisez ses feuilles , & vous verrez que M. *Diderot* , qui a tant écrit , tant écrit , n'a pas fait en-core un bon Livre ; que M. *d'Alembert* , qui a traduit des morceaux de *Tacite* , n'en-

tend pas le Latin , & que ses *Mélanges de Littérature* , si estimés de tous les Connoisseurs , sont écrits avec sécheresse & avec froideur ; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel* , on ne lit plus que quelques-uns de ses *Contes* ; que M. *Thomas* est moins éloquent que boursoufflé , plus Compilateur & Copiste , que Penseur & Original ; que M. *Delaharpe* , qui a traduit *Suétone* , a besoin d'étudier encore la langue des *Césars* ; que les Extraits qu'il fournit au *Mercur*e , sont plus apprêtés que savants , que son Egoïsme enfin le rend d'abord insupportable , & ensuite ridicule.

Peut-on avancer de pareilles inepties , & avoir le sens commun ?

Ajoutons qu'incapable de sentir combien le siècle des lumières doit l'emporter sur le siècle du goût , il a eu la simplicité de prendre la défense des *Corneille* , des *Racine* , des *Crébillon* , contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert* , celle de *Despréaux* , & de *J. B. Rousseau* , contre MM. *Diderot* , d' *Alembert* & *Marmontel* , qui , cependant , ont évidemment démontré que l'un n'étoit pas Poète , & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes méprises , quel contraste ! Des éloges prodigués aux plus minces Littérateurs , de l'indulgence pour des

productions foibles , de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend , il est vrai , » qu'il avoit à craindre le mécontentement de plusieurs puissants *Mécènes* , » pleins d'entrailles pour leurs chers petits » Rimailleurs ou leurs insipides Roman- » ciers ; que ses Amis ont été cent fois le » trouver lorsqu'il paroissoit un Ouvrage » nouveau , pour l'engager à n'en pas dire » du mal , parce que l'Auteur étoit vivement » protégé par tel Prince ou tel Duc , ou » telle Dame , qui ne manqueroit pas d'employer contre sa personne & son Journal toutes les ressources du crédit «*.

Que la philosophie entre donc dans l'esprit de M. *Freron*. Il pourra alors impunément attaquer les grands Hommes , donner des brevets d'honneur aux petits , & en espérer un pour lui-même.

FRESNAYE , (*Jean VAUQUELIN* , sieur DE LA.) né à Caen , mort en 1620 , ami de *Malherbe* , & son Compatriote. Il s'exerça , comme lui , dans la Poésie , sans avoir les mêmes talents , & n'eut pas , par conséquent , les mêmes succès. On lui doit cependant le premier exemple du mélange de la Prose avec les Vers , genre de com-

* Voyez l'Année Littéraire 1754 , tom. 3.

position tout-à-la-fois commode & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand une plume délicate fait le manier à propos. Il est aussi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue. Le Public doit toujours un tribut de reconnoissance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaisir. Il n'en est pas certainement dans la Littérature comme dans la Noblesse : l'Auteur d'une grande Maison est ordinairement un homme d'un grand mérite, & c'est de lui qu'on se fait gloire de dater, tandis que c'est le plus souvent un Ecrivain obscur, qui est l'inventeur d'une nouvelle Génération poétique ; mais ce n'est pas une raison pour se dispenser de l'hommage qu'on doit à son invention.

FRESNOY, (*Charles-Alphonse DU*) né à Paris 1611, mort en 1665.

Il a réussi dans deux Arts qui exigent des talents naturels pour être cultivés avec succès. Il fut Peintre & Poète, mais son Poème de *Arte Graphica* est moins estimé que ses Tableaux, qui, dit-on, approchent du *Titien*, pour le coloris, & de *Carrache*, pour le dessein. Quant à sa touche poétique, nous pouvons assurer qu'elle n'approche ni de l'élégance de *Virgile*, ni de la facilité d'*Horace* ; elle est souvent vigoureuse, mais presque toujours sèche & dure.

Ses Vers sont remplis de termes techniques, qui en rendent la lecture pénible. Ses préceptes sont trop détaillés, trop entassés les uns sur les autres; il auroit dû les entre-mêler de plus d'images, multiplier plus qu'il n'a fait les leçons applicables à tous les Arts, & par-là il auroit rendu son Ouvrage aussi agréable qu'il est utile; il semble qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artistes, sans s'embarrasser des Amateurs. N'eût-il pas mieux fait d'écrire en prose, ou au moins de joindre l'agréable à l'utile, puisqu'il écrit en vers? La Poésie ne vit que d'images & d'ornemens, & tout ce qui en est dépourvu ne sauroit être appelé Poëme. Seroit-il vrai, comme l'a voulu faire entendre M. *Clément*; que *l'Art de Peindre* ne puisse jamais faire le sujet d'un bon Poëme didactique? Nous n'avons garde de le penser, comme on peut le voir dans l'article *Marfey*, où nous tâcherons de prouver le contraire.

Au reste, le Poëme de *Dufresnoy* nous paroît estimable malgré tous ses défauts. Les préceptes en sont toujours judicieux, toujours fondés sur la nature; ils sont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en est l'objet. Le style, quoique peu élégant, est assez correct; il est dans le vrai genre de la Poésie didactique, & a un ca-

raçtere marqué & toujours soutenu.

FRESNY, (*Charles RIVIERE DU*)
Valet-de-Chambre de *Louis XIV*, & Con-
trollleur de ses Jardins, né à Paris en 1648,
mort dans la même ville en 1724.

Un goût universel pour les Beaux-arts ,
des talents pour les cultiver avec succès ,
doivent le faire regarder comme un de ces
génies heureux , propre à faire admirer les
richesses de la nature. La Musique , le Des-
sein , la Peinture , l'Architecture , la Poé-
sie , ont exercé tour-à-tour son activité ; les
Belles-Lettres , & sur-tout la Poésie comi-
que , paroissent cependant avoir eu la pré-
férence.

La plupart de ses Comédies offrent des
caractères neufs , peints avec finesse & par-
faitement soutenus. Son Dialogue est juste
& concis , le comique de ses Personnages
est pris dans la pensée , quelquefois dans la
situation , non dans des jeux de mots ou de
froides faillies , ressource ordinaire des Au-
teurs médiocres. Ses portraits tirent leur
principal agrément de la Critique & non
pas de la Satyre , comme ceux de quelques
Poètes comiques , qui sont venus après lui.
Avec toutes ces parties estimables , ses Pie-
ces manquent en général par l'intrigue , &
ses dénouements ne répondent pas au jeu
& à la vivacité des Scenes. *Regnard*, dit-

on , lui doit son *Joueur*. Quoi qu'il en soit , quand *Dufresny* voulut faire représenter le sien , il n'étoit plus temps ; celui de *Regnard* s'étoit emparé des suffrages , & c'est ce qui acheva de brouiller irrémédiablement ces deux Auteurs.

Louis XIV honora toute sa vie *Dufresny* d'une bienveillance particulière , & le combla de bienfaits , sans pouvoir jamais l'enrichir. *Dufresny* avoit deux passions qui dévoroient tout , l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractère sembloit ne devoir jamais se fixer , cependant il se maria deux fois. En secondes nocces , il épousa sa Blanchisseuse , pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. le Sage raconte ainsi ce trait dans son *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer aux Petites-Maisons un vieux Garçon de bonne famille , lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense , & qui ne pouvant se passer d'espèces , est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa Blanchisseuse , à qui il devoit trente pistoles , vint les lui demander , en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un Valet-de-Chambre , qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent , lui dit-il , car où diable est le Valet-de-Chambre , qui voudra devenir ton mari pour trente pisto-

» les ! Hé , mais , répondit-elle , j'ai enco-
 » re , outre cela , deux cents ducats. Deux
 » cents ducats , répliqua-t-il avec émotion ,
 » malepeste ! tu n'as qu'à me les donner à
 » moi , je t'épouse & nous voilà quitte à
 » quitte ; & la Blanchisseuse est devenue sa
 » femme «.

Dufresny a travaillé aussi au *Mercure de France*. Les volumes , qui sont de lui , fourmillent de ces traits d'esprit & d'enjouement , qu'il savoit répandre dans toutes ses productions. On a encore de lui des *Amusements sérieux & comiques* , qui eurent , dans le temps , beaucoup de succès , & qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Il y introduit un Siamois , pour y faire une critique agréable de nos mœurs & de nos usages. C'est vraisemblablement dans cette ingénieuse production qu'on a puisé l'idée des *Lettres Persannes* , des *Lettres Turques* , des *Lettres Chinoises* , &c. mais les Imitateurs , quoique ingénieux & profonds , n'ont pas été aussi sages & aussi réservés que lui.

FRONTEAU , (*Jean*) Chanoine Régulier de Sainte Genevieve , Chancelier de l'Université de Paris , né à Angers en 1614 , mort en 1662.

Il savoit , dit-on , neuf langues , & ses Ouvrages nous apprennent qu'il ne savoit pas la sienne.

FURETIERE ,

FURETIERE , (*Antoine*) Abbé de Chalivoy , de l'Académie Française , né à Paris en 1620 , mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie , parce qu'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses Confreres , pour cômposer le Dictionnaire universel , qui porte son nom. Il y eut un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit sa Cause avec vivacité , & les injures qu'il ajouta aux raisons , la lui firent perdre. Cet Ouvrage fut néanmoins donné au Public quelques années après sa mort , & eut même plusieurs Editions ; on pouvoit le regarder comme le meilleur , en ce genre , avant que le Dictionnaire de Trévoux eût paru. Il faut remarquer , au sujet de celui-ci , qu'à force d'avoir cherché à l'enrichir , on l'a tellement surchargé d'exemples & augmenté de volumes , qu'on en a rendu l'usage aussi difficile que l'acquisition coûteuse. L'Abrégé qu'on en a donné , a un autre inconvénient ; il est trop succinct & trop dépourvu d'autorités. Dans les Ouvrages d'utilité publique , il n'est pas moins essentiel d'éviter une amplification ambitieuse , qu'une abbréviation famélique.

Furetiere est encore connu par le *Roman Bourgeois* , production burlesque qui pourroit être agréable , si le Roman co-

mique de *Scarron* n'en effaçoit la plaisanterie.

FUZELLIER, (*Louis*) né à Paris, mort en 1752, Poète médiocre qui a successivement travaillé pour les trois Théâtres, avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pièces qu'il a composées, il n'y en a guere que trois ou quatre qui aient eu des succès durables. *Momus Fabuliste*, Comédie en un acte & en prose, eut trente représentations. On fait que cette Pièce est une critique ingénieuse des Fables de *la Motte*. Les autres Pièces de *Fuzellier* qui ont réussi, sont sur le Théâtre de l'Opéra, où l'on donne encore *le Carnaval du Parnasse* & *les Fêtes Grecques & Romaines*.



G.

GACON, (*François*) Prieur de Bail-
lon, né à Lyon en 1666, mort en 1725,
Versificateur satyrique, qu'on surnomma
le Poète *Sans fard*, & qui auroit eu be-
soin d'en employer pour adoucir l'âcreté
& relever la platitude de ses Satyres. Ce
genre de composition cesse d'être excusa-
ble quand la bile & la grossièreté y re-
gnent, & l'on se rend justement odieux
en disant du mal des autres, quand la ma-
nière de le dire fournit des armes légit-
imes contre soi.

On peut à Despreaux pardonner la Satyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire,
Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de sa piqure adoucir les douleurs *.

Mais *Gacon*, & tous ses Imitateurs, ne
doivent attendre que l'indignation, ou, pour
mieux dire, le mépris public. Son *Homere
vengé* est un Ouvrage pitoyable où l'on
trouve beaucoup d'injures & pas une pen-

* Discours sur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

fée. Il y fait un reproche à *la Mothe Houdart*, d'être aveugle, ce qui est une atrocité. M. de *Voltaire* a souvent reproché à ses Adversaires leur naissance, leur état, leur peu de fortune, comme si on étoit fait pour avoir raison, parce qu'on sera plus riche, plus acrédité, plus noble; la Critique a ses bornes, & tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cause, la décrédité nécessairement. *L'Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme.

En vain des siècles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le suffrage;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge,
Houdart l'attaque & *Gacon* le défend.

Gacon a fait aussi un *Anti-Rouffseau*, qui ne vaut pas mieux que tout ce qu'on a écrit contre ce grand Poète. Il est honteux pour ceux qui ont osé l'attaquer de se trouver en si mauvaise compagnie.

GAICHIEZ, (*Jean*) Oratorien, de l'Académie de Soissons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis son nom à ses Ouvrages. Cette attention ne peut être que le fruit d'une timidité excessive ou d'une très-grande modestie. A en juger par son Livre de *Maximes sur le Ministère de la Chaire*, il pouvoit

se montrer au grand jour. On ne sauroit trop desirer que cet Ouvrage fût plus connu ; c'est-ce que nous avons de plus sensé & de mieux écrit sur cette partie de l'Art oratoire. Dans sa naissance, on l'attribua à *Maffillon*, qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur par les grands éloges qu'il lui donna ; éloges que cet Ouvrage obtiendra toujours, de la part d'un Lecteur judicieux, par la solidité des préceptes, la profondeur des réflexions, l'énergie & la précision du style.

GAILLARD, (*Gabriel-Henri*) Avocat au Parlement, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Soissons en 17...., Littérateur estimable, moins célèbre que plusieurs de ses Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur soit supérieur par ses talents & le mérite de ses Ouvrages. Il a cultivé, avec succès, différentes branches de la Littérature, & ses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'Homme instruit en état d'instruire les autres, l'Ecrivain noble, élégant & sage, le Philosophe éclairé qui connoît les hommes, & sait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur sont propres. Ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il soit exempt de défauts, mais ceux qu'on peut lui reprocher sont rache-

tés par plusieurs bonnes qualités qui le distinguent avantageusement du commun des Littérateurs. Il y a des morceaux dans ses *Mélanges littéraires* & dans son Histoire de *François I*, qui feroient honneur à nos meilleurs Ecrivains. Nous ne parlerons point de sa *Rhétorique*, ni de sa *Poétique* à l'usage des Dames, Ouvrages où il s'est montré bien au-dessous de lui-même. Nous dirons seulement que ses Observations, en matière de Littérature, sont, en général, d'un Homme de goût, mais qu'il est à propos de ne pas en adopter toutes les idées. Quant à ses petites Poésies, elles ne seroient pas inférieures à sa Prose, si les apostrophes & les exclamations n'y étoient pas trop fréquentes, si le style en étoit aussi doux & aussi moëlleux, que la versification en est harmonieuse & ferrée.

GALLAND, (*Antoine*) né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La traduction des *mille & une Nuits*, est le fruit de sa connoissance dans les langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuser des enfants, n'ont pas laissé de faire une grande fortune par l'amour que tous les hommes ont pour le merveilleux, & par les traits de fécondité qui caractérisent l'imagination arabesque. En général, ils sont mal écrits & insipides; & cependant la lec-

ture n'en a pas été inutile à plusieurs Gens de Lettres : les uns y ont puisé le sujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique ; les autres le sujet d'une Fable , d'un Conte , d'une Nouvelle ou d'un Roman. Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots ; *Ma chere Sœur , si vous ne dormez pas , faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.* Des Jeunes-gens ennuyés de cette éternelle répétition , en firent une critique , où la plume n'entra pour rien & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. Galland , qui courut en chemise à la fenêtre , pour savoir ce qu'on demandoit ; après l'avoir laissé se morfondre pendant quelque-temps , en lui demandant toujours s'il étoit M. Galland lui-même , Auteur des Mille & une Nuits ; M. Galland , lui dirent-ils , *si vous ne dormez pas , faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.*

A combien de nos Auteurs ne feroit-on pas en droit de dire , *dormez & ne nous faites point de Contes ?*

GAMACHES, (*Etienne-Simon*) Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie , de l'Académie des Sciences , né à Meulan en 1672 , mort à Paris en 1756. On peut lire , avec fruit , quelques-uns de

les Ouvrages de Physique, de Littérature & de Morale, car il s'est également exercé dans les Sciences & dans les Belles - Lettres. Ses *Dissertations littéraires & philosophiques* ont, tout-à-la-fois, le mérite de la réflexion & celui d'être écrites avec clarté & précision, quoique avec trop de subtilité quelquefois. Celle qui regarde les *Agréments du Langage*, fait sur-tout honneur à sa sagacité & à son goût : il est vrai qu'on n'y trouve rien, ou presque rien de nouveau ; mais c'est beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Esprits. On préférera toujours la raison sage & circonspecte, à cette folle raison qui s'égare en courant après la nouveauté, qui ne peut être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue sont fixées. Il y a de fort bonnes choses dans son *Système du Cœur* ; on y désireroit un peu moins de réflexions, qui, pour la plupart, sont plus subtiles que naturelles & profondes.

GARASSE, [*François*] Jéuite, né à Angoulême, mort en 1631, âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur est devenu une injure. Il s'est rendu véritablement méprisable par l'abus qu'il a fait de son esprit, de son imagination & de sa vivacité

toujours dépourvue de goût & de jugement. Ceux de ses Contemporains qui lui déplurent , furent inondés d'un déluge de grossieretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier* , peut-être regardé comme les archives où M. de *Voltaire* a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & *Garassé* , c'est que celui-ci se bornoit à dire que ses adversaires étoient des *impies* , des *athées* , des *ânes* , des *sots par bémol* , des *sots par bécarre* , des *sots à la plus haute gamme* , & que M. de *Voltaire* a traité les siens non-seulement d'*ânes* & de *sots* , mais de *Cro-cants* , de *Cuistres* , de *Marauts* , de *Frip-pons* , d'*Ivrognes* , de *Sodomites* , de *Scélérats* , d'*Auteurs mourant de honte & de faim*. Chaque Siecle a donc sa nuance ; *Garassé* étoit un déclamateur burlesque , comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur ?

GARDEIN DE VILLE-MAIRE,
[N.] *Charles I, Roi d'Angleterre, la mort de Thamas-Kouli-Kan* , Tragédies qui n'en ont que le nom & la rime , sont deux titres pour être justement placé parmi nos plus mauvais Poètes. Sa Critique de *Denis le Tyran* , d'*Aristomene* & de *Cléo-*

pâtre , annonce un Auteur qui se connoît très-bien en mauvaises Pièces , mais qui ne fait ni rendre ses pensées , ni bien écrire. Aussi ce n'est point à cette Critique qu'il faut attribuer la mort de ces trois Tragédies de M. *Marmontel*.

I. GARNIER , [*Robert*] Poète François , né à la Ferté-Bernard au Maine en 1534 , mort au Mans en 1590.

Il développa , dans l'art de la Tragédie , ce que *Jodelle* son prédécesseur n'avoit fait qu'ébaucher , c'est-à-dire que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux règles qu'on observe aujourd'hui. Sa *Eradamante* eut un succès prodigieux , tant on commençoit alors à se sentir entraîner vers le vrai goût. Il donna cette Piece sous le nom de *Tragi-Comédie* , qu'on ne connoissoit pas encore en France , & qui ne convenoit point à cette Tragédie où il n'y avoit rien de comique. » La presse étoit alors si grande aux Spectacles , dit M. » l'Abbé de *Mervefin* , que l'on fit venir » une troupe des meilleurs Comédiens » d'Italie : elle trouva beaucoup de difficulté à son établissement. Le Roi lui » avoir accordé des Lettres-Patentes ; mais » le Parlement refusa plus d'une fois de » les enregistrer. Cet auguste Sénat , composé de tant de Gens éclairés , ne faisoit

» peut-être pas réflexion que dans une ville
 » comme Paris , dont la magnificence at-
 » tire toutes les Nations de l'Europe , on
 » doit tolérer ces Spectacles , qui amusent
 » les Jeunes-gens & moderent en eux l'ar-
 » deur des plaisirs illicites où infaillible-
 » ment l'oisiveté les entraîne. Le Roi s'ex-
 » pliqua en faveur de ces Comédiens ; ils
 » jouerent en public & se conformerent
 » au Théâtre François , qui ne souffroit
 » rien de libertin ni d'obscene «.

On remarque dans la versification de *Garnier* , une grande facilité , & ses Tra-
 gédies au nombre de neuf , offrent quel-
 ques morceaux qui se font lire encore
 avec plaisir. La lecture en a sans doute
 plu à plusieurs de nos Poètes tragiques ,
 puisqu'ils n'ont pas craint d'en prendre
 les idées , & quelquefois de se borner seu-
 lement à en rajeunir les expressions.

Les premiers essais de la Muse de *Gar-
 nier* furent couronnés dans les *Jeux Flo-
 raux* , qui soutinrent long-temps l'honneur
 de notre Poésie & qui furent érigés en
 Académie en 1694 , sous la protection de
 M. le Chancelier.

2. GARNIER , [*Jean*] Jésuite , né à
 Paris en 1612 , mort à Bologne en 1681 ,
 plus Théologien qu'Homme de Lettres ,
 mais à qui l'on est redevable de plusieurs

Ouvrages propres à servir à l'Histoire Ecclésiastique ; tel est , entre autres , son *Journal des Papes* , enrichi de Notes curieuses & de trois Dissertations savantes. Il y auroit de l'injustice à dépriser un travail capable d'en épargner aux autres Auteurs.

3. GARNIER , [M.] Abbé , Professeur d'Hébreu au College Royal , de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Successeur de deux habiles Ecrivains dans la composition de l'*Histoire de France* , il seroit digne de marcher à côté d'eux , s'il se fût un peu moins écarté de leur plan & qu'il eût mis un peu plus de chaleur dans son style. On ne fauroit disconvenir qu'il n'ait beaucoup de mérite ; il écrit avec noblesse & souvent avec élégance ; il a l'art de présenter les faits d'une manière intéressante ; on voit qu'il est plein de sagacité dans la Critique , judicieux & quelquefois profond dans ses Réflexions , toujours vrai dans ses Récits. Mais qu'il nous soit permis d'observer que les Mœurs de la Nation , l'état des Arts & des Sciences , les usages des différentes classes de Citoyens , devenus si intéressants sous la plume de MM. Veli & Villaret sont trop négligés par le Continuateur. C'est par-là que ses Prédécesseurs s'étoient écartés du plan sui-

vi par tous ceux qui ont écrit l'Histoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit très-sagement senti que l'Histoire d'un Peuple ne se borne pas à l'histoire des Rois ; que le Tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil est pour le moins aussi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de son Gouvernement. M. *Villarera* suivi la route de son modele, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en soit écarté pour rentrer dans celle de nos autres Historiens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, c'est trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance historique, si nous pouvons nous servir de ce terme, qui facilite la marche de l'Historien & lui donne de la fécondité. » Un Homme qui » écrit l'Histoire, dit M. de *Fénélon*, doit » en embrasser & en posséder toutes les » parties ; il doit la voir toute entière, » comme d'une seule vue. Il faut en mon- » trer l'unité & tirer, pour ainsi dire, d'une » seule source tous les principaux événe- » ments qui en dépendent. Il faut choisir » sur vingt endroits celui où un fait sera » le mieux placé pour répandre la lumière » sur tous les autres. Souvent un fait mon- » tré par avance & de loin, débrouille ce » qui le prépare ; souvent un autre fait

» fera mieux dans son jour , étant placé en
» arriere «.

A ces défauts près , M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être avantageusement placé dans la classe de nos bons Historiens. Il avoit déjà mérité un rang distingué parmi les Littérateurs , par un Ouvrage qui a pour titre: l'*Homme de Lettres*. Des vues excellentes , beaucoup de connoissance dans la Littérature ancienne & moderne , étrangere & nationale , dans la Morale & la Politique , prouvent que l'Auteur a su bien choisir la matiere de ses lectures , qu'il les a très-bien digérées & en a tiré un grand parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François* , est dans un autre genre ; il a le ton de la Dissertation , mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'éloquence & du raisonnement.

GAUCHAT , [*Gabriel*] Abbé de S. Jean de Falaise , de l'Académie de Ville-Franche , né en Bourgogne en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la défense de la Religion contre les Incrédules , réunissent à la solidité des raisonnements une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a su en écarter cet appareil de Théologie scholastique qui éloigne & décourage le Lecteur , & y a mêlé par intervalles une ironie fine , très-

propre à faire sentir le ridicule de ses adversaires. Le style en est net , facile & plein de décence ; il n'y manque qu'un peu plus de noblesse & de précision.

GAUMIN , [*Gilbert*] Conseiller d'Etat , né à Moulins en Bourbonnois en 1547 , mort en 1667.

Outre le mérite de la capacité nécessaire à sa place , il avoit encore le goût des Lettres , & des talents propres à s'y distinguer. Il est beaucoup question de lui dans *Ménage* & dans *Guy-Patin* , où l'on rapporte plusieurs de ses poésies latines qui font regretter qu'on n'en ait pas formé un recueil. Il excelloit sur-tout dans l'Epigramme.

Gaumin étoit encore un des Esprits agréables & des beaux diseurs de son temps. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ses nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aisance que d'intérêt , l'Auditoire qui se rassembloit autour de lui étoit toujours très-nombreux. Un jour qu'il voulut faire retirer un laquais qui l'écoutoit , celui-ci lui répondit , *Monsieur , je retiens place ici pour mon maître.*

GAUTIER , [*Jean-Baptiste*] Abbé , né à Louviers dans le Diocèse d'Evreux en 1685 , mort à Paris en 1755.

Il passa sa vie à écrire contre les incré-

dules & les Jéfuites , mais fes ouvrages mouroient à mefure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-temps attaché à M. de *Colbert* , évêque de Montpellier , dont il faisoit , dit-on , les mandemens. Il y a apparence que la fermentation de fa bile étoit le véhicule ordinaire qui enflammoit fon génie ; fes Critiques des Lettres Perfannes & de l'essai de *Pope* fur l'homme , en font la preuve ; le fiel & les déclamations contre les Philosophes y abondent. Ce n'est pas ainfi qu'on doit réfuter de pareils adverfaires ; fi on n'a pas le talent de la plaifanterie , il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raifon.

GAYOT DE PITAVAL , [*François*]
Avocat , né à Lyon en 1675 , mort en 1743.

Pour fe dédommager du peu de fuccès de fon éloquence au Barreau , & réparer les débris de fa fortune qui étoit médiocre , il prit le parti de fe mettre aux gages d'un Libraire , & publia volume fur volume , ce qui n'est pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Auffi ceux de *Gayot de Pitaval* ne font-ils que des compilations indigestes & mal écrites. Le feul qui foit connu , par l'intérêt des matieres , eft celui qui a pour titre , *Caufes célèbres* , en 20 vol. in-12. Cette collection feroit in-

intéressante si un amas trop confus de matériaux jettés au hasard , sans choix & sans discernement ; si la fadeur , l'inégalité , l'incorrection & la platitude du style , n'étoient capables de fatiguer le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. Garsault a réduit cet Ouvrage énorme en un seul volume sous le titre de *Faits des causes célèbres & intéressantes*. Mais celui-ci est tombé dans l'extrémité opposée ; il n'a fait qu'un squelette , & d'ailleurs son style est aussi rampant que celui de *Pitaval*.

GAZON DOURXIGNÉ , [*Sébastien-Marie*] né à Quimper en 17...

Ce qu'il a fait de meilleur , ce sont ses *Lettres critiques* sur quelques Tragédies modernes. Le discernement , le goût , la bonne Littérature se font sentir dans ces petits ouvrages polémiques , que l'enthousiasme du Public pour de mauvaises Pièces de Théâtre , n'empêche que trop souvent de goûter. On est fâché qu'après avoir si bien fait valoir les Regles , M. Gazon ait donné son *Alzate, ou le préjugé détruit*. Cette petite Comédie en un acte & en vers n'a point été représentée & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

Cet Auteur s'est encore exercé dans l'Héroïde , où ses succès ont été médiocres.

On peut pardonner au Public de ne pas toujours bien accueillir ce genre de Poésie lugubre , fruit ordinaire des vapeurs & très-propre à en donner.

GEDOYN , [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugenci , de l'Académie Française & de celle des Inscriptions , né à Orléans en 1667 , mort en 1744.

La Préface qu'il a mise à la tête de son excellente Traduction de *Quintilien* , prouve qu'il étoit en état de produire par lui-même. Il y présente avec capacité les plus beaux traits de l'éloquence , en découvrant en même-temps les causes de sa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'ouvrage on remarque par-tout un Traducteur habile qui , sans être esclave de son original , en offre le véritable sens , embelli par les graces d'un esprit aussi élégant qu'éclairé ; ce qui en rendra toujours la lecture utile aux jeunes gens qui voudront se former des idées saines sur l'éloquence & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST , [*Charles-Claude*] Abbé de S. Vilmer , de l'Académie Française , né à Paris en 1635 , mort en 1719 , étoit un des beaux Esprits de la Cour de Madame la Duchesse du Maine. Ses vers pouvoient être agréables pour la Société qui en avoit fourni le sujet ; mais on n'auroit pas dû

les rendre publics ; on n'en peut soutenir la lecture. Sa Tragédie de *Pénélope* est aujourd'hui le seul de ses ouvrages dont on conserve le souvenir. Cette Piece fut jouée pour la première fois en 1684 sur le Théâtre de Guénégaud & eut huit représentations. Elle eut plus de succès à la reprise en 1703 ; elle fut encore mieux accueillie , quand on la redonna en 1732 ; & en 1745 elle eut un succès plus grand que tous ceux qu'elle avoit déjà eu , ce qui feroit croire qu'il est beaucoup de Pieces qu'on ne joue plus , qui auroient peut-être aussi du succès , sur-tout à présent où la disette fait tout accueillir avec tant d'indulgence.

Nous remarquerons , au sujet de cette Tragédie , que M. *Bossuet* qui , comme tout le monde fait , a écrit contre le Théâtre , la trouvoit si remplie de sentiments de vertu , qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le spectacle , si l'on y donnoit toujours des Pieces aussi épurées. L'illustre évêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fonds du sujet & les mœurs des personnages , car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du style qui est par-tout foible & prosaïque.

GENNES , [*Pierre DE*] Avocat au Parlement de Paris , mort en 1759.

On voit par la lecture de ses *Mémoires* qu'il avoit la pénétration nécessaire pour saisir tous les points d'une affaire & l'art plus nécessaire encore de les réduire à un seul sans obscurité. Son style tantôt noble, tantôt badin est toujours analogue au sujet ; sa diction est naturelle , exacte , élégante. On peut juger , par ce que cet Avocat nous a laissé , qu'il avoit du goût & s'étoit formé sur de bons modeles , mérite qui manque à plusieurs de ses confreres dont les talents auroient besoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY , [*Jean-Baptiste*] ci-devant Jésuite , ancien Professeur de Rhétorique au College de Louis-le-Grand , de l'Académie de Caen , né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les productions qu'on a de cet Auteur , pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée , n'en sont pas moins propres à être goûtées de tous les sages Littérateurs , par la chaleur & l'éloquence qu'il a su y répandre. Il a sur-tout un Discours latin très-bien pensé & très-bien écrit , où il examine dans quelle classe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres , & où il décide ainsi très-sagement la question : *S'il est honnête homme , parmi les meilleurs ; s'il est corrompu , parmi les plus*

dangereux. L'Oraison funebre de M. le Dauphin qu'il publia en Province, nous a paru l'emporter sur presque toutes celles qu'on a débitées à Paris, par le caractère bien choisi de son Héros, caractère présenté avec un intérêt qui semble ne rien devoir aux sentimens de toute la France, pour l'auguste Prince dont elle a ressenti si vivement la perte.

1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé, né à Paris; mort en 1749.

A l'âge de vingt-deux ans il publia l'*Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam* qu'il composa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Missionnaires de la Congrégation de S. Vincent de Paule. Quelques années après, on vit paroître la *Relation historique du Royaume de Macacar*. Ces deux Ouvrages renferment des choses curieuses & qui paroissent exactes; mais le style en est foible & incorrect. La meilleure production de l'Abbé Gervaise est l'*Histoire de Boèce, Sénateur Romain, avec l'Analyse des Ecrits qui nous restent de ce Philosophe*. On y remarque une critique saine & judicieuse qui fait honneur à ses lumieres & à son goût.

2. GERVAISE, [*Dom-Armand-François*] frere du précédent, Carme Déchauf-

fé , puis Abbé de la Trappe , mort ensuite simple Religieux à l'Abbaye de Notre-Dame de Reclus , dans le Diocèse de Troyes , où il avoit été enfermé par ordre de la Cour.

Sa plume ne s'est exercée que sur des Ouvrages de Biographie , écrits avec chaleur , mais qui pechent par le défaut de justesse & la singularité des idées. Il a écrit dans ce goût la vie de *S. Cyprien* , de *S. Irenée* , de *S. Paul* , de *S. Paulin* , de *Rufin* , de *S. Epiphane* , d'*Abailard* , de l'Abbé *Suger* , de l'Abbé *Joachim* & de plusieurs autres. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce Moine qui avoit , dit-on , des mœurs si austères , qu'il se rendoit insupportable à tout ce qui l'environnoit , & qui fut obligé de se démettre de son Abbaye , ait traduit en François les *Lettres d'Abailard* & d'*Héloïse* d'une manière plus libre que son état , son caractère & le texte même , ne devoient le lui permettre.

GESSÉE ou JESSÉE , [*Jean DE LA*] Secrétaire du Duc d'Anjou depuis *Henri III* , né à Mauvaisin dans la Gascogne , en 1551 , mort vers 1593 ; Poète aussi médiocre que fécond. Son penchant à la Satyre lui attira plusieurs désagréments qui ne le corrigerent pas. La plupart de ses Poésies , qui sont en très-grande quanti-

té , furent imprimées chez *Plantin* , dont la célèbre presse n'avoit sans doute pas alors de meilleure occupation. Elles consistent en Sonnets , Ballades , Satyres , Epîtres , Odes & Quatrains. Il n'y a guere que ces derniers dont la lecture soit encore supportable. Ils sont moraux , ainsi qu'on en peut juger par celui-ci.

Nos Vies sont pêle-mêle assorties ,
De bien & mal : encor de toutes parts
Croissent toujours dans ce jardin espars ,
Là peu d'Éillets , ici beaucoup d'Orties.

1. GIBERT , [*Jean-Pierre*] Docteur en Théologie , né à Aix en Provence , en 1660 , mort à Paris en 1736 , Auteur peu connu des Littérateurs , mais très-estimé & très-consulté par les Jurisconsultes & les Théologiens. Il a beaucoup écrit en Latin & en François , & presque tous ses Ouvrages ont pour objet le droit canonique , & l'histoire ecclésiastique. Quoique le style en soit fort négligé , ils ne laissent pas d'être fort recherchés.

2. GIBERT , [*Balthazar*] ancien Recteur de l'Université , Professeur de Rhétorique au College Mazarin , parent du précédent , né , comme lui , à Aix , en 1662 , mort en 1741. —

Celui-ci est plus connu dans la Littéra-

ture , & a acquis plus de droits sur la reconnaissance des Gens de Lettres , pour avoir professé avec distinction les Humanités pendant plus d'un demi-siècle. Les Ouvrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journalistes , & sont encore très-vantés dans l'Université. Notre intention n'est pas de contredire de justes suffrages , mais de les modérer. Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique* où l'on a copié trop aveuglément les Journaux , auroient pu se dispenser de dire que la *Rhétorique ou les Regles* de M. Gibert , est peut-être le meilleur Livre que nous ayons sur le bel art de persuader & de convaincre. Pourquoi se laisser aller avec tant de facilité à des éloges exclusifs ? Un Littérateur instruit , qui lira l'ouvrage de M. Gibert , n'y trouvera tout au plus qu'une compilation surchargée de la Rhétorique d'*Aristote* , de celle d'*Hermogene* , du livre de l'Orateur de *Cicéron* & de l'Institution oratoire de *Quintilien*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de méthode , beaucoup d'érudition , beaucoup de citations , beaucoup d'observations ; mais les Ouvrages didactiques, sur-tout dans ce genre , exigent du goût , de la critique , des vues bien présentées & principalement une élocution soignée & propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire

re

re goûter. C'est précisément la partie qui manque à cette Rhétorique. Le style en est tantôt diffus , tantôt obscur , tantôt embrouillé , & toujours sans caractère.

M. *Rollin* , dans son *Traité des études* , a évité cet écueil. Il y est peut-être moins savant & moins profond que le Professeur du College Mazarin dans sa Rhétorique , mais il est plus élégant , plus moëlleux , plus piquant , plus instructif , plus didactique ; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'ouvrage de M. *Gibert* sur tous les autres du même genre , ne connoissoient donc pas ce *Traité* estimable , ni tant d'autres productions telles que la Rhétorique du P. *Lami* , les Principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet* , le cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Bateux* , &c. , &c. que nous ne citons ici que pour faire sentir combien on doit être réservé sur ces excès d'approbation qui peuvent nuire à la justice & au goût.

M. *Gibert* nous paroît bien plus estimable dans ses *Jugements des Savants sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*. Cet Ouvrage , quoique une imitation de celui de *Baillet* , est infiniment supérieur à son modele. Au mérite d'une compilation

beaucoup mieux digérée , l'Auteur joint celui d'un style afforti à son objet. Il est aisé d'y remarquer encore un talent singulier pour l'analyse , des réflexions saines & judicieuses , ainsi que dans ses *Observations sur le Traité des études* , où M. Gilbert paroît capable de bien écrire , quand il est animé. Pourquoi ces deux Ouvrages sont-ils moins connus que le premier ? C'est un de ces problèmes que la bizarrerie du Public offre souvent à résoudre.

GILBERT , [*Gabriel*] Secrétaire des commandemens de *Christine* , Reine de Suede , & son Résident en France , mort à Paris vers l'an 1680.

Deux *Pastorales* de sa façon , chacune en cinq Actes , & un Poëme sur l'*Art de plaire* , à l'imitation de l'Art d'aimer d'*Ovide* , peuvent encore trouver place dans les Bibliothèques où l'on se pique de tout conserver. Ces Ouvrages offrent de temps en temps quelques traits heureux , peu propres toutefois à soutenir une réputation dans le monde Littéraire. Il y a même long-temps que le nom de ce Poëte seroit oublié , si les Compilateurs de Dictionnaires ne se fussent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célèbres. *Gilbert* ne mérite point de l'être & ne l'a jamais été.

GILLET, [*Louis-Joachim*] Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve, né dans le Diocèse de S. Malo , en 1680. mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Josephe* est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly* pour la fidélité , mais très-inférieure pour la chaleur , la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence se déploie souvent aux dépens de la vérité ; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent d'embellir son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas DE*] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Coflar*, qui mettoit *Voiture* au-dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature que son adversaire ; mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il emploie jusques dans l'argument des chapitres de son Ouvrage ; en voici un qui peut en donner une idée : *Bévues, faussetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Coflar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied-plat, un grand chicaneur, un insolent, un imposteur.* Ce seul début dispenseroit tout Lecteur honnête de lire le reste du chapitre, supposé que cet Ouvrage oublié tombât entre ses mains. Quelles bon-

nes raisons peut-on trouver dans un homme qui oublie toute raison dès le commencement ?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI ,
[*Jean*] Abbé , né à Paris , mort dans la même ville en 1709 , âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages ascétiques sont le tribut que ses talents ont consacré au progrès de la piété. Il est non-seulement louable de ses bonnes intentions , mais encore très-digne d'estime par l'onction , les lumières & l'instruction qu'il a su y répandre ; ils ont d'ailleurs le mérite d'être assez bien écrits. Les plus connus sont *le véritable Pénitent & le chemin du Ciel* , chacun en deux vol. in-12.

Les Littérateurs peu dévots seront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé ; mais ceux qui comprennent & qui prouvent que la Littérature n'est quelquefois que plus intéressante , quand elle est animée par une dévotion sage & éclairée , souscriront volontiers à cette admission.

2. GIRARD , [*N.*] Abbé , de l'Académie Française , Secrétaire-Interprete du Roi , mort en 1748.

Il y a d'excellentes choses dans sa *Grammaire* , connue sous le titre de *Principes de la Langue Française* ; malgré cela , cet

Ouvrage le distingueroit peu du commun des Grammairiens. Ce sont ses *Synonymes François* qui ont justement établi sa célébrité. M. l'Abbé Girard ne s'est point attaché à l'idée qu'on conçoit ordinairement du terme de *Synonyme* ; il a fait connoître, au contraire, très-évidemment que notre Langue n'avoit pas deux mots qui signifiaient précisément & dans un égal degré de nuance la même chose. En conséquence de ce principe, il s'est appliqué à développer le vrai sens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une première ressemblance de signification, & c'est-là ce qu'il faut entendre par les mots synonymes ; il les a classés & mis dans le jour le plus propre à en faire sentir la valeur, la force, l'énergie & les diverses nuances qui les distinguent. Non-seulement il joint, dans ses examens, la clarté & la précision à la justesse & à la méthode, mais il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale à la délicatesse des pensées.

C'est à ces Littérateurs utiles que l'Académie Francoise, principalement instituée pour la perfection de la langue, devroit réserver les honneurs de ses fauteuils si souvent occupés par des Ecrivains qui la méconnoissent & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle Edition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de sa façon, sans parvenir à autre chose qu'à faire sentir que son modele est inimitable.

GIRAUD, [*Claude-Marie*] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saumier en Franche-Comté, en 17...

Les dons des Muses sont bizarrement confondus avec ceux d'*Esculape*, dans les Ouvrages qu'il a donnés au Public. On peut en juger par deux Poèmes en prose, dont les titres seuls sont capables d'effrayer; l'un est intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabctancgamie*. On s'attend bien que la suite doit répondre à un titre aussi étrange. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a su y répandre des traits d'esprit & des faillies d'une imagination gaie. L'Apothéose du Docteur *Procope* en six Chants & en Vers, est de la même tournure & du même goût; la Poésie y parle le langage du Docteur *Diaphorus*.

Il n'en est pas ainsi d'une *Épître du Diable* à M. de *Voltaire*: les traits en sont ingénieux & d'autant plus piquants, qu'ils sont tous fondés sur la vérité. Ainsi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choisi son Secrétaire. Le malheur de ces sortes de productions, c'est d'être bientôt con-

fondues dans la foule ; ce sont des lueurs qui brillent un instant pour disparoître ensuite dans la nuit profonde de l'oubli.

GIROUST , [*Jacques*] Jésuite , né à Beaufort en Anjou en 1641 , mort à Paris 1689.

Il n'a pas une onction aussi moëlleuse & aussi délicate que le P. *Cheminais* , ni une éloquence aussi persuasive ; ses *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce dont il a été peut-être lui-même le modele. A la lecture il est aisé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le style , qui pouvoient être moins sensibles dans le débit , où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de la composition. Quoiqu'il en soit , le P. *Giroust* a été placé parmi nos bons Prédicateurs , & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ses *Sermons* en 5 vol. in-12.

GLIN , [*N. DE SAINT*] né à Limoges en 1620 , mort vers la fin du dernier siècle.

Pour professer plus librement le Calvinisme , il prit le parti de se retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires se bornèrent à la composition de la Gazette. Ensuite devenu Athée par la lecture des

ouvrages de *Spinoza* , sa plume s'exerça à une mauvaise Tradition du *Tractatus Théologico-Politicus* de ce bizarre incrédule. C'est dans cette Traduction qu'on a puisé les premiers arguments dont on a farci tant de déclamations contre *Moïse* & l'ancien Testament. Le plus petit embryon suffit à la Philosophie pour faire éclore les monstres qu'elle va chercher dans des pays barbares & inconnus.

GLATIGNY , [*Gabriel DE*] premier Avocal général de la Cour des Monnoies de Lyon , de l'Académie de la même ville , sa patrie , né en 1690 , mort en 1755.

On a imprimé, quelque temps après sa mort , le Recueil de ses *Œuvres* qui consiste en des Harangues , prononcées au palais , & des Discours académiques. On voit qu'il n'étoit pas sans talent , qu'il écrivoit avec une sorte de facilité peu ordinaire aux Magistrats de Province ; mais on voit en même-temps qu'il avoit des prétentions au savoir & au bel-esprit , ce qui suffit pour déprécier ses bonnes qualités ; d'ailleurs son style est trop peu noble & trop peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laissé d'avoir une seconde Edition.

GOAR , [*Jacques*] Dominicain , né à Paris en 1601 , mort en 1653 , un de ces

hommes qui , sans littérature & sans goût , réussissent quelquefois à faire des ouvrages utiles. Tel est celui que nous avons de lui sous le titre d'*Eucole* ou Rituel des Grecs , dans lequel on trouve des recherches très-curieuses sur la Lithurgie sacrée des Orientaux. Le long séjour qu'il fit dans le Levant le mit sans doute à portée de s'instruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuses des peuples qui l'habitent. Mais s'il y acquit de l'érudition , il y oublia le génie de sa langue.

I. GODEAU , [*Antoine*] Evêque de Grasse , né à Dreux en 1605 , mort à Venise en 1672. Dans son temps il passoit pour un des meilleurs Auteurs , soit en vers soit en prose ; aujourd'hui on fait seulement qu'il a écrit , sans qu'on se donne la peine de lire ses Ouvrages qui déplaisent par la prolixité du style , quoique l'élocution en soit nombreuse & facile. Son *Histoire de l'Eglise* a de la noblesse & de la simplicité , mais n'est pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en poésie qu'en prose. On dit pourtant que sa *Paraphrase du Cantique des trois jeunes Hebreux* lui valut l'évêché de Grasse. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire

dire un bon mot ou plutôt un mauvais rébus au Cardinal de *Richelieu*. Quoi qu'il en soit, cette longue Paraphrase ne valoit pas un évêché ; on n'y trouve par-tout que des *fleurs d'or sur le Ciel étalées*, des *miracles roulants*, de *vivants écueils*, & mille autres expressions semblables que le bon goût rejette, & que n'admit jamais la belle Poésie. Le seul mérite qu'on y reconnoisse, c'est le nombre & l'harmonie, qualités assez rares dans les Poètes ses contemporains. Il faut cependant rendre justice à quelques strophes & sur-tout à celle-ci dont le quatrième vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te bénisse dans les Cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et d'où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons.

L'immense recueil de ses Poésies offre quelques autres morceaux assez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de vers vuides & boursoufflés. Enfin on peut s'en rapporter, à quelque chose près, au jugement que *Boileau* portoit de ce Poète.

» M. Godeau est un Poète fort estimable.
» Il me semble pourtant qu'on peut dire

» de lui ce que *Longin* dit d'*Hyperide* , qu'il
 » est toujours à jeun , & qu'il n'a rien qui
 » remue , ni qui échauffe : en un mot qu'il
 » n'a point cette force de style & cette vi-
 » vacité d'expression qu'on cherche dans
 » les ouvrages & qui les font durer. Je ne
 » fais point s'il passera à la postérité , mais
 » il faudra pour cela qu'il ressuscite , puis-
 » qu'on peut dire qu'il est déjà mort n'é-
 » tant presque plus maintenant lu de per-
 » sonne «.

Nous remarquerons , avant de finir cet article , qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau* à *Louis XIII* , une image rendue presque mot à mot dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre ,
 Et comme elle a l'éclat du verre ,
 Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité ,
 Sujette à l'instabilité ,
 En moins de rien tombe par terre ,
 Et comme elle a l'éclat du verre ,
 Elle en a la fragilité.

Il est difficile de se déterminer à soupçonner *Corneille* de plagiat ; ce qu'il y a de certain , c'est que l'Ode à *Louis XIII* est

antérieure aux premières représentations de *Polieucte*.

2. GODEAU, [*Michel*] Professeur de Rhétorique au Collège des Grassins, Recteur de l'Université & Curé de S. Côme à Paris, n'est connu que par la peine inutile qu'il s'est donnée de traduire ou plutôt de travestir en vers latins les œuvres poétiques de *Despréaux*. Le *Virgile* de *Scarron* approche plus de l'*Enéide*, que cette Traduction ridicule, de son original.

GODEFROI. Il y a eu plusieurs Savants de ce nom, presque tous de la même famille, qui ont laissé une quantité prodigieuse d'ouvrages sur la Jurisprudence civile & ecclésiastique, sur les Antiquités, l'Histoire, la Théologie, la Politique, la Morale, & qui ne sont bons qu'à être consultés.

GOGUET, [*Antoine - Yves*] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé, *l'Origine des Loix, des Sciences & de leurs progrès chez les anciens peuples*, où l'on considère le progrès des connoissances humaines depuis *Adam* jusqu'à *Cyrus*. Cette matière est traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches

& les réflexions profondes y répandent autant de jour que d'intérêt. Le travail s'y fait plus sentir que le génie , mais le génie y perce quelquefois de manière à donner une idée très-favorable des vues & du mérite de l'Auteur. C'est dommage que sa carrière n'ait pas été plus prolongée ; il auroit pu enrichir notre Littérature de plusieurs autres Livres utiles ; on dit même qu'il se préparoit à développer , pour la France en particulier , ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens peuples en général.

GOMBAUD , [*Jean OGIER DE*] né à S. Just-de-Lussac en Saintonge , mort à Paris en 1666 , âgé de près de cent ans , Membre très-oublié de l'Académie Française , moins parce qu'il fut un des premiers recus dans cette Compagnie , que parce qu'il étoit peu fait pour conserver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelque-uns de ses Sonnets passables ; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité , & l'on aura dans trois pages tout l'esprit de *Gombaud*.

GOMBERVILLE , [*Marin DE ROI* , sieur DE] de l'Académie Française , né dans le Diocèse de Paris en 1600 , mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pouvoient assurer l'immortalité , cet Auteur , qui n'est plus connu , tiendrait un rang distingué sur notre Parnasse. Tel est le sort ordinaire de ces réputations soufflées par l'esprit de parti ou par une amitié indiscrete. On fit pour *Gomberville* pendant sa vie , ce que deux ou trois Journalistes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de plusieurs Odes , Epîtres , Sonnets , & entre autres d'un de *Maynard* , où l'on est étonné de lui voir prodiguer les louanges sans mesure.

Travaille utilement pour la postérité,
Abandonne la Fable & prends soin de l'Histoire;
Ton esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume , *Gomberville* , a touché les Savants ,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art , qui fait les Discours fleuris & décevants ,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux ;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux ;
Tes princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les déserts qu'*Auguste* a caressés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les siècles passés.

Qu'avoit-il fait pour mériter une si forte dose d'encens ? Quelques Romans insipides que le Peuple ne voudroit pas lire à présent , quelques Poésies dont le recueil feroit à peine supportable quand on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-on compter , après cela , sur tant de brevets d'honneurs accordés si libéralement par M. de *Voltaire* , par l'*Aristarque* du *Mercur* de France , & par plusieurs autres Laudateurs , qui ne songent pas assez que la louange est un ridicule pour ceux à qui on la donne sans qu'ils la méritent , & pour ceux qui se croient en droit de la dispenser.

GOMEZ , [*Madeleine-Angélique*].
POISSON DE] née à Paris en 1684 , morte à S. Germain-en-Laye en 1770.

Sa plume a été aussi féconde qu'intéressante ; plus de cinquante volumes de Romans attestent sa facilité & son goût pour ces sortes de bagatelles qui cessent quelquefois d'en être , quand elles tendent à l'instruction & à la morale. Les plus connus de tous , & ceux qui méritent le plus de l'être , sont les *Journées amusantes* & les *cent Nouvelles Nouvelles* , où par un mélange d'Histoires & de Contes , l'Auteur trouve le moyen d'instruire & de plaire ; il y regne autant d'imagination que de va-

riété ; c'est dommage que le merveilleux en détruise quelquefois l'intérêt & que les longueurs en déparent le style d'ailleurs agréable & facile.

GOMICOURT, [*Augustin-Pierre DE*]
Secrétaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois , de l'Académie d'Amiens , sa patrie.

Né avec des talents propres à le faire exister par lui-même , & après avoir donné deux bons Ouvrages de son propre fonds , il s'est attaché à des Compilations , & par malheur il ne paroît pas avoir su bien choisir ses matériaux. On en a de lui une intitulée , *Esprit des Philosophes & Ecrivains célèbres de ce Siècle* , à la tête desquels il a mis M. d'Alembert. Nous avons d'abord cru que c'étoit pour suivre l'ordre alphabétique , mais il assure très-positivement que c'est par ordre de mérite & de distinction : *c'est parce que je crois* , dit-il très-sérieusement , *pouvoir assigner à cet Auteur estimable la première place parmi les Philosophes de nos jours , non-seulement de ma Nation , mais de toutes celles de l'Europe*. Si telle a été sa persuasion , il auroit dû au moins ne pas nous présenter un *Esprit* aussi volatil que celui de cet Extrait. *Le premier Philosophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne , d'une

sécheresse plus que géométrique , ce qui n'est pas propre à faire honneur à la *Philosophie*. Aussi ne faut-il pas être surpris que le Public , dont le Compilateur bénévole a voulu pressentir le goût , ne se soit pas empressé à lui voir augmenter sa Collection. Cet homme substantiel auroit eu bientôt réduit tous nos Philosophes à rien.

Il n'est pas plus heureux lorsqu'il dit que *notre Siècle ne le cède en rien aux plus célèbres de l'antiquité*. A-t-il pu ignorer que ceux de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, seront toujours par excellence les Siècles du Goût & de la Raison ? Qui pourra donc assurer la préséance au notre ? Sera-ce les lumières philosophiques ? Mais on fait en même-temps que tous ces beaux Siècles ont dégénéré , quand ces météores ont paru.

M. de *Gomicourt* est beaucoup plus connu par un Ouvrage périodique, intitulé , *l'Observateur François à Londres*, où il fait répandre de l'intérêt sur les matières qu'il y traite. Il faut croire qu'abandonné à lui-même, son jugement y est moins exposé aux méprises, que lorsque l'enthousiasme philosophique lui sert de guide.

GOUDELIN , (*Pierre*) né à Toulouse, mort dans la même ville en 1649, âgé

de 67 ans , célèbre Poëte Gascon , dont les Ouvrages subsisteront tant qu'on parlera la langue dans laquelle ils sont écrits , & qui serviront à la faire subsister elle-même.

Il s'est exercé dans l'Epigramme , le Sonnet , l'Epître , l'Idylle , la Chanson , l'Ode & le Chant Royal , & a excellé dans tous ces genres. Nous osons dire , sans crainte d'être démentis par ceux qui sont en état d'apprécier ses ouvrages , qu'il le dispute à nos meilleurs Poëtes , par l'agrément & la fécondité des images & des fictions , l'élégance & la variété des tours , la justesse & l'originalité des expressions , & sur-tout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eût reçu de la nature une imagination vive & brillante , un caractère tendre & enjoué , & un génie véritablement poétique , nous doutons qu'il eût également réussi , s'il avoit écrit en François , langue pauvre & timide en comparaison de celle qu'on parle en Languedoc Celle-ci est non-seulement riche & hardie , mais pittoresque & flexible , douce & énergique , variée & harmonieuse ; elle n'a ni expressions triviales ni images ignobles , parce que le Peuple y donne le ton , & qu'une langue qui n'est point sujette au caprice des Cours & des Académies ne

peut ni s'appauvrir ni dégénérer *.

Bayle, Doujat, Feliffon, le P. Vaniere, Campistron à qui la langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faisoient beaucoup de cas de ses Poésies ; c'est sans doute ce qui a engagé *M. Titon du Tillet* à placer ce Poète dans son Parnasse François. La ville de Toulouse, pleine d'admiration pour ses talents & d'estime pour ses vertus, lui fit une pension pendant les vingt dernieres années de sa vie, &, lorsqu'il fut mort, plaça son buste dans le Capitole, à côté de celui du Poète *Maynard*, son Compatriote.

GOUJET, (*Claude-Pierre*) Abbé, des Académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente ouvrages que nous

* L'Idiome Languedocien n'est autre chose que la *Langue Romance* ou *Romaine* que parloient les François avant que leurs Rois eussent fixé leur séjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture du *Nitar*, Auteur du neuvieme Siecle, qui, dans son Histoire des guerres entre les fils de *Louis-le-Débonnaire*, rapporte plusieurs passages écrits en *Langue Romance*, qui ne different en rien du langage usité aujourd'hui par les Languedociens. Les différentes Poésies qui nous restent des *Troubadours* ou *Trouveyres*, en sont une nouvelle preuve. Cette langue fut, dans la suite, appelée *Provençale*, du nom des Comtes de Toulouse, qui prenoient le titre de *Marquis & de Seigneurs de Provence*. C'est ce qui fit donner le nom de *Poètes Provençaux* aux *Troubadours* & aux autres Poètes de la Gau'e Narbonnoise.

avons de cet Auteur on ne connoît guere que sa *Bibliothèque Francoise*, qui lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y est répandue, le style qui, sans être vif ni délicat, a une rondeur justement proportionnée à ce genre de composition, la font lire avec plaisir. On auroit seulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* se fût borné à la qualité d'Historien, sans prendre celle de Juge. Pour prononcer sur les Ouvrages d'esprit, il faut être connoisseur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, (*Jean*) Général de l'ordre des Feuillants, né à Paris en 1576, mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il se fit connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de son esprit plus fait pour la solitude & le recueillement, que pour l'escrime littéraire, ne produisit que des libelles aussi absurdes que plate-ment écrits. Ils sont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de sa politesse : ses Vers & ses Traductions le sont aussi pour l'honneur de sa littérature.

GOURNAY, (*Marie JARS DE*) morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute considération parmi nos premiers.

Académiciens. Elle étoit très-jalouse de la société des beaux-esprits ; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire , devoit d'abord un tribut à sa vanité. A ce ridicule près, qui n'en est plus un aujourd'hui, Mademoiselle de *Gournay* avoit du mérite. Son esprit étoit orné ; elle avoit l'imagination vive & agréable , une érudition peu commune parmi les personnes de son sexe. C'est ce qu'il est facile de reconnoître par ses Ouvrages qu'elle termine assez singulièrement. » Si ce livre me survit, dit-elle , » je défends à toute personne, telle qu'elle » soit , d'y ajouter , diminuer , ni changer » jamais aucune chose, soit aux mots ou » en la substance , sous peine, à ceux qui » l'entreprendront , d'être tenus pour dé- » testables aux yeux des gens d'honneur , » comme violateurs d'un sépulchre innocent.... Les insolences , voire les meurtres » de réputation que je vois tous les jours » en pareils cas en cet impertinent siècle , » me portent à lâcher cette imprécation ». Ces terribles anathèmes ont sans doute effrayé le Lecteur , & c'est apparemment pour ne pas s'exposer à cette tentation qu'on ne les lit plus. On leur rendroit cependant un grand service d'en retrancher une infinité de mots surannés pour lesquels Mademoiselle de *Gournay* a toujours

eu la plus tendre affection , ce qui engagea *Ménage* à la faire figurer dans sa *Requête des Dictionnaires*. Le Cardinal de *Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire quand il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux* , lui répondit-elle un jour , *je fais un grand bien à la France*. La finesse de ce mot consistoit à faire entendre au Ministre qu'elle conservoit les jours de son Eminence en l'égayant , genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet , qu'au Lecteur qui n'en juge pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mademoiselle de *Gournay* fut fille adoptive de *Michel Montagne*, qu'elle avoit elle-même choisi pour Pere , après la mort de ses Parents. On lui doit une édition des *Essais* avec une Préface à sa maniere , où l'on trouve des traits de sens , d'esprit & d'érudition , qui ont fourni , par parenthèse , à *Pascal* , trois ou quatre de ses plus brillantes pensées.

GOURNÉ, (*Pierre-Mathias DE*) Prieur de N. D. de Taverny , né à Dieppe en 1702. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages sur la Géographie ancienne & moderne , parmi lesquels il s'en trouve deux ou trois dont on fait cas.

GOUSSET, (*Jacques*) Ministre pro-

testant, né à Blois en 1635, mort à Groningue en 1704, où il étoit Professeur de langue Grecque & de Théologie. On a de sa façon un Dictionnaire Hébreu auquel il travailla pendant quarante ans, & qui n'en est pas meilleur pour cela, s'il faut en croire plusieurs Savants qui en ont fait la Critique.

G R A F F I G N Y, (*Françoise* D'HAPPONCOURT DE) née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1758. Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphysique qui paroît contre nature, sur-tout dans une femme, & qui en refroidit l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées; quoique le dénouement en soit totalement manqué, on ne peut cependant se refuser, en le lisant, au charme séducteur qui en rend la lecture agréable & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature animée par le sentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richesse des détails, la variété des images, la chaleur du style, le pathétique des situations, peuvent offrir, à l'ame pour l'intéresser, la captiver & l'attendrir, se trouve dans cet Ouvrage estimable, préférable à mille

autres du même genre. On est seulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir l'intérêt qu'elle inspire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adresse de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur sensible, change aussi les sentiments qu'on se plaisoit à éprouver en sa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour justifier sa foiblesse, on n'y découvre plus que les prestiges d'une conscience qui veut s'étourdir sur ses fautes, mais qui n'en imposent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* est Auteur du Drame de *Cénie*, en cinq actes & en prose. Cette Piece eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, & le Public la revoit jouer avec un nouveau plaisir. Tel sera toujours le sort de ces Pieces où l'intérêt domine, quand elles seront réduites aux justes bornes que le bon goût doit leur prescrire.

GRAMMOND, (*Gabriel*, Seigneur DE) Président au Parlement de Toulouse, mort en 1654.

On fait peu de cas de son *Histoire de Louis XIII*, à cause de l'inexactitude des faits que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on estime son *Histoire des Guerres* que ce même Monarque

Monarque eut à soutenir contre les Sujets Protestants , pour les recherches & les anecdotes curieuses qu'elle renferme. Le style de ces deux Ouvrages est peu soigné.

1. GRAND, (*Joachim LE*) Abbé, né à Saint-Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Histoire & dans la Politique, & se distingua dans plusieurs ambassades, où, sous le titre de Secrétaire il eut la plus grande part aux Traités qui se négocierent de son temps. A son retour, il exerça, dans le Ministère des Affaires étrangères, la place que M. l'Abbé de *La Ville* remplit aujourd'hui avec tant de succès & de distinction. Quoiqu'on ne lise plus ses différents Mémoires, parce que les objets sur lesquels ils roulent, ont cessé d'être intéressants, on y trouve néanmoins des anecdotes & des vues propres à satisfaire & à instruire les Curieux. Son *Histoire du Divorce d'Henri VIII* est sur-tout un recueil de faits qu'on peut consulter utilement, pour connoître les principaux ressorts pratiqués dans ce célèbre événement.

2. GRAND, (*Marc-Antoine LE*) Comédien, mort à Paris en 1728, âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux productions des autres, il voulut occuper la Scene de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies en général, est d'être peu régulières & trop licentieuses, mais elles offrent de la gaieté, des faillies, du naturel, un dialogue vif, & des traits d'un très-bon Comique. Plusieurs sont restées au Théâtre; *L'Aveugle-Clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde* & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

GRANVILLE, (*Jean-Etienne LE BRUN DE*) voyez BRUN.

GRANGE, (*Joseph DE CHANCEL DE LA*) né au Château d'Antoniât, près de Périgueux, en 1676, mort au même Château, en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le monde connoît ses *Philippiques*, ouvrage aussi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité, dont la Poésie ne fait pas pardonner les monstrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'esprit qu'autant que la bile fermente dans leur estomac. L'esprit qui naît des passions déréglées ne peut que s'égarer, & perd, aux yeux des hommes sages, tout le mérite qui transpire dans ses productions. Il y a

toute apparence que c'étoit le seul germe de celui de M. de *la Grange* ; ce qu'il a fait de sang-froid est au-dessous du médiocre. Il est étonnant que ses Tragédies ne conservent pas même le plus foible reste de cette chaleur impétueuse qu'on remarque dans ses *Philippiques*. *Amasis*, *Ino* & *Mélicerte*, sont restées au Théâtre sans qu'on s'empresse trop de les faire reparoître. Le défaut de simplicité dans le plan, les négligences dans la versification, ont été cause du discrédit de cette dernière, quoiqu'elle soit d'ailleurs intéressante & pathétique ; la première est beaucoup mieux conduite, mais les défauts de l'élocution nuisent également au mérite qu'elle peut avoir. Malgré sa médiocrité elle n'a pas laissé de fournir au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire* le sujet de leur *Méroe* sous des personnages différents.

Pour apprécier en deux mots les talents & les défauts dramatiques de M. de *la Grange*, qu'on réunisse, d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaison dans l'intrigue, l'adresse dans l'enchaînement des Scènes, la justesse & l'intelligence dans le Dialogue, & de l'autre, les travers d'une imagination romanesque à la foiblesse du style, au manque de vigueur dans les carac-

teres , à trop de langueur dans le dialogue , & l'on aura une juste idée de ce Poëte.

On peut donc conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la Satyre , car ses *Opéra* sont encore inférieurs à ses Tragédies. Cette malheureuse disposition ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des vers à la louange du Gouverneur des Isles Ste. Marguerite où il étoit prisonnier , & en avoir obtenu par reconnaissance un peu plus de liberté , il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme , ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul pour faire connoître que les talents sont toujours dangereux pour les mauvais caractères.

Il a laissé un fils qui a cultivé aussi la Poésie. Si les vers de celui-ci ne sont pas non plus de la première perfection , ils sont du moins bien éloignés de l'emportement de ceux de son père.

GRAVILLE , [*Barthelemi - Claude* GRAILLARD DE] né à Paris en 1727 , mort en 1764.

De toutes les Brochures dont il a été le père , la seule qui lui ait survécu est celle qui a pour titre , *l'Ami des Filles*. Ce n'est pas un de ces Ouvrages approfondis , mé-

dités avec soin, & toujours irréprochables dans leurs maximes; mais il est écrit avec facilité & contient des avis dont le Sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [*Jean-Baptiste-Joseph VILLARD DE*] Chanoine de Tours, sa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743; Poète moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier. Il s'est exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rousseau*, sans songer qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poètes, ni les mêmes qualités pour lui faire pardonner ses licences. Son Poème de *Philotanus* n'eut de succès que par les circonstances & que parce que la malignité humaine est toujours avide de ce qui la flatte. L'uniformité du style, le peu de noblesse des pensées, le défaut de finesse & même d'imagination, réduisent ce Poème, plus burlesque que marotique, dans la classe de ces ouvrages qui ne sont plus supportables, dès que le sujet cesse d'intéresser.

GRESSET, (*Jean-Baptiste-Louis*) de l'Académie Française & de celle de Berlin, né à Amiens.

Le *Vert-vert* sera toujours un Poème charmant & inimitable. Sans souiller sa plume par l'impiété & la licence qui dés-

honorent celle de l'Auteur de *la Pucelle*, le Poëte a su y répandre un agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent aussi piquant dans les détails, qu'il est riche & ingénieux dans la fiction. On placera toujours cet agréable badinage parmi les productions originales, propres à faire aimer des étrangers la gaieté Française, en écartant toute mauvaise idée de nos mœurs.

Ses autres Poésies légères ne le distinguent pas moins des Poètes de nos jours qui se sont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui prêtent quelquefois à l'agrément du style, & quelques longueurs qui impatientent le Lecteur, on conviendra que c'est ce que nous avons de mieux pour le naturel, les graces & la simplicité.

Le Méchant sera toujours, de l'aveu des Connoisseurs, une de nos excellentes Comédies & un vrai modele de versification. Le ton de cette Piece est du meilleur goût, le Dialogue plein d'aisance & de vivacité, le style précis, élégant & varié; les caracteres en sont saisis & dessinés avec finesse & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaisanter M. *Gresset* sur ses scrupules au sujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il

étoit très-permis à un Poëte , toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion , de se repentir publiquement d'avoir exercé ses talents dans un genre que l'austere vertu est très-éloignée d'approuver. D'ailleurs personne ne devoit être plus réservé sur la censure comique que l'Auteur de la *Prude* , de l'*Indiscret* , de la *Femme qui a raison* , du *Droit du Seigneur* , de *Charlot ou la Comtesse de Givry* , en un mot de toutes les Comédies qui ont paru sous son nom. Mais enfin il a voulu être plaisant , & il a oublié qu'*Arlequin* demeure toujours *Arlequin* , même lorsqu'il a joué son rôle avec le plus d'applaudissement.

GREVIN , (*Jacques*) né à Clermont en Beauvoisis , mort à Turin en 1570 , âgé de 29 ans , Poëte oublié & contemporain de *Ronsard*. Tout ce qu'on peut dire à son sujet , c'est qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'usage des Chançons galantes , dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Espagnols. Celles qu'on a faites depuis , sont très-propres à effacer les siennes. Ce genre étoit réservé à notre Nation & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET , (*Henri*) Jésuite , Prédicateur du Roi , né à Moulins en Bourbonnois en 1698.

L'éloquence de la chaire, l'Histoire & la Critique ont successivement exercé ses talents. Ses *Sermons*, quoique très-estimables, d'un style naturel, oratoire & assorti aux différents sujets, ne sont pas la partie la plus sensible de son mérite. La *Continuation de l'Histoire de France du P. Daniel & Histoire de Louis XIII*, est particulièrement ce qui lui assure une gloire solide parmi nos utiles Littérateurs. Les *Dissertations* qu'il a répandues dans le corps de l'ouvrage du P. *Daniel*, sont d'une instruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour sur plusieurs parties des nos *Annales* qui n'étoient pas encore assez développées. L'érudition, la sagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal, revêtues du genre de style convenable à ces sortes de discussions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chronologiques* du P. d'*Avrigny*, son confrere, est marqué au même coin. Son dernier Ouvrage sur la manière d'écrire l'Histoire, doit être regardé comme le Code de tous les Historiens.

On a encore du P. *Griffet* plusieurs Livres ascétiques, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c, qui prouvent autant la diversité de ses talents, que son zèle pour la Religion.

GROSLEY, [*Pierre Jean*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, né à Troyes en 1718.

Il a beaucoup écrit & presque tous ses Ouvrages sont instructifs. On peut le placer avantageusement dans le petit nombre de Littérateurs qui soutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un style plus soigné, il seroit encore plus intéressant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie* & celui de *Londres* sont les plus estimées de ses productions, où parmi quelques petites inexactitudes on reconnoît le bon Observateur, en état de communiquer ses observations d'une manière aussi agréable qu'instructive.

GUEDEVILLE, (*Nicolas*) né à Rouen, vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins, il se réfugia en Hollande où il se maria. La nécessité sans doute le jeta dans le métier d'Ecrivain, pour pouvoir subsister; les Ouvrages qu'on a de lui se ressentent également & du mauvais état de sa fortune & de la trempe de ses sentiments. Le plus connu est un Journal intitulé, *l'Esprit des Cours de l'Europe*, qui n'est qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de mensonges, de platitudes & d'atrocités. M.

d'*Avaux* , le fit supprimer , mais l'Auteur le continua ; après la mort de ce Ministre sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe* , jusqu'en 1710. Malgré la bassesse du style , cet Ouvrage a été recherché , parce que la Satyre est toujours piquante pour tous les Esprits , & encore plus pour ceux qui y applaudissent sans discernement. Il faut bien se garder d'accueillir de semblables productions. Quand la Satyre est insolente & calomnieuse , elle n'est propre qu'à révolter les âmes honnêtes ; elle est pardonnable & utile , lorsqu'elle attaque des défauts ou des abus réels , en respectant les loix de la bienséance & en annonçant sur-tout plus de zèle que de malignité.

GUELLETTE , (*Thomas-Simon*) Avocat au Parlement de Paris, sa patrie , né en 1683 , mort à Charenton en 1766.

Les Contes Mogols , les *Mille & une heure* , les *Mille & un quart d'heure* sont le fruit de sa plume facile & plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles & oisives , que l'utilité du Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu surpris que ces rêveries aient été bien reçues , dès qu'elles furent mises au jour. Il est une certaine classe d'Esprits , & c'est le plus grand nombre , incapable de s'attacher à

des lectures solides ; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude ; & le talent de les amuser n'a pas droit de prétendre aux honneurs des talents réels & honorables.

GUENEBAULD, (*Jean*) Médecin , né à Dijon , mort dans la même ville , en 1630. On a de cet Auteur un ouvrage de près de 200 pages in-4. intitulé : *Le Réveil de Chindonax , Prince des Vacies , Druydes , Celtiques , Dijonnois , avec la sainteté , religion & diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*. Ce livre est une preuve de l'intempérance des conjectures où se portent les enthousiastes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de Guenebauld , un tombeau de pierre où étoit une inscription grecque qu'on a traduite ainsi :

» Dans le Bocage de Mithra , ce Tombeau couvre le Corps de Chindonax ,
 » Grand-Prêtre. Retire-toi , impie , car les
 » Dieux fauveurs gardent mes cendres «.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire , sur des preuves très-legères , de ce *Chindonax* , un Prince des Vacies , des Druydes , des Celtes , des Dijonnois , & pour amener un Traité de la sainteté , de la religion des diverses cérémonies observées aux anciennes sépultures. Il peut y

avoir des recherches utiles dans ce Traité, mais on conviendra que, d'après la seule inscription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druydes, &c. Quoi qu'il en soit, nous remarquerons, au sujet de cette découverte, que M. *Guenebauld* ne fut pas le seul qui s'enthousiasma. *Casaubon* alla exprès de Geneve à Dijon pour voir ce monument; le Président de *Thou* voulut l'acheter; M. le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu*, qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Cîteaux d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal, ce tombeau passa entre les mains de *Gaston*, duc d'Orléans. On ne fait ce que cette pierre est devenue depuis ce temps; M. l'Abbé *le Bœuf*, très-avide, comme on fait, de ces sortes de morceaux, assure cependant l'avoir vue dans la Basse-Cour d'un Curé, près de Versailles, où elle sert d'abreuvoir. C'est ainsi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [*Antoine*], Abbé, ci-devant Professeur de Rhétorique au Collège du Plessis, né dans le Diocèse de Sens, est principalement connu par un Ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, où

l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain , & l'on relève avec force les erreurs , les méprises , les contradictions , les bévues , les absurdités dans lesquelles il est tombé , lorsqu'il a voulu disserter sur l'ancien Peuple de Dieu & sur les Livres sacrés. Il est peu d'ouvrages polémiques qui soient écrits avec autant de solidité , de sagesse , de méthode & d'honnêteté. Cependant M. de V. n'y a répondu que par des injures , toujours plus faciles que les raisons , sur-tout quand on a tort. Mais ses invectives n'ont pu nuire au succès de ces *Lettres*. On vient d'en donner une troisième Edition , qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes , & qui , entre plusieurs augmentations , contient six nouvelles Lettres employées à la défense de la législation de *Moyse*. On ne peut refuser à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition , une profonde connoissance de l'histoire ancienne en général , & de celle des Hébreux en particulier , une logique vive & pressante , de la justesse dans les idées , de la clarté & de la netteté dans le style qui n'est peut-être pas assez animé , & un ton de modestie & de politesse d'autant plus généreux , que l'Auteur prend la défense de la vérité contre un Adversaire

qui l'avoit traité d'imbécille & de franc ignorant.

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris , sa patrie , né en 1641 , mort dans la même ville en 1688.

Le Parnasse réformé , & *la Guerre des Auteurs* , qui en est la suite , eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté , & feroient encore aujourd'hui des ouvrages piquants , si la plaisanterie & l'ironie qui y dominant étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus estimable , c'est la droiture & le zèle de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son temps , qui n'étoient cependant rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. Il eût fallu , pour avoir un succès durable , que *Gueret* eût su mieux modérer ses faillies , & qu'il eût attaqué ce travers de son siècle avec des armes plus propres à en faire sentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la ressource de suppléer au défaut du mérite par les maneges des petites séductions de Société , la Littérature sera médiocre , parce que le vrai talent , qui dédaigne les manœuvres , sera toujours opprimé & méconnu. Les Rossignols désertent les bosquets du Parnasse , pour y laisser glapir les Roite-

lets , à moins que le Dieu du Goût ne vienne en personne écorcher les *Marfias* & distribuer des oreilles d'âne aux *Midas* , qui les protègent ou les approuvent.

GUIBERT , [*N. Madame*] Pensionnaire du Roi , née à Verfeilles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journalistes , mais ceux qui les lifent fans prévention , trouvent qu'elle eût pu fe dispenser d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint , dit-on , dans fa premiere jeunesse les agréments de la figure à la prétention de l'esprit : elle a dû fans doute l'accueil de ses Poésies à l'empire de ses charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue , font donc dispensés d'être aussi indulgents , & on peut lui dire que c'est desirer trop de faveurs à la fois , celles des Graces & des Muses.

GUICHARD , [*Jean-François*] Poète léger , plein d'esprit & de faillies. Il ne s'est encore exercé que dans des bagatelles & fortiroit peut-être de son genre , s'il entreprenoit un Ouvrage sérieux & de longue haleine. Nos Journaux ont souvent présenté de petites Pieces de Poésie de sa façon , qui se font lire avec plaisir. Le Recueil qu'il se propose d'en donner pourra être très-piquant , à condition qu'il en

écartera certains Contes trop libres, répandus sous son nom dans les Sociétés. La petite Comédie lyrique du *Bucheron* est pleine d'agrément & de gaieté, & est dans le vrai goût du Théâtre Italien qui se perd tous les jours par le jargon philosophique qu'on a eu la mal-adresse d'y admettre.

GUICHENON, (*Samuel*) Historiographe de France, de Savoie & de Dombes, né à Mâcon en 1607, mort en 1664.

Ceux qui écrivent sur l'Histoire de France, trouveront de grands secours dans ses Ouvrages ; ils contiennent des recherches curieuses qui remontent fort haut. Son *Histoire de Bresse & de Bugey*, dont on a donné une nouvelle Edition en 1770, son *Histoire généalogique de la Maison de Savoie*, fourniront toujours un recueil de titres, de chartres, d'observations, de déclaircissements qui peuvent servir à débrouiller le cahos de l'Histoire, dont on ne sauroit trop constater les monuments. Au reste, ces Ouvrages sont enrichis de figures, plus propres à instruire le Lecteur que la plupart des colifichets qui embellissent nos Brochures, & qui les font vivre quelque temps à la faveur du Burin.

GUYON, [N.] Abbé , né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté.

Il est moins connu par son *Histoire Romaine* , son *Histoire des Indes* , celle de *Amazones* , celle des *Empires* , & son *Essai critique sur celui d'Occident* , que par l'*Oracle des nouveaux Philosophes* , Ouvrage où il entreprend de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire* , en rapprochant ses principes , & en le mettant en contradiction avec lui-même. Ce Livre a été accueilli , comme il le méritoit , par les Honnêtes-gens , & a eu plusieurs Editions.

Il étoit naturel que l'*Oracle* , si vivement attaqué dans son sanctuaire , se déchaînât à son tour contre le Profanateur de ses mystères ; mais la manière dont il s'est expliqué , n'a fait que mieux connoître combien il étoit indigne du culte que la superstition lui rendoit. Les termes les plus bas sont sortis en foule de sa bouche sacrée , & jamais Divinité ne fit entendre un pareil langage. Nous ne répéterons pas tous les anathèmes de sa fureur ; il suffit de dire qu'il l'appelle *Valet de Libraire* , *Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs* , le dernier des *Ecrivains inutiles & par conséquent le dernier des Hommes*. Ces raisons ne sont rien moins que divines.

Voici ce qu'un simple Mortel y a répondu dans un * Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de *Vol-*
» *taire*, sont ceux qui sont les plus dange-
» reux, & les plus dangereux sont ces Ecri-
» vains dont la plume s'efforce de renver-
» ser tout-à-la-fois l'ordre de la Religion
» & celui de la Société; ces Ecrivains qui
» dégradent les Lettres par l'injustice de
» leur haine, l'amertume de leur style, la
» licence de leurs déclamations, l'atrocité
» de leurs calomnies, le renversement de
» toutes les bienséances; ces Ecrivains qui
» amusent, par leurs bons mots & leurs
» sarcasmes, la multitude ignorante & lé-
» gere, & qui osent ridiculiser le mérite
» & l'honnêteté; ces Ecrivains qui veu-
» lent être plaisants aux dépens de ce qu'il
» y a de plus sacré & de plus respectable,
» qui veulent être crus, en dépit du juge-
» ment & de la raison, qui veulent être
» estimés, malgré la justice & le bon goût;
» ces Ecrivains enfin que le délire encense,
» & qui, noircis par la fumée de l'encens
» même qu'ils ont reçu, sont mis ensuite
» au rebut, comme ces fausses Divinités

* *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.*

» que la superstition la plus grossière ne
» peut adorer qu'un moment «.

GUYSS, [*Jean-Baptiste*] de l'Académie
de Caen, né à Marseille.

Son Drame en Vers libres d'*Abailard &
d'Héloïse*, n'est point fait pour être re-
présenté ; sa Tragédie de *Térée*, en cinq
actes, ne l'a jamais été ; mais on remar-
que dans ces deux Pièces une versification
facile & quelquefois pleine de chaleur.



H.

1. **H**ABERT, [*François*] né à Issoudun en Berri, Poète qui vivoit sous *François I.* & sous *Henri II.* Après *Marot*, il est celui de tous ses Contemporains qui ait réuni plus de grace & d'énergie dans ses Ouvrages, qui sont en très-grand nombre, & qu'on ne lit plus. Les Littérateurs qui ne se laissent point aller au torrent & de la mode & du bel-esprit, y trouveront des morceaux qui, pour la force & l'imagination, sont infiniment supérieurs à ces prétendus morceaux choisis dans nos anciens Poètes, qui figurent dans le *Mercur*. C'est sur-tout dans les Epîtres qu'*Habert* a le mieux réussi. Il en a d'historiques, de badines, de philosophiques. C'est de ce dernier genre qu'est celle qu'il adresse au Comte de *Nevers*, dont le but est de prouver qu'il n'y a point de véritable noblesse sans vertu,

Non pas vertu, de laquelle est vêtu
 L'homme arrogant, qu'on dit vertu monétaire,
 Qui semble belle & ne vaut un festin,
 Pour ce qu'elle est de tout orgueil fontaine;
 Mais bien vertu excellente, hautaine,

Qui fait des Grands la naissance florir ,
Qui sous les pieds met l'envie & la haine ,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir ,
Vertu qui vient d'une source certaine ,
De vérité , non sujette à mourir.

Pierre HABERT , son frere , n'eut pas autant de succès dans la Poésie , qu'il cultiva également. Ses Ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des Charges honorables à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III*. Il fut pere d'un Poète connu sous le nom d'*Isaac Habert* , dont les productions sont aussi inconnues que les siennes. C'est de ce dernier que naquit *Isaac Habert* , mort Evêque de Vabres 1668 , de qui nous avons des Poésies Latines assez estimées , des Hymnes , entre autres , insérées dans quelques Breviaires , dont la chaleur & l'onction donnent une idée favorable des talents & de la piété de l'Auteur.

2. *HABERT* , (*Philippe*) Commissaire d'Artillerie , un des premiers qui furent reçus à l'Académie Française , né à Paris en 1603 , mort en 1637 , d'une autre famille que les précédents.

On a de lui , un Poème de trois cents Vers , intitulé , *le Temple de la Mort* , où l'harmonie se fait sentir autant que la verve , & où le langage est beaucoup plus pur , que dans la plupart des ouvrages de

son temps & même de celui-ci ; ce qui prouve qu'il avoit du génie & qu'il auroit pu porter plus loin la perfection de ses talents , si la mort n'eût abrégé sa carrière. On fera étonné de ce début , sur-tout si on se rappelle que *Despréaux* & *Racine* n'étoient pas nés , quand ce petit Poëme parut.

Sous ces climats glacés où le Flambeau du monde
 Esfand avec regret sa lumiere féconde,
 Dans une Isle déserte est un Vallon affreux ,
 Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
 Là , sur de vieux Cyprès dépouillés de verdure ,
 Nichent tous les oyseaux de malheureux augure ,
 La terre pour toute herbe y produit des poisons ,
 Et Thyver y tient lieu de toutes les saisons.
 Mille sources de sang y font mille rivières , &c.

3. HABET , (*Germain*) Abbé & Comte de Cérify , de l'Académie Françoisse , mort à Paris , sa patrie , en 1655 , frere du précédent , & aussi bon Poëte que lui. Le plus connu de ses Ouvrages , & qui mériteroit de l'être davantage , est la *Métamorphose des yeux d'Iris changés en Aspres* , Poëme d'environ sept cents Vers , digne de figurer à côté des meilleurs Métamorphoses d'*Ovide* , soit pour l'invention qui est aussi ingénieuse que féconde , soit pour la Poésie qui est noble , coulante , pleine de chaleur & de sentiment , mais où le

goût de l'antithèse se fait un peu trop sentir.

HALDE , (*Jean-Baptiste* DU) Jésuite , né à Paris en 1674 , mort dans la même ville en 1743.

Il est connu dans la République des Lettres par la *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine* , en 4 vol. in-folio. Cet Ouvrage est ce que nous avons aujourd'hui de plus complet & de plus exact sur ce vaste Empire. On l'a traduit dans presque toutes les Langues de l'Europe , en entier ou par extraits. Le style en est simple , judicieux , & tel qu'il convient à une Description historique.

Ce Jésuite a eu aussi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses* , écrites des Missions étrangères , où , parmi des récits propres à intéresser la piété , on trouve des détails de Géographie , de Physique , d'Astronomie , d'Histoire naturelle , propres à intéresser également les Curieux & les Savants , dont quelques-uns ont su profiter de plusieurs découvertes qui sont énoncées dans cette Collection.

HALLÉ , (*Pierre*) Professeur en Droit Canonique dans l'université de Paris , né à Bayeux en 1611 , mort à Paris en 1689 ;

mérite d'être plus connu des Jurisconsultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poésies & de Harangues Latines, qu'il publia étant Professeur de Rhétorique au College d'Harcourt, & qui ne peuvent être estimées que de ceux qui ne connoissent pas les bons Poètes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'est rendu justement recommandable dans la Faculté de Droit, en introduisant dans ses Ecoles la discipline qu'on y observe aujourd'hui.

HAMEL : (Il y a plusieurs Auteurs de ce nom) Voyez DUHAMEL.

HAMILTON , (*Antoine* , Comte d') mort à S. Germain-en-Laie en 1720.

Ses Poésies sont très-agréables pour ceux qui préfèrent l'esprit & la gentillesse au sentiment. Son Epître au Comte de *Grammont* , mêlée de prose & de vers , est une des plus jolies Pieces de ce genre. Les Romans qu'il a faits, n'intéressent que par un ton de badinage & de plaisanterie, dont il a le premier donné l'exemple. On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui sont très-bien écrits , & qu'on peut proposer comme un modele à suivre dans ces sortes de productions.

HARDI

HARDI ou HARDY , [*Alexandre*]

Poëte François qui vivoit du temps d'*Henri IV*, & qui a fait quarante Pièces de Théâtre, parmi lesquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact nécessaire pour sentir les beautés, ni le temps de les perfectionner. Son style, cependant est plus conforme au genre dramatique, que celui de tous ses prédécesseurs. Il employa sur-tout les vers héroïques. Ceux par lesquels il commence sa *Didon*, ne sont pas irréprochables, mais on en a fait de nos jours de plus mauvais :

Grands Dieux, qui disposez de l'empire du Monde :

Tou, qui portes en main le tonnerre qui gronde,

Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien,

Qui fais que notre Troie à présent n'est plus rien, &c.

Il ne faut pas chercher dans ce Poëte les regles des trois unités ; on voit dans une de ses Pièces intitulée : *la Force du sang*, une fille enlevée au premier acte & qui au second paroît dans la maison du ravisseur ; elle accouche d'un fils, au troisieme, qui, au quatrieme, se trouve âgé de sept ans, & au cinquieme acte, est reconnu par son pere. Dans ces temps encore barbares, les Auteurs & les Specta-

teurs étoient également peu difficiles ; on n'étoit point du tout étonné de voir le début d'une Piece commencer dans un lieu & le dénouement arriver dans un autre , vingt ans après.

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoise & de celle des Belles - Lettres , né à Tours en 1686, mort à Paris, en 1766.

Ce n'est pas sur les éloges de M. *Thomas* , son successeur à l'Académie Françoise , ni sur ceux de M. *le Beau* , qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges sont d'étiquette , on peut se dispenser de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé , mais ses Ouvrages ne sont , le plus souvent , qu'une compilation , où le jugement & la saine Critique n'ont pas présidé. Sa *Nouvelle Histoire poétique* , n'est qu'un recueil de morceaux traduits d'*Homere* , d'*Ovide* & de *Virgile* , dont il a fait un corps , auquel il a donné une forme historique , & qu'il a revêtu de son style net & facile , à la vérité , mais souvent inégal. Ses deux *Traité*s de la Poésie & de l'Eloquence , sont une répétition inutile des préceptes des grands maîtres anciens & modernes : on n'y trouve pas une seule pensée qui lui appartienne. L'*Histoire Universelle* est ce qu'il a fait de mieux , mais on pourroit en faire

une meilleure pour remplir les vues qu'il s'étoit proposées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jésuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729; un des plus profonds & le plus singulier de tous les Savants qui aient paru dans notre Littérature. L'immensité de son érudition le précipita dans les plus absurdes chimères. A force de savoir, il embrouilla tout, & la grande connoissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages composés par les Moines du treizieme siècle. Les Jésuites l'obligerent de se rétracter, ce qu'il fit, sans changer d'opinion, preuve certaine de folie. Son Livre intitulé *Athei detecti*, ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination blessée qui réalisoit tout ce qui se présentoit à elle. On sera surpris après cela d'apprendre que nous lui avons l'obligation de plusieurs excellents Ouvrages d'Histoire & de Critique; tant il est vrai que le travers de l'esprit n'exclut pas toujours les lumières nécessaires pour produire quelquefois de bonnes choses.

HARPE, [*N. DE LA*] voyez DELAHARPE.

HAUTEROCHE, (*Noel LE BRETON* Sieur DE) mort à Paris en 1707 à 90 ans.

Egalement Acteur & Poète, il a composé plusieurs Comédies dont quelques-unes sont conduites avec art, & d'une gaieté assez piquante. *Le Deuil*, *Crispin Médecin*, *le Cocher supposé*, sont restées au Théâtre, & servent quelquefois à dédommager des lugubres pantomimes, tristes enfants de la Comédie larmoyante.

HAYER, (*Jean-Nicolas-Hubert*) Récoler, né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre langue, sur *la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame*, est de ce Religieux. Ce Traité qui forme plusieurs volumes, est écrit d'un style clair, net & facile, qui annonce plus l'homme de Lettres que le Théologien. Il est plein de réflexions solides, de comparaisons justes, d'applications lumineuses, &c. Les autres Ouvrages du P. *Hayer*, ont pareillement pour objet la défense de la Religion; sans être aussi estimables que le premier, ils prouvent l'activité de son zèle, & ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentimens.

HELVÉTIUS, (*Claude-Adrien*) ancien Maître-d'Hôtel de la Reine, ci-devant

Fermier-Général, né à Paris en 1716, mort dans la même ville en 1771.

Le goût des Lettres le porta à de grands sacrifices, & l'engagea dans de grands écarts. On connoît le fort de son Livre *de l'Esprit*, où une Métaphysique téméraire, a répandu tant d'erreurs & produit tant d'absurdes assertions. Mais si M. *Helvétius* a eu le malheur de se tromper, il a eu au moins le courage de se rétracter & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux succès de son Ouvrage.

S'il nous est permis de faire quelque réflexion sur son caractère, nous serons autorisés à dire que l'amour excessif de la célébrité & trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talents, propres d'ailleurs à se faire estimer en tout autre matiere. La candeur & les autres vertus de son ame faisoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illusions de sa Philosophie. Nous pouvons assurer, d'après de justes observations, qu'elle étoit dans lui une espece de manie involontaire, fruit de ses premières liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante & systématique. Aussi M. *Helvétius* n'adopta-t-il jamais les intrigues & les

procédés de la Cabale , qui avoit fu d'abord se l'attacher , par adresse , & le conserver ensuite , par la juste crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoissoit trop bien le *Stylum philosophicum* pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes , pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenoit captif ; il se contentoit de gémir dans le sein de l'Amitié , de l'extravagance & des excès de tant de maniaques qui se faisoient gloire de l'avoir pour confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître philosophe , avec tant de risques , & la foiblesse de n'oser cesser de l'être , avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il étoit capable de donner.

1. H E N A U L T , d'autres écrivent HESNAULT , (*Jean*) né à Paris , mort en 1682.

Boileau ne lui a pas rendu justice , en le confondant dans sa neuvieme Satyre avec *Bardin* , *Colleret* , *Pelletier*. Son Sonnet sur un avorton , celui qu'il fit contre le ministre *Colbert* , un autre sur la vie privée , prouvent qu'il avoit beaucoup de talent pour la Poésie. Ce fut lui qui en donna le goût & en apprit les regles à *Madame Deshoulières* ; peut-être même a-t-il

sacrifié à la gloire de cette Dame quelques morceaux dont il auroit pu lui-même se faire honneur. Quoi qu'il en soit, il étoit peu jalous de la gloire que donnent les talents de l'esprit, comme il le paroît par une Lettre qu'il adressa à son Eleve, sous le nom de *Sapho*, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop estimée,
 Rien ne nous asservit comme la Renommée.
 On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
 Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
 Pour moi, je ne suis point la dupe de la gloire;
 Je vous cede ma place au Temple de Mémoire, &c.

On assure que ce Poëte avoit traduit en vers tout le Poëme de *Lucrece*, & qu'il le mit au feu par des motifs de conscience. A juger de cette Traduction par les cent premiers vers qui nous en restent & que nous devons à ses amis, qui les avoient copiés, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre; les divers morceaux qu'il a traduits de *Senèque le Tragique*, nous confirment dans cette idée. On a oublié d'insérer dans le Recueil de ses Poésies une Eglogue & une Elégie, imprimées dans le *Fureteriana*, qui feroient honneur certainement à la plupart des Poëtes de nos jours. Il y a sur-tout de très-beaux vers &

beaucoup de Morale, dans l'Elégie, dont le sujet principal est le combat de la Raison contre l'Amour. Tel en est le début.

Echappé des périls d'une ardente jeunesse,
Et parvenu dans l'âge où regne la sagesse,
Je m'étois résolu d'écouter la Raison,
Et d'être sage au moins dans l'arrière saison.
Je contemplois déjà les misères humaines,
Et j'en accusois plus nos plaisirs que nos peines ;
J'en accusois sur-tout les plaisirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux ;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font ou par les biens qu'ils coûtent,
Et me ressouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois aussi pour jamais dégoûté ;
Mais j'osai voir *Olimpe*, &c.

Nous ne citerons plus que ce morceau où le Poète fait parler la Raison, qui lui a déjà donné de bons avis, & qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion qui ne pourroit que le tromper.

Fuis le fantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, Reine des fantastiques,
Source de tant de biens & de maux chimériques.
C'est-elle qui de l'homme augmentant les besoins,
Multiplie avec eux ses travaux & ses soins,
Qui lui faisant haïr le repos & la joie,
Aux avarès foucis livre son ame en proie ;
Qui lui fait de la gloire ensanglanter l'Autel,
Et courir à la mort pour se rendre immortel.

C'est-elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
 Ravale des vertus & couronne des crimes,
 Selon son intérêt, règle ses sentiments,
 Juge des actions par les événements,
 Méprise un vertueux que le sort abandonne,
 Révere un scélérat que le bonheur couronne,
 Aux Peuples inquiets vante les nouveautés,
 Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés, &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique*, n'auroit-il pas dû retrancher du nombre des mauvais Poètes, un homme qui pensoit & versifioit ainsi*? Son jugement à l'égard d'*Hénault*, ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le penchant à la Satyre entraîne quelquefois les esprits les plus justes d'ailleurs.

2. HÉNAULT, (*Charles-Jean-François*)
 Président Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions, mort à Paris, sa patrie, en 1770.

Ceux qui sont capables d'apprécier la

* » C'étoit, dit M. de la Monnoie, un des hommes de
 » son temps qui tournoit le mieux un vers. Despreaux,
 » si délicat là-dessus, ne le nioit pas, & quand on lui
 » demandoit, pourquoi donc au troisieme Chant de son
 » *Lutrin*, & dans la neuvieme Satyre, il en avoit parlé
 » avec mépris? Il répondit qu'au lieu d'*Hénault*, il avoit
 » d'abord mis *Boursault* & ensuite *Perrault*, avec lesquels
 » il s'étoit réconcilié, & leur avoit substitué en dernier
 » lieu *Hénault*, qui, étant mort dès 1682, étoit hors d'état
 » de former aucune plainte «.

méthode & la précision , la profondeur & la clarté , la multitude des instructions & la brièveté des volumes , l'art de présenter en raccourci des tableaux , sans rien faire perdre aux objets les plus étendus & les plus multipliés , trouveront ces qualités réunies dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant sa vie , & lui en assurera une plus solide encore dans la postérité. Ses imitateurs n'ont pas eu le même succès ; aussi n'avoient-ils pas le même génie. On pense bien que si M. le Président *Hénault*, n'eût composé que la Comédie du *Réveil d'Epiménide* & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égalier & même de le surpasser en ce genre qui n'étoit pas fait pour lui.

HERITIER , (*Nicolas L'*) Historiographe de France , mort à Paris , sa patrie , en 1680.

Après avoir donné au Théâtre deux Tragédies qui n'eurent pas de succès & n'en méritoient point , il s'adonna à l'Histoire où il ne réussit pas mieux. On peut en juger par son *Tableau historique des principaux événements de la Monarchie Française*, Ouvrage diffus, traînant, & surchargé de détails inutiles , qui annoncent plutôt un homme qui écrivoit pour remplir

les fonctions de sa place d'Historiographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il est à remarquer que notre histoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y sont appliqués par l'impulsion du talent, & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre* par *Grotius*, prouve que M. l'Héritier étoit aussi mince Traducteur, que Poète médiocre, & mauvais Historien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, (*Marie-Jeanne L'*) fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, né à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ses Ouvrages, qui consistent en des Romans, des Contes, des Traductions & des Poésies annoncent, de l'imagination, de l'esprit & de la facilité, ils n'ont pas été capables de lui faire une réputation solide. La raison de cette disgrâce est qu'ils ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité, destinée de tous les temps à une mort prompte & sans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ses Contemporains ; mais la Postérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que ces productions qui en ont été l'objet. Ce

ne sont pas les louanges qui font vivre les écrits ; c'est aux écrits à vivre par leur propre mérite , & à justifier les louanges.

HERMANT , (*Godefroi*) Chanoine de Beauvais , sa patrie , & ancien Recteur de l'Université , né en 1617 , mort à Paris en 1690 , après avoir été exclus de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoissoit sans doute pas , quand il a dit , dans sa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV* , qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques , & que ses productions , en ce genre , ont subi le sort commun à tous les enfants de la discorde , & de l'humeur qui ne devoient pas naître , & qui meurent toujours avec la honte d'avoir existé ; mais il n'est pas moins vrai que M. *Hermant* a laissé beaucoup d'autres écrits , tels que les *Vies* de *S. Athanase* , de *S. Basile* , de *S. Grégoire de Naziance* , de *S. Chrysostome* , de *S. Ambroise* , & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Eglise , dont le défaut principal est l'enflûre & la diffusion ; ce qui suffit pour ôter tout empressement de les lire , excepté à ceux qui savent pardonner le verbiage en faveur de l'instruction.

HERSAN, (*Marc-Antoine*) Professeur de Rhétorique au Collège du Pleffis, & ensuite d'Eloquence au Collège Royal, né à Compiègne en 1652, mort en 1724.

Il a servi les Lettres de deux manières très-utiles, en les enseignant avec zèle & en leur procurant des secours par des établissemens. La fondation du Collège de Compiègne, à ses propres dépens, est un trait qui suffiroit seul pour faire honneur à sa mémoire, si ses Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs estimables. Le plus connu & le plus estimé est l'*Oraison funebre*, en Latin, du *Chancelier le Tellier* : le style en est noble, pur, bien soutenu ; la Traduction qu'en a donnée M. l'Abbé *Bosquillon*, sans en faire sentir tout le mérite, ne laisse pas d'être élégante & propre à se faire lire avec plaisir. Les Poésies latines de M. *Hersan*, ne font pas de la première force ; elles annoncent plus de goût dans l'expression, que de richesse dans l'invention ; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que plusieurs modernes ont composé de mieux en ce genre.

HOUDART, (*Antoine*) voyez MOTHE.

HUET, (*Pierre-Daniel*) Evêque d'Avranches, de l'Académie Française, né à Caen en 1630, mort à Paris en 1721.

Tous ses Ouvrages sont remplis d'une érudition qui étonne l'esprit humain, & suppose l'étude la plus immense & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romains*, offre tant de recherches curieuses, de remarques instructives, de décisions judicieuses en matiere de goût, qu'il lui donneroit une place distinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autre titre.

Sa *Démonstration évangélique* est d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus décisif qu'on ait en matiere de Religion, réunit à la multitude des preuves historiques, un ordre & une force de style qui en rendent la lecture intéressante. Ceux qui se plaignent de n'y pas trouver assez de raisonnements, ignorent que la Logique (dont on peut abuser) n'est pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'esprit; que l'enchaînement des faits conduit de lui-même, & sans peine, à la connoissance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion, se sont attachés à des faits particuliers, qu'ils ont ajustés à leur maniere, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. Huet les présente tous sans déguisement, il y joint les autorités propres à les appuyer, & rend la conséquence facile &

victorieuse à tout esprit juste, dégagé du préjugé des passions. C'est par-là que son Ouvrage est classique pour toutes les Théologies de l'Europe. Il le composa avant d'avoir embrassé l'Etat ecclésiastique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV* qui connoissoit son mérite, lui donna l'Evêché d'Avranches, l'associa au grand *Bosluet* pour l'éducation de M. le Dauphin, en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan, & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles qu'on nomma *Dauphins*. Il se démit de son Evêché, afin d'avoir plus de temps à donner à l'étude, & se retira ensuite à la Maison professe des Jésuites de Paris, où il passa les vingt dernières années de sa vie.

On a encore de cet Auteur plusieurs Ouvrages de Géométrie, de Philosophie, de Morale, de Politique, d'Histoire, de Critique, de Grammaire, de Poésie Grecque & Latine, dont la plupart sont estimés. Son *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, porte le caractère propre de l'Auteur, c'est-à-dire, qu'on y trouve une érudition sage & de la plus grande étendue. Son *Traité philosophique de la faiblesse de l'Esprit humain* n'est pas aussi estimé. Il est vrai qu'il y soutient des paradoxes, mais ces parado-

xes n'ont rien qui puisse faire penser qu'il ait douté des vérités de la Religion, comme M. de *Voltaire* a osé l'assurer. Telle est la ruse ordinaire des Incrédules : ils s'efforcent d'associer à leur Secte les grands Hommes , en jetant malignement des nuages sur la sincérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé de propre à favoriser cet odieux artifice ; il fut toujours aussi fidele à ses devoirs , que zélé pour la gloire de la Religion , & mourut dans des sentiments dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.



J.

JACOB, (*Louis*) Carme , Bibliothécaire du Cardinal de *Retz* , né à Châlons-sur-Saone en 1608 , mort à Paris en 1670 , est un de ces Ecrivains laborieux qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches , & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles. Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire ; & quoiqu'ils offrent des inexactitudes , & soient écrits en Latin barbare , ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du siècle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne* , dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris , a donné la première idée des Journaux , & que ce ne fut que d'après cette espèce de Catalogue , que M. de *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savants. Quoi qu'il en soit , *Baillet* , le P. *Nicéron* , *Bayle* & *du Pin* , ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux , dans celui , entr'autres , qui a pour titre : *Bibliotheca pontificia* , où l'Auteur donne un Abrégé de la Vie des Papes , & une Notice des Ecrits publiés par eux &

contre eux ; ce qui suffit pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT , (*Isaac*) Théologien Protestant , né à Vassy en Champagne en 1647, mort à Berlin en 1708. Il passe pour un des meilleurs Prédicateurs de sa Secte ; quelques-uns des nôtres en ont sans doute jugé de même , car il est facile de reconnoître dans leurs discours plusieurs morceaux de cet Auteur.

Jacquelot eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Ministre *Jurieu*. Ces démêlés produisirent beaucoup d'Ecrits qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'Existence de Dieu , infiniment au-dessous de celui de *Fénélon* , & un Traité de l'Inspiration des Livres sacrés , dont la première Partie est très-estimée. Le style de cet Auteur est coulant & rapide , mais incorrect & négligé. C'est assez le défaut de ceux qui écrivent en pays étranger , où l'on n'est pas difficile en fait de langage.

JACQUIN , (*Armand - Pierre*) Abbé , des Académies de Rouen , de Metz & d'Arras , né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens sur les Romans* , & ses autres Ouvrages littéraires , annoncent des connoissances & le talent d'écrire , sans avoir rien qui les distingue de cette foule de productions qui se perdent dans le Public. Ce

qu'il a fait de mieux, sont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zèle caractérisent cet Orateur chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur, ces tableaux énergiques qui le frappent, ces grands mouvements qui l'entraînent; mais il est aussi très-éloigné de cette affectation de descriptions frivoles, plus propres à amuser qu'à instruire, de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris que de la vérité, de cette recherche d'esprit qui éteint le feu de l'action, & invite à croire qu'on n'est pas plus persuadé soi-même, qu'on ne s'inquiète de persuader les autres; de ces pensées plus fines que solides, de ces tours plus brillants que naturels, de ces expressions plus mondaines qu'oratoires; ressources indignes de la majesté de la Chaire, & plus ajustées au ton des fauteuils académiques, où l'on peut sentir le sommeil de celui qui parle, & prédire celui des personnes qui écoutent. Ces Discours offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur, & toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé sur *Cheminais*. Il n'a pas un caractère aussi marqué, ni une éloquence aussi soutenue que son modèle; il

ne laisse pas , malgré cela , de se faire lire avec plaisir. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit ; & ce mérite , si rare aujourd'hui , exige qu'en sa faveur on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN , (*Benigne* DU) ancien Maître des Requêtes , né à Paris. Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût , sans élégance , qui ne conserve aucun des caractères de l'original. Quoique les fragments trouvés par *Nodot* , soient reconnus pour des Ecrits supposés , M. du Jardin n'a pas laissé de les admettre & de les traduire , parce qu'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Il a rendu les vers Latins par des vers François , parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction , sont instructives pour la plupart. M. du Jardin a fait aussi une Histoire de *Rienzi* , moins bien écrite & plus abrégée que celle qu'en avoit donné avant lui le P. *Ducerceau*. On n'y trouve de morceau bien frappé que le portrait qu'il fait de son Héros. » Né , dit-il , avec » un esprit vif , élevé , entreprenant , une » conception facile , une mémoire sûre , » un génie subtil & délié , beaucoup de facilité à s'exprimer , un cœur faux & dissimulé , une ambition sans bornes , il se

» donna tout entier à l'étude, enforte qu'il
 » devint bon Grammairien , meilleur Rhé-
 » toricien , excellent Humaniste. Il em-
 » ployoit les jours & les nuits à la lecture ;
 » il savoit par cœur *Tite-Live* , *Cicéron* ,
 » *Valere-Maxime* & *Séneque*. Il avoit une
 » admiration particuliere pour *Jules-César* ,
 » qu'il se propoisoit pour modele. Il pas-
 » soit son temps à déchiffrer les Inscrip-
 » tions qu'il cherchoit sur les marbres bri-
 » sés des ruines les plus anciennes , & les
 » expliquoit mieux que personne. Il s'é-
 »crioit souvent : ô Dieu ! que sont deve-
 » nus ces grands Hommes ? Ne verra-t-on
 » plus de véritables Romains ? La justice
 » est-elle exilée pour jamais ? Il étoit d'une
 » figure avantageuse , sévère Observateur
 » des Loix : moyen dont il se servoit pour
 » gagner la bienveillance du Peuple ; four-
 » be , imposteur , hypocrite , faisant servir
 » la Religion à ses desseins , mettant en
 » œuvre les Révélations & les Visions pour
 » s'autoriser ; effronté jusqu'à se vanter
 » d'affermir l'autorité du Pape , dans le
 » même temps qu'il la sapoit par les fon-
 » dements ; fier dans la prospérité , prompt
 » à s'abattre dans l'adversité , étonné des
 » moindres revers , mais avec la réflexion ,
 » capable de se servir des moyens les plus
 » hardis pour se relever « .

JARDINS DE VILLEDIEU, (*Marie-Catherine* DES) née à Alençon en 1632, morte en 1683.

On disoit que, pour écrire ses Romans, elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour ; louange peut-être excessive, mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu qu'elle la marche des passions, & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages en ce genre sont *les Désordres de l'Amour*, *les Annales galantes*, *les Exilés*, *les Amours des Grands Hommes*. Dans tous on reconnoît une adresse singulière à profiter de certains traits de l'Histoire, pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé ; & ce but est toujours une morale agréablement embellie, seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni la matière à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris, où elle épousa d'abord M. de *Villedieu* ; peu de temps après elle se sépara de lui, consentit que ce mariage fût déclaré nul, & se remaria avec M. de *Chate* ; après la mort de celui-ci, elle épousa M. *Desjardins*, son cousin. Le nom de son premier mari fut le plus cher à son cœur,

& celui qu'elle a pris plaisir à mettre à la tête de tous ses Ouvrages.

Quand on a lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on est fâché de savoir qu'elle est l'Auteur de *Manlius*, de *Nitetis*, & d'une espece de Tragi-Comédie, intitulée *le Favori*, trois Pieces qui prouvent combien elle a méconnu son talent. Ses Poésies fugitives sont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plupart sont d'un goût & d'une délicatesse capables d'effacer tout ce que les Poètes fugitifs modernes ont fait de plus passable. Un des beaux-esprits de son temps a tâché de la louer par ces vers profaïque.

Plus je relis ce que vous faites,
 Plus je connois ce que vous êtes,
 Il ne faut que vous mettre en train;
 Tout le monde, *Iris*, vous admire;
 Si les Dieux se mêloient d'écrire,
 Ils empruntéroient votre main.
 Vous faites des choses si belles,
 Si justes & si naturelles,
 Que votre style est sans égal;
 Sans cesse je vous étudie:
 Qui peut être votre copie,
 Passe pour être Original.

JOANNET, (*Claude*) Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dole. On trouve

dans ses *Eléments de la Poésie Française*, des réflexions judicieuses, une critique fine, des regles sûres ; les caracteres d'un bon Poëte y sont tracés avec discernement & avec goût. Si son style étoit toujours égal, & sa maniere de s'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet que nous ayons en ce genre. Malgré ces deux défauts, qui en affoiblissent & n'en détruisent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas craint d'en faire souvent usage ; l'article *Jeu de mots*, entr'autres, est entièrement copié des *Eléments* de M. l'Abbé Joannet. On est étonné de ne pas voir son nom au bas de cet Article, qui lui appartient en entier, tandis qu'on y voit si exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obscurs qui sont allés s'enfvelir dans ce vaste sépulcre.

M. l'Abbé Joannet est Auteur de quelques autres Ouvrages, & a long-temps travaillé au *Journal Chrétien*.

JARRY, (Laurent JUILLIARD DU) Abbé, né près de Saintes en 1658, mort vers 1718.

On lit peu aujourd'hui ses *Sermons* & ses *Oraisons Funebres*, qui offrent cependant, par intervalles, plusieurs traits d'une éloquence

éloquence vive, noble & convenable au ton de la Chaire. Ses *Poésies Chrétiennes* sont plus dignes de l'oubli dans lequel on les a laissées depuis long-temps, quoique quelques-unes aient été couronnées par l'Académie Française. Une de ses Odes sur le Vœu de *Louis XIII*, sujet proposé en 1714, fut préférée à une de M. de *Voltaire*. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter sur son concurrent, dont les vers sont plus boursoufflés que poétiques, & peu convenables à la matière & au ton de l'Ode. Pour se venger de l'Académie, il fit imprimer son Ouvrage à la suite du Poème de la *Ligue*, aujourd'hui la *Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ses juges. Comme ces deux morceaux ne sont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on sera peut-être charmé d'en retrouver ici quelques traits.

» L'Ode suivante, dit-il dans la Note, fut
 » présentée à l'Académie en 1714, au sujet
 » du Vœu de *Louis XIII*, que *Louis XIV*
 » venoit d'accomplir, en faisant construire
 » l'Autel de Notre-Dame de Paris. La Pièce
 » de M. de *Voltaire* ne remporta point le
 » prix. L'Académie la mit au-dessous de
 » celle de M. l'Abbé du *Jarry*, que le Pu-
 » blic trouva très-mauvaise quand elle pa-

» rut , & qui commence par ces trois vers :

- » Enfin le jour paroît où le saint Tabernacle
- » D'ornemens enrichi, nous offre un *beau* spectacle ,
- » La mort ravit un Roi plein d'un projet si *beau* , &c.

» L'Académie ne s'aperçut point de
 » tous les défauts de cette Pièce , qui est
 » très - plate , très - profaïque , & où l'on
 » trouve des *Poles glacés* & des *Poles brû-*
 » *lants* , & jugea à propos de la couronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie de
 » 1714, chez *Coignard*. Faut-il s'étonner-
 » que ceux qui ont du talent pour les vers ,
 » ne veuillent plus composer pour les Prix
 » d'une Académie qui juge si mal « ?

O D E.

- » Du Roi des Rois la voix puissante ,
- » S'est fait entendre dans ces lieux :
- » L'or brille , la toile est vivante ,
- » Le marbre s'anime à mes yeux.
- » Prêtresses de ce Sanctuaire ,
- » La Paix , la Piété sincère ,
- » La Foi souveraine des Rois ,
- » Du Très-haut filles immortelles ,
- » Rassemblent en foule au tour d'elles ,
- » Les Arts animés par leurs voix.
- » O Vierges , compagnes des justes ,
- » Je vois deux Héros * prosternés ,

* Les statues de Louis XIII & de Louis XIV sont au deux
 côtés de l'Autel.

» Dépouiller leur bandeaux augustes ,
» Par vos mains tant de fois ornés ;
» Mais quelle puissance céleste
» Imprime sur leur front modeste ,
» Cette suprême majesté ?
» Terrible & sacré caractère ,
» Dans qui l'œil étonné révere ,
» Les traits de la Divinité.

» L'un voua ces pompeux portiques ,
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques ,
» Seul il est digne d'achever !
» C'est lui , c'est ce Sage intrépide ,
» Qui triompha du fort perfide ,
» Contre sa vertu conjuré ,
» Et de la discorde étouffée ,
» Vient dresser un nouveau trophée ,
» Sur l'Autel qu'il a consacré *.

» Telle autrefois la Cité sainte ,
» Vit le plus sage des Mortels ,
» Du Dieu qu'enferme son enceinte ,
» Dresser les superbes Autels ,
» Sa main redoutable & chérie ,
» Loin de sa paisible patrie ,
» Ecartoit les troubles affreux ,
» Et son autorité tranquille ,
» Sur un peuple à lui seul docile ,
» Faisoit luire des jours heureux , &c.

Il est aisé de connoître , par ce que nous

* La paix de l'Empereur faite dans le temps que le chœur
a été achevé.

venons de citer , que M. de *Voltaire* a été de tout temps très-sensible. Après tout , il n'avoit pas tort dans cette occasion. Si sa Muse eût toujours parlé un langage aussi religieux , il eût eu la gloire , non pas de faire des Odes comparables à celle de *Rousseau* & de M. de *Pompignan* , mais de se faire estimer de tous les honnêtes gens , & n'auroit pas fait *la Pucelle* , *le Cadenat* , *la Guerre de Geneve* , & tant d'autres Pièces qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'avilissement de la Poésie.

JAUBERT , (N.) Abbé , de l'Académie Royale des Belles-Lettres , Sciences & Arts de Bordeaux , né en 17...

Son *Eloge de la Roture* n'a rien que de noble ; son *Livre des causes de la dépopulation* , & *des moyens d'y remédier* , n'a rien que d'utile ; sa *Traduction de l'Imitation de Jesus-Christ* n'a rien que d'édifiant , & celle des *Œuvres d'Aufone* rien qui ne soit médiocre.

JAUCOURT , (*Louis* , Chevalier DE) de la Société Royale de Londres , des Académies de Berlin , Stokholm , Bordeaux , &c.

Il est rare de trouver , dans les personnes de sa naissance , autant d'amour pour le travail & de zèle pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux , après avoir donné

beaucoup d'Ouvrages Latins & François sur la Médecinè, dont il ne nous appartient pas de juger le mérite, s'est livré tout entier à l'Encyclopie. On peut dire que les deux tiers de cette immense Compilation ont été fournis par lui seul. Ce n'est pas qu'il ait tiré tout de son propre fonds : la vie d'un homme ne suffiroit pas pour produire une si grande abondance d'idées & de préceptes sur tant de matieres différentes ; mais on doit lui savoir gré d'avoir soutenu si courageusement la fatigue & le dégoût des recherches, & d'avoir présenté les pensées d'autrui sous un jour qui les rend plus sensibles & plus intéressantes que dans les originaux. M. de *Jaucourt* eût encore ajouté à sa gloire, en se rendant plus sévere dans le choix des matériaux, & en indiquant les sources où il les a puisés. Quoi qu'il en soit, on peut dire à sa louange que l'esprit philosophique ne l'a jamais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philosophie de notre Siecle a si fort prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philosophie. Il auroit même, dit-on, à se plaindre de l'ingratitude des Philosophes Encyclopédistes, s'il eût attendu de la reconnaissance de leur part. L'expérience l'a sans doute fait revenir sur les principes de ces Messieurs, dont il est si facile de se dé-

tacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique; & en le rendant à ses propres sentimens, elle ne fera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin des maneges d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, (*Pierre*) simple Avocat, puis Conseiller, puis Premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'éleverent aux premières charges de la Robe. On a de lui des *Mémoires* & des *Négociations*, que le Cardinal de *Richelieu* appelloit son *Breviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir, quoique le style en soit suranné: avec du talent pour les affaires, le Président Jeannin eut le temps d'observer, car il vécut sous sept Regnes différens, & fut employé dans les négociations les plus importantes, où il montra toujours autant d'intelligence que de probité.

JEUNE, (*Jean LE*) Oratorien, né à Poligny en Franche-Comté en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* déposent en faveur de son zèle & de sa facilité. Il fut regardé comme un des plus célèbres

Prédicateurs de son temps ; & si on lui pardonne le défaut de goût & les vices du style de son siècle, on conviendra que du côté de l'onction, de la simplicité & de l'instruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue, & qu'il conserve encore parmi ceux qui font plus de cas des choses, que de la manière, du ton & de l'arrangement des mots. Ses Sermons furent traduits en Latin sous ce titre : *Johannis Junii delicie pastorum sive conciones*, ce qui prouve combien on les estimoit. On assure que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. Massillon, qui fut en éviter les défauts, & y puiser les germes de cette facilité & de cette douce chaleur qui le caractérisent.

JODELLE, (*Etienne*) né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573. Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'est-à-dire, informe & grossière. De même que les Païens célébrèrent leurs Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur ; de même, parmi nous, les premiers Poètes prétendus tragiques, s'attachèrent à représenter des mystères, sans s'assujettir à aucune des règles de l'art dramatique. *Jodelle* a le premier distribué les Tragédies & les Comé-

dies en actes, les actes en scènes, & rappellé les trois unités prescrites par *Aristote*. Voilà à-peu-près à quoi se réduit tout son mérite ; car sa Tragédie de *Cléopâtre*, celle de *Dion*, & sa Comédie d'*Eugene*, ne peuvent pas être comparées même aux plus mauvaises Pièces d'à-présent ; mais dans un siècle grossier, c'est beaucoup que d'imaginer quelque chose. *Jodelle* fut regardé pendant quelque-temps comme un génie supérieur. *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cents écus après la représentation de *Cléopâtre* ; & pour renouveler les usages des anciens, il fit conduire chez lui un Bouc couronné de lierre, dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe dura peu. Cet Auteur, si fêté, eut peu après des Rivaux qui firent oublier ses talents ; son nom eût éprouvé le même sort, si ce Poète ne faisoit époque dans l'histoire de notre Théâtre.

I. J O L Y, (*Guy*) Conseiller du Roi au Châtelet, Secrétaire du Cardinal de *Retz*.

Il s'en faut de beaucoup que ses *Mémoires* valent ceux de son maître qui, par son esprit, conserve la même supériorité qu'il avoit sur lui par son rang. On y trouve quelques détails curieux ; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits, que

les *Mémoires de Joly* pourroient être supprimées fans conséquence.

On ignore le temps de sa naissance & celui de sa mort ; on fait seulement qu'en 1652 il fut nommé Syndic des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

2. JOLY , (*Claude*) Evêque d'Agen , né à Bury , dans le Diocèse de Verdun , en 1610 , mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui ont été beaucoup estimés autrefois ; ils méritent encore de l'être , quoiqu'ils aient été surpassés par plusieurs autres ouvrages de ce genre , donnés depuis au Public , parmi lesquels nous ne prétendons pas placer quelques prônes modernes qui ne les valent pas.

JOUBERT , (*Joseph*) Jésuite , né à Lyon , mort en 1724.

Tout le monde connoît son *Dictionnaire François-Latin* qui est devenu un Ouvrage classique. Cette espèce de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire , mais dans le temps du P. *Joubert* , il supposoit quelques talents , de l'application , de l'étude , & sur-tout le desir estimable d'être utile au Public.

JOUVENCY , (*Joseph*) Jésuite , né à Paris en 1643 , mort à Rome en 1719.

Une latinité pure , élégante , facile , & comparable , à beaucoup d'égards , à celle

des anciens , caractérise tous ses Ouvrages. Ses *Harangues* & son traité de l'*Art d'apprendre & d'enseigner*, ajoutent au mérite du style celui des préceptes & du bon goût. Ses *Notes sur Horace , Perse & Juvenal* , sont des modeles de clarté & de précision ; il est difficile de développer l'esprit d'un Auteur avec plus de substance & en moins de mots , contre la coutume des Commentateurs ; il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages , aussi bien que son *Appendix de Diis & Heroibus Poëticis* , soient devenus des Ouvrages classiques. Nous ne parlons pas de sa continuation de l'Histoire de sa Société, où la richesse de l'imagination & l'élégance de l'expression se font autant sentir , que les préjugés ultramontains qui lui attirèrent la condamnation du Parlement de Paris.

JURET , (*François*) Chanoine de Langres , né à Dijon , mort à Paris en 1626 , âgé d'environ 73 ans , est auteur de plusieurs vers latins & de quelques Commentaires sur des Auteurs peu connus , qui n'ont guere contribué à les faire connoître.

JURIEU , (*Pierre*) Ministre Protestant , né dans le Diocèse de Blois en 1637 , mort à Rotterdam en 1713 , où il étoit Professeur de Théologie.

Il est moins connu par ses Ouvrages ,

que par ses démêlés avec *Bayle*, *Bossuet*, *M. Arnaud*. Toutes ses productions annoncent le Sectaire hardi, violent & fanatique, & ne sont plus lues aujourd'hui, parce que les déclamations intéressent peu, quand la cause des démêlés ne subsiste plus, & qu'elles révoltent toujours quand elles sont portées à l'excès.

IRAILD, [N. L'ABBÉ] Prieur de saint Vincent-les-Moissac, connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui y a excité de justes murmures; il a pour titre: *Querelles Littéraires*, & pour Epigraphe, le *Tantæ ne animis cælestibus iræ* ! On y trouve l'histoire des démêlés des Ecrivains les plus célèbres, anciens & modernes. Cet Ouvrage, qui est assez bien écrit, contient un grand nombre d'anecdotes singulières, propres à le rendre amusant; mais la vérité, la justice & le bon goût y sont presque tous sacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Iraild* a élevé un des petits neveux. On reconnoît même en plusieurs endroits la touche & les idées de l'historien du *Siecle de Louis XIV*; c'est la maniere d'écrire, la tournure d'esprit, la façon de penser; ce qui a fait dire à quelques personnes, qu'il avoit eu quelque part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu, tous les

faits n'en font pas exacts , ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'Auteur est de justifier M. de *Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche , à l'égard des gens de Lettres qu'il a si indignement outragés , & de le placer au-dessus de tous les Ecrivains qui l'ont précédé dans les différents genres de littérature qui ont exercé sa plume. M. l'Abbé *Traild* auroit-il dit sans cela , en parlant de *Racine* qu'il place au-dessus du sublime *Corneille* : *Heureux s'il eût été aussi grand Philosophe qu'il étoit grand Poëte !* On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuse Philosophie que le beau M. *Traild* prend la peine de lui souhaiter , sans s'apercevoir qu'il avoit la véritable , celle du cœur ; c'étoit sans doute pour réserver à M. de *Voltaire* un degré de prééminence sur l'Auteur de *Phedre* , d'*Athalie* , de *Britannicus* , &c. Il ignoroit vraisemblablement qu'il faudroit une grande dose de philosophie pour équivaloir au mérite de ces chef-d'œuvres. Auroit-il dit encore que les *Oraisons funebres de Bossuet* , & son *Discours sur l'histoire universelle* , sont les seuls de ses ouvrages qui méritent l'immortalité , s'il n'eût eu intention , à l'exemple de son *Mécene* , de déprimer tout ce qui élève les ouvrages de controverse de ce

Prélat , au-dessus des misérables rapsodies qu'on a débitées contre la Religion ? Auroit-il accusé M. de *Fénélon* d'avoir fait des vers galants dans le goût de ceux de *Quinault* , si son souffleur ne lui eût persuadé cette ridicule anecdote , que le neveu de ce grand Homme , & M. l'Abbé de L*** , ont si formellement démentie ? Auroit-il ajouté , en parlant de ce vertueux Archevêque & de M. *Bossuet* : Qu'ils avoient une façon de penser toute philosophique , & que s'ils étoient nés à Londres , ils auroient donné l'effor à leur génie , & déployé leurs principes que personne n'a bien connus , s'il n'avoit voulu grossir la Secte philosophique de deux Noms qui en seront toujours le fléau ? Auroit-il été assez injuste à l'égard de *Boileau* , pour avancer qu'on ne peut lui refuser toutes les parties d'un grand Poète , excepté l'invention , si le *Lutrin* , qui est tout invention , n'étoit un meilleur Poème * que la *Henriade* ? Auroit-il eu enfin la simplicité d'affirmer qu'il n'est rien sorti des mains de M. de *Voltaire* qui ne respire l'amour du vrai , si l'Auteur de l'*Histoire générale* , du *Siecle de Louis XIV* , du *Sie-*

* Ceux qui doutent que le *Lutrin* ne soit un meilleur Ouvrage que la *Henriade* , considérée comme Poème , n'ont qu'à lire l'excellent *Parallèle* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

cle de Louis XV & de cent autres Histoires , n'eut dirigé sa plume ou plutôt ne l'eût aveuglé sur la sottise qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres mensonges répandus dans cet Ouvrage , & surtout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rousseau* , l'Abbé *Desfontaines* , M. de *Maupertuis* , &c. Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux , qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent , sans réfléchir sur ce qu'ils écrivent.

IVETAUX , (*Nicolas VAUQUELIN DES*) Abbé , fils du Poète *la Fresnaye* , né dans un château près de Falaise , mort en 1649 ; est plus connu par son goût pour les plaisirs , que par ses ouvrages , quoiqu'il écrivît , dit-on , purement en Latin , en Italien & en François , soit en prose , soit en vers. Il ne nous reste de lui qu'un Poème médiocre , intitulé *l'Institution du Prince* , composé pour M. de *Vendôme* , dont il étoit alors précepteur , & quelques Pièces fugitives insérées dans le Recueil qui a pour titre : *Délices de la Poésie française*. A juger de son esprit par ces petites pièces , on peut assurer qu'il l'avoit délicat & orné ; mais c'est le chant de la fauvette & non celui du rossignol.

L'Abbé *des Ivetaux* fut plus singulier dans ses mœurs , qu'il ne l'est dans ses écrits. A cause de sa vie licencieuse , il se fit chasser de la Cour , où il étoit Précepteur du Dauphin , depuis *Louis XIII.* Cette disgrâce ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos , celui des plaisirs , deux sources de Philosophie pour ceux qui ne peuvent en connoître de meilleure , le consolèrent de la perte de sa fortune & de son honneur. C'est assez l'effet ordinaire de cet égoïsme , qui réduisant chaque Individu à lui-même , ne l'attache qu'à ce qui le flatte & le porte à ne compter pour rien ce qu'il doit à la société. Un esprit d'indépendance , le plus funeste de tous les travers , le rend insensible, nous ne dirons pas à tout , mais du moins au blâme. L'orgueil toujours avide de louanges , dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir , & brave la censure qu'il ne peut éviter. C'est ainsi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame , ou plutôt à cette existence isolée , où l'on ne s'endort avec complaisance que parce que , n'écoutant que soi-même, on ne trouve pas de contradicteurs ; espece de mort morale , dont on ose faire une vertu sublime , tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'est ce qui a fait dire , avec raison , à *J. J. Rousseau* , que le fanatisme est

moins dangereux que la Philosophie , qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la philosophie de *des Ivetaux* ? un genre de délire moins sombre que la morgue dominante , mais aussi absurde dans sa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de si beau que la vie pastorale ; c'est pourquoi , sans sortir de la ville , il chercha à contenter la bizarrerie de son goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger , & , dans cet équipage , la houlette à la main , la pannetiere au côté , le chapeau de paille sur la tête , accompagné d'une chanteuse des rues , érigée en Bergere , il se promenoit dans un jardin , & s'imaginait mener paître des troupeaux. Pour compléter la Bergerie , il chantoit des airs champêtres , pendant que sa Maîtresse jouoit de la harpe , (instrument qui n'est pas fort pastoral) & attiroit par ses airs des oiseaux de voliere dressés péniblement à ce manège.

Cette manie n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs , quoique *des Ivetaux* ait trouvé des panégyristes ; mais chacun a sa maniere de philosopher , & qu'importe la maniere , si elles tendent toutes au même but ?

L.

LABAT, (*Jean-Baptiste*) Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroisse tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs, qui observent mal & exagèrent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéressants dans son *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*; il y donne une idée assez étendue de l'Histoire naturelle de ce pays, des mœurs, de la religion, du gouvernement & du commerce de ses habitants. Il est écrit avec un ton de liberté & de franchise, qui le fait lire avec plaisir, malgré la prolixité & l'incorrection du style. L'Auteur le composa, dit-on, sur les lieux.

Le P. *Labat* a fait aussi l'Histoire de ses *Voyages en Espagne & en Italie*, qui sont beaucoup moins lus, depuis que tant de voyageurs ont écrit sur ces mêmes contrées.

Il a donné encore d'autres Relations historiques de divers pays, & rédigé les

Mémoires du Chevalier d'Arvieux , Envoyé du Roi de France à la Porte , qui ne sont pas à l'abri de reproche , ou , pour mieux dire , ils fourmillent de fautes de toute espèce , comme on peut en juger par une critique publiée , dans le temps , sous le nom d'un Secrétaire de l'Ambassadeur Méhémet Effendi.

LABBE, (*Philippe*) Jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une bibliothèque de tout ce qu'il a publié. Ses Ouvrages , presque tous en latin , forment une immensité de volumes in-folio ; les plus connus sont la *grande Collection des Conciles* , la *Concordance chronologique* , la *Bibliothèque des Bibliothèques* , & le *Chronologue françois*. On chercheroit vainement dans ces Écrits de la pureté , de la précision & du goût ; l'auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau lustre à l'érudition ; peut-être a-t-il trop écrit pour se rendre capable de bien écrire.

LABÉ , (*Louise CHARLY* , dite) surnommé *la belle Cordière* , parce qu'elle étoit femme d'un marchand de cordes , née à Lyon en 1526 , morte en 1566.

Elle cultiva la Poésie dans un temps où les principes du goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née

avec de vrais talents , c'est que malgré la barbarie de son siècle , on remarque dans ses Poësies des traits d'esprit & de délicatesse qui font le plus grand plaisir. L'allégorie intitulée , *Débats de folie & d'amour* , est un Ouvrage plein d'images , de naturel , de finesse , & dont le sujet est aussi ingénieux , que la morale en est utile.

LABOUREUR , (*Jean LE*) Aumônier du Roi , né à Montmorency , près Paris en 1623 , mort en 1676.

Tous ses Ouvrages historiques ne sont bons qu'à être consultés par ceux qui travaillent sur l'Histoire , & qui sont bien aises de s'épargner la peine dans les sources , en feuilletant les ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

LACHARRY , (*Gilles*) Jésuite , né dans le Diocèse de Castres en 1605 , mort à Clermont en 1684. Il a beaucoup écrit sur l'Histoire Romaine , & sur-tout sur celle de nos premiers Rois ; & ses différents Ouvrages , qui sont tous en Latin , annoncent un Ecrivain qui a su allier le goût au savoir & la clarté à la profondeur.

I. LACOMBE , (*Jacques*) Avocat , puis Libraire , né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de se rendre utile au Public par des Ouvrages , tels que l'*Histoire de Christine , Reine de Suede* , l'*Abrégé chro-*

nologique de l'histoire ancienne , le *Dictionnaire portatif des beaux Arts* , de l'amour des Lettres il est passé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir , par cette voie , un certain empire dans la Littérature , que ses talents ne lui auroient pas procuré : il faut cependant convenir que ses compilations annoncent des connoissances , de l'ordre , du discernement , & qu'elles pourroient contribuer à l'instruction , si elles ne favorisoient trop la paresse , par la méthode superficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des services plus réels aux Lettres , en usant avec plus de fermeté de sa surintendance sur un grand nombre de nos Journalistes ; car il a su soumettre au joug de sa Presse , non-seulement l'*Avant-Coureur* , la *Gazette universelle de Littérature* , & quelques autres petits Journaux , mais encore le *Mercury*. Ce dernier Recueil sur-tout , qu'on a vu autrefois intéressant par le choix des pieces & l'impartialité des jugements , ne paroît être , depuis qu'il en a la direction , qu'un dépôt de fadeurs & de délires philosophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai goût pourroit-il ne pas être soulevé par la fumée insipide de tant de louanges prodiguées à des ou-

vrages médiocres , & le bon sens ne pas être révolté par l'enthousiasme que l'esprit de parti y affiche dans toutes les occasions ? Ce Journal , destiné dans son origine à recueillir les prémices des Muses naissantes , à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des Talents capables de flatter ses espérances , à être un mélange intéressant des différents traits de délicatesse , d'agrément , de force & de sensibilité que peut produire l'imagination françoise , à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours , & à encourager , à éclairer les Artistes , par de justes éloges ou des critiques lumineuses, ce Journal borne à présent tout son mérite à des Logogryphes dignes du seizieme siecle , à des Contes ou d'une froideur ou d'une extravagance qui glace l'esprit , égare le sentiment & corrompt le goût , à quelques pieces fugitives en l'honneur des héros littéraires du temps , admises par préférence sur d'autres productions plus propres à être goûtées , à des analyses infideles ou partiales , qui contredisent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence. Ce n'est plus qu'un Théâtre burlesque où l'on voit toujours reparoître les mêmes acteurs , tenir les mêmes propos , ressassier les mêmes principes , décrier les

grands hommes & déifier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces désordres dont il sera la première victime, puisque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution de ses Souscripteurs ; mais ne devrait-il pas réprimer ses Gagistes, & exclure de sa domination les plumes foibles ou téméraires ? Ne devrait-il pas rejeter tant de lambeaux parasites, consacrés à des extases ridicules sur l'excellence prétendue de tant de mauvaises pièces (1) de Théâtre, foudroyées par le Parterre, & réhabilités dans ses Bureaux ? ne devrait-il pas défendre, en vertu de son autorité pécuniaire, à M. *de la Harpe*, par exemple, d'outrager le grand *Rousseau* (2) en faveur de M. *de Voltaire* & de *la Mothe-Houdart*, de se déchaîner contre M. *Clément* (3), pour applaudir aux corrupteurs du goût ? Ne devrait-il pas abaisser, par de sages avis, ce ton de suffisance qui n'est pas celui de la supériorité, mais le fruit d'un égoïsme dont l'excès souleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridicu-

(1) De la *Mère jalouse*, entr'autres. Voyez le *Mercur* de Mars, 1772.

(2) Voyez le *Mercur* d'Avril, 1772, premier vol.

(3) *Ibid.* Voyez aussi celui de Juin, 1772.

le ? Ne devroit-il pas enfin lui dire , ne louez pas vos propres ouvrages , car le public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté ; ne célébrez pas les Philosophes , parce que le temps de l'illusion ne subsiste plus ; ne farcissez pas vos Extraits des éloges que M. de *Voltaire* vous prodigue , parce qu'on fait que M. de *Voltaire* ne loue que la médiocrité ; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit , parce que vous les gâtez par votre amplification , & sur-tout gardez-vous bien de les faire arriver trop tôt (4) , parce que vos bévues sont trop sensibles.

De cette maniere M. *Lacombe* réprimeroit les abus de sa presse , préviendrait les murmures des gens de lettres , & réuniroit à l'estime qu'on doit à sa politesse , l'avantage de contribuer , sans aucun reproche , à l'amusement & à l'utilité du Public.

2. LACOMBE DE PREZEL, (*Honoré*)

(4) Dans le 2 vol. du *Mercur*e d'Avril , 1772 , qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois , M. *Delaharpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare* , traduites par M. de *Chabanon* : dans le *Mercur*e du mois de Mai suivant , on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *Delaharpe* , dans laquelle on lui dit qu'il a rendu au très-estimable M. de *Chabanon* la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse. Or , cette Lettre de M. de *Voltaire* est datée du 18 Avril 1772 , c'est-à-dire , du jour même que parut à Paris le *Mercur*e où se trouve l'Extrait en question.

Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou six Dictionnaires, tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui du *Citoyen*, celui de *Jurisprudence & de Pratique*, celui d'*Anecdotes & de Traits singuliers*, celui de *Portraits des hommes célèbres*, dont quelques-uns ont eu du succès, sont le fruit de ses travaux littéraires. On remarque dans ces différentes compilations de la méthode & du goût, dans l'arrangement & le choix des matieres. C'est à-peu-près tout le mérite que comporte ce genre de Travail. S'il n'est pas propre à procarer une gloire brillante, il fait du moins goûter la satisfaction de s'être rendu utile, &, ce qui n'est pas moins satisfaisant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, (*François*) né à Avignon en 173....

Ce Nom est destiné sans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. On a de celui-ci un *Dictionnaire du vieux Langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Auteurs, aux Généalogistes, aux Chartriers, aux Notaires, qui seroient embarrassés pour l'intelligence de quelques expressions hors d'usage. Il a aussi donné une Edition des *Lettres choisies*
de

de Christine , Reine de Suede. Ces Lettres ont été bien accueillies du Public , parce qu'elles sont véritables. Il n'en a pas été de même des *Lettres secretes* , qu'il a publiées sous le nom de cette même Princefse , parce qu'il étoit aisé d'en sentir la supposition. D'ailleurs , elles ne sont nullement propres à faire honneur à cette Reine ; elle y paroît pédante , orgueilleuse , livrée à toutes les passions , sans décence , & presque sans jugement. Sa conduite , il est vrai , pourroit faire croire qu'elle en a écrit quelques - unes ; mais il vaut mieux les rejeter toutes , comme apocryphes , puisque la fausseté manifeste de quelques - unes , forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

I. LACROIX , (*Pierre-Firmin*) Avocat au Parlement de Toulouse , de l'Académie des Jeux Floraux , né en 173....

Le Recueil de ses *Mémoires* offre une diversité de causes intéressantes , bien présentées ; & sur-tout un style noble , facile , élégant , propre à servir quelquefois de modele à la plupart des Avocats de la Capitale , quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province , & qu'il soit exposé aux inconvénients d'un Idiome particulier , qui influe souvent sur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur plusieurs
Tome I.I I

petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres , & qui ne font pas moins honneur à sa plume.

2. LACROIX, (N.) moins de Réflexions dans ses *Mémoires du Chevalier de Gonthieu* , publiés en 1766 , en rendroit la lecture plus intéressante , & n'étoufferoit pas si souvent la chaleur & le sentiment que l'Auteur a su y répandre. Un faiseur de Romans doit moins s'attacher à penser , sur-tout quand il met de l'affectation dans ses réflexions , qu'à faire penser son Lecteur , ce qui arrive toujours , quand les situations sont énergiques , les caractères bien saisis , les événements bien amenés.

Les *Lettres d'Asi à Zurac* , celles du Colonel Talbert , le *Traité de Morale* du même Auteur , sont en général trop dépourvus de bonnes choses , pour qu'on puisse se plaindre de l'oubli où ces Ouvrages sont tombés.

3. LACROIX, (N.) né à Compiègne en 17....

L'Esprit de Mademoiselle Scudery , Ouvrage qui suppose le talent de l'analyse , par la profusion qui regne d'un bout à l'autre dans les productions de cette Demoiselle , le *Dictionnaire des Mœurs , Coutumes & Usages des François* , que nous lui attribuons , n'est pas de lui , celui des *Dits &*

Faits mémorables, lui mérite une place parmi ceux qui, sans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir su joindre l'utile & l'agréable dans ces différents Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. Il eût suffi d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*, car les *Faits* y sont très-rare & toujours secondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre, devroit présenter un récit abrégé des principaux événements arrivés sur notre Globe, & celui de M. Lacroix ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, (*Jean-Baptiste*) Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Diocèse de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diversité des objets auxquels il s'est attaché, l'a sans doute empêché, non de réussir, mais d'exceller dans aucun genre, comme les dispositions de son esprit sembloient l'annoncer. Belles-Lettres, Langues savantes, Philosophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Histoire sacrée & profane, ecclésiastique & littéraire, tout a été de son ressort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il a eu cependant l'avantage de se rendre

utile à plusieurs égards , ce qui suffit pour lui donner un rang parmi les bons Littérateurs de ce Siecle. On fait cas de sa *Grammaire Hébraïque*, composée pour l'instruction de ses Eleves , aussi-bien que de son *Dictionnaire géographique* portatif , qu'il publia sous le nom de *Vosgien* , où il a su réduire à de justes notions les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire historique* portatif conservera toujours sa supériorité sur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé , & sur ceux même qu'on a publiés depuis. Il est moins complet que le *nouveau Dictionnaire historique* , en 6 vol. ; mais on y trouve aussi moins d'inexactitudes , moins d'erreurs , moins de fausses citations , moins de faux jugements , moins de fautes de style & de typographie. Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat* , qu'ils sont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reproché , & qu'ils en ont commis une infinité de nouvelles beaucoup plus répréhensibles. D'ailleurs , ils ont souvent copié l'Auteur qu'ils se sont efforcés de déprimer , & quand ils ne l'ont pas copié , ce n'a été que pour s'égarer , ou montrer une partialité puisée dans le *Dictionnaire historique* , littéraire &

critique, qu'ils n'ont pas laissé de décrier aussi.

LAFARGUE, (*Etienne DE*) Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve dans ses *Œuvres mêlées* plusieurs petits Ouvrages, qui annoncent un homme éclairé, un Observateur judicieux, un sage Moraliste, & un Ecrivain, qui, sans être de la première ni de la seconde classe, ne laisse pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [*Pierre-François*] Evêque de Sisteron, né à Bourdeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gaze-
tier ecclésiastique, comme les Auteurs du
nouveau Dictionnaire historique des Hom-
mes célèbres, que l'*Histoire de la Constitu-
tion UNIGENITUS* de M. Lafiteau, offre
*plus de légèreté dans le style que de vérité dans
les faits*, & ce sera par un Esprit d'impar-
tialité; car on y trouve, au contraire, de
l'ordre, de la clarté, du développement,
un style noble, convenable à l'histoire, &
sans entrer dans le fonds de la question,
une modération qu'on doit observer à l'é-
gard de tout le monde. Ses Ouvrages de
Piété sont écrits avec onction, avec élé-
gance, & renferment des maximes très-

utiles pour la conduite des ames pieuses. Si ses *Sermons* n'abondent pas en raisonnemens & en solidité, ils sont du moins biens supérieurs aux discours légers de la plupart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais, que d'un Evêque François, comme l'a dit encore, avec son élégance ordinaire, le Gazetier Ecclésiastique.

LAFONT, (N. DE) né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit servir & pour les talents & pour les mœurs. Si sa mort, causée par la débauche, ne l'eût enlevé dans la vigueur de l'âge, il auroit pu se faire une grande réputation dans la carrière dramatique. De plusieurs Comédies qu'il a composées, on ne joue aujourd'hui que les *trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, représenté pour la première fois en 1714, eut quatre-vingt Représentations de suite, & reparoit toujours avec succès. La vigueur de l'esprit, les graces du pinceau, se font sentir dans ces deux productions, quoique d'un genre différent.

LA FONTAINE, [Jean] de l'Académie Française, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695.

Qui croiroit que l'Homme de tous les âges & de toutes les nations, le Poète de la nature, le Génie peut-être le plus original qui ait paru dans la littérature, ait trouvé dans notre siècle des détracteurs, & que, parmi ces détracteurs, le plus acharné soit précisément celui qui en eût dû sentir le plus tout le mérite, M. de *Voltaire* ? Nous nous garderons bien de soupçonner, qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célèbre Ecrivain ait voulu déprimer le seul Poète qu'il eût tenté vainement d'imiter, & dont il n'a pas même essayé de suivre la carrière. Ce motif seul suffiroit pour ôter toute autorité à son jugement. Mais quand on le voit, dans différentes brochures, réduire tantôt à trente les bonnes fables de l'*Esopé* françois, tantôt à une cinquantaine, & en dernier lieu * lui en accorder, comme par grace, quatre-vingt ; quand on lui entend dire que ce Poète n'a rien inventé, qu'il n'a qu'un style, qu'il écrivoit un Opéra du même ton, dont il parloit de *Jeannot Lapin* & de *Rominagrobis* ; que son génie n'étoit nullement propre à la poésie sublime, & que tout cela pouvoit excuser *Boileau* de n'avoir pas fait

* Questions sur l'Encyclopédie, sixieme Partie, article Fable.

mention de lui, & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faisoient honneur au Siècle de Louis XIV*, il est impossible de ne pas croire, que dans une critique aussi peu judicieuse, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes, sans réfléchir qu'il devoit soulever contre lui, non-seulement ses Compatriotes, mais encore tous les peuples éclairés de l'Europe, qui ne s'étudient à faire des progrès dans notre langue, que pour mieux sentir les beautés originales de ces mêmes fables, qu'il cherche à dépriser. D'après cette observation, il seroit inutile de réfuter des décisions aussi étranges ; cependant comme un Nom acrédi-té dans la littérature n'est que trop capable aujourd'hui d'en imposer à la multitude, comme les Esprits foibles & légers se laissent aisément ébranler par le persiflage, comme la plupart d'entre eux cessent d'admirer, dès que la mode ou le ridicule les effraie, il n'est pas inutile de défendre la gloire d'un des premiers Poètes de la Nation.

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire*, pour décrier la *Fontaine*, est précisément la même qu'il a constamment employée contre les grands

* *Ibid.*

génies qui ont illustré notre littérature. *Descartes*, *Corneille*, *Montesquieu*, les deux *Roussèau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, *M. le Franc*, auroient trouvé le tombeau de leur célébrité, si on eût souscrit à cette formule, qui lui est si familière, *un homme qui s'exprime ainsi mérite-t-il....*, formule qui ne vient jamais qu'après l'exposition de quelques fautes légères contre la langue, presque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas justifier *la Fontaine* sur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque sorte à la tournure de sa pensée, & contribuent souvent à l'embellir. Il en est de ces inexactitudes comme des licences poétiques : dès qu'elles produisent un grand effet, elles cessent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que *M. de Voltaire*, si sévère sur cet article, en offre plus d'exemples dans sa poésie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé sa censure : la *Henriade* seule en fournit plus de mille, comme il sera facile d'en juger, par l'édition commencée que *M. de la Baumelle* se propose d'en donner. Nous ajouterons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, peuvent servir de con-

damnation contre les siens, quand il s'en appuie pour décrier ceux des autres.

Il n'est pas mieux fondé, lorsqu'il refuse à *la Fontaine* le talent de l'invention. M. de V. peut-il ignorer que le coloris a toujours été sa partie principale? N'est-on pas en droit de lui dire, que son plus grand mérite, en Poésie, est d'embellir tout ce qu'il touche? & embellir, est-ce inventer?

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

La Fontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même & de ne rien devoir à personne. En convenant que plusieurs sujets de ses Fables ont été tirés d'*Esopé*, de *Phedre*, de *Locman*, il n'en sera pas moins vrai que la manière neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité dont il les a présentés, l'en rend comme le créateur. C'est un Statuaire habile qui fait former une figure accomplie d'un bloc informe & grossier, qui, sans son ciseau, n'auroit eu qu'une existence obscure. D'ailleurs, toutes ses Fables n'ont pas été tirées d'un fonds étranger; il en est un très-grand nombre dont il est l'inventeur, & dont le mérite le place bien au-dessus des Auteurs, qui lui ont quelquefois fourni des matériaux. C'est-là qu'on reconnoît le vrai Poète :

nature du sujet , sagesse du plan , ordonnance des tableaux , fraîcheur du coloris , choix des ornements , richesse de détails , naturel des descriptions , vérité des caracteres , finesse de morale , tout y fait sentir cette heureuse facilité inconnue avant lui.

On l'accuse encore d'avoir toujours le même style. Si on prétend dire par-là que ses Fables sont toutes écrites de la même maniere , du même ton , comment ne s'est-on pas apperçu qu'on avançoit une absurdité démentie par la seule inspection de son Recueil ? Quelle variété de sujets , de dessein , d'exécution , de costume , d'images , de tours , d'expressions , de morale ! On y reconnoît par-tout , à la vérité , le même caractère de génie , comme on reconnoît la touche de *Rubens* à chacun de ses tableaux , mais chaque objet y est traité avec les couleurs qui lui sont propres. Si on veut faire entendre que *la Fontaine* n'a fait que des fables , ou qu'il n'est estimable que dans cette seule partie ; ses imitations des *Métamorphoses* d'*Ovide* , sa belle *Elégie* sur la disgrâce de *M. Fouquet* , ses discours à *Madame de Montespan* , à *Madame de la Sabliere* , &c. & quelques autres de ses Ouvrages , prouvent qu'il étoit capable de réussir , & même d'exceller dans plus d'un genre. En un mot , s'il étoit possible

que *la Fontaine* n'eût jamais eu qu'un style, il seroit toujours certain qu'il a eu celui du génie ; il auroit donc mal fait d'en changer.

A-t-on plus de raison de nier qu'il eût de l'aptitude au sublime ? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roseau, celle du Payfan du Danube, & une infinité d'autres, ne démontrent-elles pas un esprit qui fait s'élever dès que son sujet exige de la noblesse, de la force, de l'enthousiasme ? Y a-t-il, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, un Poète qui offre autant d'exemples du sublime de sentiment & du sublime d'expression ? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois sainement des grands maîtres, dit, en parlant de *la Fontaine*, que nous n'avons pas de Poète plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus *SUBLIME* ; il recommande la lecture de ses Fables aux jeunes Poètes, pour étudier sa versification & son style, où les *Pédants*, ajoute-t-il, n'ont su relever que des négligences & dont les beautés ravissent les hommes de l'art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats *.

Que faut-il donc conclure de la criti-

* Poétique françoise, Chap. XVII, de la Fable.

que de M. de *Voltaire* & du silence de *Boileau* * ? Rien autre chose , si ce n'est que l'un & l'autre tournent au désavantage de ces deux Auteurs. Sans pénétrer dans les motifs de l'Auteur de l'*Art poétique* , on pourroit assurer que ce Poëme cesse d'être complet , dès qu'il omet un genre le plus capable de faire honneur à notre Parnasse & à notre langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faisoit cas de ce Fabuliste , & M. de *Voltaire* , si instruit dans les anecdotes littéraires , auroit dû se rappeler que ce Juge si éclairé de l'esprit & du cœur humain , avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Messieurs , ne raillez point le bon homme , il ira plus loin que nous*. Ne seroit-il pas honteux , pour la gloire des Lettres , que la modestie de *la Fontaine* & la simplicité de son caractère & de ses mœurs , eussent affoibli le mérite de ses talents auprès des deux hommes le plus en état de les apprécier ? Quoi qu'il en soit , les Fables de ce Poëte si délicat & si naïf , seront toujours des chef-d'œuvres ; les plus médiocres n'ont pas encore été égales par

* Si *Boileau* n'a pas fait mention de *la Fontaine* , dans son *Art poétique* , il a beaucoup parlé de ce Poëte dans sa Dissertation sur *Joconde* , où il le propose comme un modele de naturel & de naïveté.

ceux qui ont le mieux réussi dans la même carrière.

Il est fâcheux pour les mœurs que ses *Contes*, qui sont autant de modèles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuse, soient en même-temps un recueil de tableaux que la Jeunesse doit redouter. La simplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit, au contraire, comme des préservatifs contre les pièges de la séduction, ce qui lui faisoit dire, avec une confiance que la trempe seule de son caractère peut sauver du soupçon de fausseté :

J'ouvre l'esprit & rends le Sexe habile
A se garder des pièges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une seule à qui nuiront mes Vers.

Tout le monde fait combien le repentir expia les écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité ;

Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses Discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de *Jocaste* est armé d'un cilice *.

* Epître de M. Racine le fils, à J. B. Rousseau.

Peut-être ces marques, non équivoques de repentir, ont-elles soulevé contre lui plusieurs héros de la Philosophie. Leur admiration & leur suffrage ne se reglent que sur les rapports qu'on a avec leur façon de penser. Il y a long-temps qu'on lit sur le Frontispice du Sanctuaire d'où ils dispensent les réputations :

Et la Prose & les Vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos Amis.

Qu'ils apprennent cependant que *la Fontaine* a plus droit qu'aucun d'eux, au titre de Philosophe qu'ils usurpent. Une seule de ses Fables renferme plus de vraie philosophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les Ouvrages dont ils fatiguent le Public. Il est vrai que la philosophie du Fabuliste ne ressemble en rien à cette manie audacieuse qui tourmente, dégrade & ruine l'Humanité, en prétendant l'instruire; elle est puisée, au contraire, dans la saine raison, présentée avec décence, avec intérêt, & est toujours d'accord avec la politique & la vertu. On peut en juger par ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur, ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asyle,

Véritable Vautour , que le fils de *Japhet*
 Représente enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
 Le Sage y vit en paix & méprise le reste.
 Content de ses douceurs , errant parmi les bois ,
 Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne ,
 Que la fortune vend ce qu'on croir qu'elle donne.
 Approche-t-il du but , quitte-t-il ce séjour ?
 Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un beau jour.

Les vertus devroient être sœurs :
 Ainsi que les vices sont freres ;
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs ,
 Tous viennent à la file , il ne s'en manque gueres ;
 J'entends de ceux qui n'étant pas contraires ,
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus , rarement on les voit ,
 Toutes en un sujet émineinment placées ,
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant , mais prompt ; l'autre est prudent , mais
 froid , &c.

Deux Démon s à leur gré partagent notre vie ,
 Et de son patrimoine ont chassé la Raison ;
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie ;
 Si vous me demandez leur état & leur nom ,
 J'appelle l'un , Amour , & l'autre , Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire ,
 Car même elle entre dans l'Amour.
 Je le ferois bien voir : &c.

Du titre de clément rendez-le ambitieux ; [*Louis XIV*]
 C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux ,

Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie ,
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie ,
Inspirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Comme les Dieux sont bons , ils veulent que les Rois
Le soient aussi ; c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits ,
Non les douceurs de la vengeance , &c.

Il faut , autant qu'on peut , obliger tout le monde ,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La Ruse la mieux ourdie ,
Peut nuire à son Inventeur :
Et souvent la perfidie
Retourne sur son Auteur.

Vouloir tromper le Ciel , c'est folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enferme
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux ;
Tout ce que l'homme fait , il le fait à leurs yeux ,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Il ne se faut jamais moquer des misérables ,
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux ?

Ne soyez , à la Cour , si vous voulez y plaire ,
Ni fade Adulateur , ni Parleur trop sincère , &c.

Chacun tourne en réalités ,
Autant qu'il peut , ses propres songes ;
L'homme est de glace aux vérités ,
Il est de feu pour les mensonges.

Il feroit aisé de pouffer plus loin les citations. On peut donc dire de *la Fontaine* qu'en qualité de Philosophe , il connut la vraie sagesse & l'art de la faire aimer , comme on a dit de lui , en qualité de Poète ,

Il peignit la nature & garda les pinceaux.

LAINÉZ , (*Alexandre*) né à Chimai en Hainault , en 1650 , mort à Paris en 1710. Ce n'est pas le grand nombre de Poésies de cet Auteur qui l'a rendu célèbre , c'est la singularité de ses mœurs & l'originalité de son talent. Son caractère , aussi indépendant que son imagination étoit vive & féconde , ne lui a pas permis de s'appliquer constamment à un même Ouvrage , & l'amour de la gloire n'a jamais pu le porter à recueillir ce qu'il avoit composé en différentes occasions. C'est pourquoi il ne nous reste qu'un très-petit nombre de ses Poésies , encore a-t-il fallu que ses amis aient pris soin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il feroit à souhaiter qu'ils eussent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'est qu'à lui seul ; sa manière de peindre , l'agrément de son coloris , la vivacité de ses expressions , la chaleur de sa composition , le distinguent de tous ceux qui se sont exercés dans le genre de Poésies fugitives. Parmi ses Ouvrages perdus ,

ceux qu'on doit regretter davantage sont une *Épître à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille vers sur les campagnes de *Charles XII*, dont les fragments qui nous restent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien son esprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre *Apelle*, un jour, dans ces jeux si vantés,
 Qu'*Athènes* a trefois consacroit à *Neptune*,
 Vit, au sortir de l'onde, éclater cent beautés,
 Et prenant un trait de chacune,
 Il fit de sa *Vénus* un portrait immortel.
 Sans cette recherche importune,
 Hélas ! s'il avoit vu la divine *Martel*,
 Il n'en auroit employé qu'une.

La Fontaine, *Boileau* & *Chapelle* faisoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ses Poésies. *Chapelle* sur-tout l'estima d'une façon particulière : la ressemblance d'esprit, de caractère & de conduite, décide souvent les suffrages des hommes : ce fut sans doute ce qui rendit *Lainez* si aimable aux yeux de son confrere, qui avoit les mêmes passions que lui.

L A L A N D E, (*Joseph - Jérôme* L E FRANÇOIS DE) de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockholm, de Harlem, de

Bologne , de Florence & des Arcades de Rome.

Il a cultivé les Lettres en même-temps que les Sciences. A ce dernier égard , on le place parmi les premiers Astronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur , il a fait connoître , par quelques bons Ouvrages , qu'il eût été en état de se distinguer dans cette carrière , s'il s'y fût totalement consacré. Son *Voyage d'Italie* est écrit avec autant d'ordre & de méthode , que de jugement & d'érudition ; tout ce qui regarde la topographie & les beaux Arts y est traité de maniere à donner de justes & de saines idées sur les différentes contrées & sur les Chef-d'œuvres de Peinture , de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuse partie de l'Europe. Les réflexions critiques de l'Auteur se trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art , & avec les remarques des habiles Artistes. On trouve encore dans les Ouvrages de M. *Lalande* un Eloge du Maréchal de *Saxe* assez bien écrit , pour faire connoître que l'Eloquence ne lui est pas plus étrangere que l'Astronomie.

LALANE , (*Pierre*) Poëte qui vivoit du temps de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pieces , parce que la délicatesse de son goût ne lui permit pas , dit-on , d'en faire paroître davantage. On eût pu encore ajout

ter qu'il en avoit fait paroître deux de trop, car il n'y a que ses *Stances à Ménage* qui vailent la peine d'être lues. En passant légèrement sur quelques-unes qui sont minces, ou qui ne sont que des répétitions, nous en rapporterons ici les meilleures, afin qu'on puisse juger qu'il n'est point d'Auteur médiocre où l'on ne puisse trouver des traits estimables. Il s'agit dans ces *Stances* d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi , romps tes liens ,
 Quelques légers qu'ils puissent estre ;
 Viens , *Ménage* , en ce lieu champêtre ,
 Où content de tes propres biens ,
 Tu n'auras que toy pour ton maître.

Non que le Maître que tu fers ,
 Ne soit un homme incomparable ,
 Qu'il n'ait un mérite adorable ,
 Et que la douceur de tes fers ,
 Ne soit charmante & desirable.

Lui-même viendrait dans ces bois ,
 Jouir , au murmure de l'onde ,
 D'une félicité profonde ,
 Si les oracles de sa voix
 N'estoient pour le salut du monde.

Toy qui peux prendre ce loisir ,
 Fuy le tumulte de la ville ;
 Et si tu veux estre tranquille ,
 Ton ame ne sauroit choisir
 Un plus délicieux asyle....

Les plaisirs y sont purs & doux ,
Comme l'air que l'on y respire ,
L'innocence y tient son empire ;
Et chacun sans estre jaloux ,
Y possède ce qu'il desire...

La plus éclatante grandeur ,
Pour qui le Courtisan s'immole ,
Nous est moins qu'une vaine idole ;
Et nous méprisons la splendeur ,
De tous les thrésors du Pactole.

Nous n'avons sçeu que trop souvent ;
Tout ce que peut un beau visage ;
Mais par un tel apprentissage ,
Nostre cœur , devenu sçavant ,
En est aussi devenu sage.

Icy , comme dans un miroir ,
Nostre ame , à soy-mesme connue ,
Et de nulle erreur prévenue ,
Se considere & se fait voir
Libre , sans fard & toute nue,

Des violentes passions
Qui la tenoient enveloppée ,
Comme d'un dédale échappée ,
A bien régler ses actions ,
Elle est seulement occupée...

Viens donc en ces lieux peu battus ;
Où la fortune & ses caresses ,
L'Amour & toutes ses tendresses :
Cedent aux solides vertus ,
Qui sont nos biens & nos Maistresses.

Lalane avoit épousé *Marie Galtelle des Roches* qui, selon lui, étoit une des plus belles Femmes de son temps. Une mort prématurée la lui enleva. Il l'avoit célébrée pendant sa vie, il la célébra après sa mort, & l'on soupçonneroit son amour ou ses regrets d'avoir été très-foible, à en juger par ses vers, que M. de *Saint-Marc* a eu tort de recueillir, contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre justice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, (*Ambroise*) Chanoine de Sainte Opportune, à Paris, sa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans son *Histoire des Traductions françoises de l'Ecriture-Sainte*, & dans son *Histoire & Abrégé des Ouvrages Latins, Italiens & François*, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on trouve des choses instructives & curieuses, qui doivent faire pardonner les défauts de style dont ces deux Ouvrages ne sont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture-Sainte donne sur-tout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif & éclairé, qui fait relever à propos les falsifications que les Ministres Protestants se sont si souvent permises, pour ajuster les textes aux principes de leur doctrine

1. LAMARE, (*Nicolas DE*) Doyen des Commissaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoît son *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails instructifs, de réflexions solides, de vues utiles. Personne avant lui n'avoit embrassé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* soit complet, ni exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui sauroit en conserver les matériaux, & les employer avec plus de discernement & de critique, auroit peu de chose à faire, pour en tirer un grand parti, & rendre des services précieux à cette partie essentielle de tout gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, (*N.*) ex-Abbé, né en Bretagne, mort en 1752, Poète qui n'étoit ni sans esprit, ni sans talents, mais qu'une vie dissipée empêcha de s'élever au-dessus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son Goût, auroient pu perfectionner ses heureuses dispositions pour la Scene lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le Plan, de l'intelligence dans la distribution des Scenes, du naturel & de la vérité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

La Pastorale de *Titon & l'Aurore*, mise en Musique par M. de *Mondonville*, est une Production postume de la Muse de M. *Lamare*. Le Musicien y a fait des changements qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théâtre lyrique qui ne peut guere se soutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pièces fugitives de ce Poète, qui méritoient peu d'être recueillies. Elles se réduisent, si l'on en excepte ses Couplets à la Princesse de R. à des pensées foibles, & le plus souvent à de la Prose rimée.

I. L A M B E R T, (*Anne-Thérèse* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE) née en 1647, morte à Paris en 1733; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par son esprit, à la Cour de Madame la Duchesse du Maine. Personne n'a mieux rendu les caracteres d'une morale sage, sensible & embellie par les graces du style. Les *Avis d'une mere à son fils*, ceux d'une mere à sa fille sont d'une instruction saine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plupart des Auteurs moralistes, & principalement aux personnes de son sexe qui ont écrit en ce genre; elle ne s'attache point à des définitions métaphysiques de

la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inspirer le goût ; & sa maniere d'en parler est très-propre à la faire aimer. Lorsqu'elle cite les Auteurs classiques, Latins & François, c'est toujours sans affectation & sans pédanterie. Les jeunes personnes qui voudront se former le cœur & l'esprit, ne sauroient trop se nourrir de la lecture de ses Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait sentir ce doux sentiment, le fait desirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame Lambert que des négligences dans le style, & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, (*Joseph*) Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ses Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus sont les Homélies, imprimées sous le titre d'*Année Evangélique*, des conférences intitulées : *Discours sur la vie ecclésiastique*, des *Instructions courtes & familières* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'Année. On y remarque, en général, un Esprit nourri de la lecture des Livres saints, quelquefois de l'onction, & presque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui au-

roient un vrai desir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'est pas toujours exact ; la multitude de ses compositions l'a sans doute jetté quelquefois dans des négligences & des méprises , qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, (*Claude-François*) Abbé , né à Dole , mort à Paris en 1765 , a composé des Romans où le style du besoin & de la faim se fait sentir à chaque page , & des Histoires qu'on ne lit guere que pour les noms & les dates. Le plus connu de ses Ouvrages est son *Histoire littéraire du Siècle de Louis XIV* , divisée en autant de Livres qu'il y a de classes de Littérateurs & de Savants , & dont chaque Livre est précédé d'un Discours sur l'Origine & les progrès de chaque art , de chaque science. Ces Discours , au nombre de seize , sont écrits comme le reste de l'Ouvrage , c'est-à-dire , que le style en est lourd & diffus , que les réflexions en sont triviales , les détails ennuyeux , les faits mal exposés. Son *Histoire générale de tous les Peuples* n'est pas mieux écrite. On y trouve , il est vrai , ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différents ; mais ce qu'on tâcheroit vainement d'y trouver , c'est du goût , de l'exactitude dans les faits , de la vérité dans les portraits , de la nouveauté dans les idées ,

de la noblesse & de la correction dans le langage. Il arrive à M. *Lambert* de se recopier, & de tomber souvent en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, (*Bernard*) Prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas sur ses productions de Théologie, qui se réduisent, pour la plupart, à des discussions polémiques, ni sur ses Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous n'en parlons, qu'en égard à ce qu'il a fait dans le Genre littéraire; & l'on peut dire que ses *Entretiens sur les Sciences & la maniere d'étudier* forment une composition estimable, dont la lecture seroit très-utile aux Jeunes gens, assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard & sans principes. L'Auteur y donne des avis très-judicieux, & leur indique, avec discernement, les sources où ils peuvent puiser.

Sa *Rhétorique ou l'Art de parler*, sans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, est néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'esprit, & à lui faire contracter l'heureuse habitude de juger des choses sur des princi-

pes clairs & solides. On y trouve une Préface lumineuse où il est aisé de prendre d'abord une juste idée de la matière que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'est pas tout-à-fait à la portée de la Jeunesse qu'on instruit dans les Collèges ; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y trouvera de quoi s'instruire, le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Historien comme le Philosophe. Au mérite des choses, il réunit celui de la méthode, d'un style clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, (*Dom François*) Bénédictin, né à Montereau près de Chartres en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* disent que, de tous les Bénédictins, il est celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaise idée de la plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi lesquels on en trouve plusieurs plus estimables du côté du style, que le P. *Lami*. En effet, les Ouvrages de ce Religieux sont d'une diffusion, d'une monotonie, d'une foiblesse d'expression, qui en rendent la lecture insipide. Nous avons eu la patience d'en lire plusieurs, celui entr'autres qui a pour titre : *la Rhétorique du Collège trahie par son Apo-*

logiste , contre l'Ouvrage de M. *Gibert* ; Nous pensions y trouver de quoi nous instruire , & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on est aussi plat & aussi vuide de choses , dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célèbre Professeur , comment peut-on être intéressant dans d'autres productions ? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets* , où une loquacité , une intempérance de raisonnemens qui ne disent rien , une surcharge de mots inutiles , autorisent à prononcer sur cet Ouvrage cette sentence mortelle :

Sunt verba & voces , prætereaque nihil.

I. LAMOIGNON , (*Guillaume DE*) Premier Président au Parlement de Paris où il naquit en 1617 , & où il mourut en 1677 , plus connu dans la République des Lettres par les justes éloges de *Boileau* & l'Oraison Funèbre de *Fléchier* , que par ses Ouvrages qui sont dispersés & ne subsistent que dans de vieux recueils. Ce Magistrat aussi recommandable par ses mœurs & sa probité , que par ses talents , a eu la gloire d'être un des plus zélés Protecteurs des Lettres. Il les aidait par ses conseils , & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de son *Lutrin*.

2. LAMOIGNON , (*Chrétien-François DE*) Avocat-Général du Parlement de Paris , de l'Académie des Inscriptions , fils de *Guillaume* , né à Paris en 1644 , mort dans la même Ville en 1709 , n'avoit pas moins de talents que son pere , & eut plus d'occasions de les faire briller. Ses *Plaidoyers* sont d'un style véhément , rapide , pleins de pensées nobles , de tours énergiques , & d'expressions heureuses. On peut les regarder comme des *Traités de Jurisprudence* , où l'Orateur , l'Historien , le Naturaliste , le Philosophe , & même le Théologien trouveroient à s'instruire. Nous ne parlons pas des qualités de son cœur ; son nom seul les annonce ; & ce Magistrat auroit démenti son sang , si elles n'eussent pas été d'accord avec les vertus qui y sont depuis long-temps héréditaires

LANCELOT , (*Dom Claude*) Bénédictin , né à Paris en 1615 , mort en 1695 ; un de ces Littérateurs qui , sans avoir une réputation brillante , n'en ont pas moins rendu aux Lettres des services très-intéressants. Ses excellentes Grammaires sont d'un très-grand secours , pour faciliter à la Jeunesse la connoissance du Grec & du Latin. C'est à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque* , *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue*

Latine, ainsi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes*, connues sous le nom de Port-Royal. On voit par ces Ouvrages élémentaires, devenus classiques, que personne ne connoissoit mieux le Méchanisme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, est un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, si peu cultivée aujourd'hui. Ce n'est donc pas faute de secours qu'on néglige si fort les Auteurs Grecs. Il seroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ont pris le parti de ne les connoître que dans les Traductions ; encore la plupart ignorent-ils qu'elles existent ; la facilité de se faire une réputation dans les Esprits frivoles, les dispense de tout travail. Mais il est encore temps d'apprendre aux jeunes-gens, susceptibles d'être dirigés vers les sources du génie, qu'on ne peut devenir un grand homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands modèles, & que ce n'est qu'en allumant son flambeau aux rayons du soleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ses Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLET DU FRESNOY, (*Nicolas*)
voyez LENGLET.

LANGLOIS, (*Jean-Baptiste*) Jésuite ,
né à Nevers en 1663 , mort en 1706.

De plusieurs Ouvrages qu'il a faits , on n'estime aujourd'hui que son *Histoire des Croisades contre les Albigeois* , qui suppose des Recherches , de la Critique , & surtout l'art de le fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoît* , Jacobin , avoit traité le même sujet ; mais la forme , si l'on peut s'exprimer ainsi , en gâtoit les matieres ; un style lourd déparoit le mérite des choses , au lieu que le P. *Langlois* a su les embellir , & les rendre intéressantes par une diction noble , aisée , & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, (*Hubert*) né à Viteaux en Bourgogne , en 1518 , mort à Anvers en 1581 ; fougueux Protestant , dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit par sa hardiesse que par son éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* consistent dans des morceaux d'Histoire , & des Traités de Politique , assez médiocrement écrits , qui furent cependant recherchés , dans leur nouveauté , faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE
DE GERGI, (*Jean-Joseph*) Docteur de

Sorbonne , Archevêque de Sens , arriere-petit-neveu du précédent , de l'Académie Françoisè , né à Dijon en 1677 , mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques , ascétiques , historiques , polémiques , académiques , dont plusieurs ont été traduits en Latin , par le cas qu'on en a fait. On trouve , dans les Recueils de l'Académie Françoisè , plusieurs *Discours* de sa façon , qui annoncent un sage Littérateur & un Ecrivain élégant , mais souvent diffus.

Ce Prélat est un des Ministres de l'Eglise , qui ont été le plus maltraités par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré , avec avantage , dans un parti contraire au sien , si l'on doit appeller parti , celui de l'Eglise , auquel M. *Languet* fut toujours attaché , & dont il fut un des plus zélés Défenseurs. Nous ajouterons donc , par un principe d'équité , que ce Prélat doit être regardé , sinon comme un des premiers Ecrivains de l'Eglise , du moins comme un Ministre laborieux , dont les talents sont plus dignes d'éloge , que de critique. La piété qui respire dans ses Ouvrages , & celle qu'il a fait paroître dans toute sa conduite , sont de nouveaux titres qui déposent en sa faveur ,

& réfutent les imputations du Censeur Biographique. Ce n'est point en cherchant à déprimer injustement ses Adversaires , c'est en prouvant qu'on pense mieux qu'eux , c'est sur-tout par la douceur & l'équité , qu'on peut , en matière de doctrine , appuyer sa propre cause ; ou , quand on s'attache à la bonne , on n'a pas besoin de mauvaises ressources pour la soutenir.

LANOUE, [*Jean SAUVÉ DE*] Comédien , né à Meaux en 1701 , mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit , dit-on , naturel , rempli d'intelligence , de noblesse & de sentiment , quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. C'est plus qu'il n'en faut , pour nous mettre en droit de dire , qu'il étoit donc meilleur Comédien , que bon Poète dramatique. Il ne s'ensuit pas de là qu'il fût sans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II* , offre des beautés qui justifient le succès qu'elle a eu & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de disposer les Scènes de manière que l'action ne languit point , & c'est par cette espèce de magie , peu connue des Poètes tragiques d'à-présent , qu'il a su en rendre les défauts moins sensibles. De six Comédies que nous avons de lui , il y en

a cinq au-deffous du médiocre ; mais *la Coquette corrigée* est une des meilleures Pièces de caractère qui aient été faites de nos jours , quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théâtre de Province où elle ne reparoisse trois ou quatre fois l'an , & toujours avec de nouveaux applaudissemens. On la verroit , sans doute , avec le même plaisir , dans la Capitale , si des motifs , dont on ne devine pas la cause , n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Quoi qu'il en soit , cette Piece offre des détails très-piquans , & des vers que tout le monde fait par cœur ; tels sont ceux , entr'autres , qui régulent la conduite d'un Honnête-homme , trompé par une Maîtresse perfide :

Le bruit est pour le fat , la plainte pour le fort ,
L'honnête-homme trompé s'éloigne , & ne dit mot.

ils sont applicables à plus d'une circonstance de la vie.

LAPLACE , [*Pierre-Antoine DE*] de l'Académie d'Arras , né à Calais en 1709 , Auteur du *Théâtre Anglois* , Ouvrage qui manquoit à notre Langue , & qui assure à M. de *Laplace* un rang distingué parmi nos bons Littérateurs. Cette Traduction nous a procuré des richesses , qui , mises en comparaison avec les nôtres , en ce

genre , contribuent à la gloire du Théâtre François , mais n'en offrent pas moins au Lecteur de quoi admirer mille beautés , malgré l'irrégularité qui y regne. Le Traducteur s'est attaché à rendre l'original , selon le style dont il est écrit , c'est-à-dire , qu'il traduit tantôt en Vers , tantôt en Prose , & qu'il emploie quelquefois des Vers Alexandrins sans rimes , qu'on appelle Vers blancs , fort en usage en Angleterre , & qui y rendent la versification bien plus facile que parmi nous. Un autre service que M. de *Laplace* a rendu , par cette Traduction, c'est d'avoir ouvert une source , où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois , peuvent aller puiser des idées , des situations , des caractères , des sujets même , pour les naturaliser ensuite sur notre Scene. C'est ce que M. de *Voltaire* n'a pas négligé de faire , avant même que l'Ouvrage de M. de *Laplace* ne parut. La Tragédie de *Zaïre* est entièrement calquée sur la Tragédie d'*Othello* de *Shakespéar*. Dans l'une & l'autre Piece , c'est un amour excessif qui forme l'action , c'est la jalousie qui en est le ressort , c'est une méprise qui enfante la catastrophe. *Othello* croit sa femme infidelle , à la vue d'un mouchoir qu'on lui persuade qu'elle a donné à un de ses rivaux ; *Orosmane* entre en fureur à la

vue d'une Lettre écrite par *Zaire* à *Nérestan*, qu'il croit son rival. *Othello* tue sa femme, se poignarde lui-même, après qu'on l'a défabusé; *Orosmane* en fait autant. Ils débitent l'un & l'autre, avant de se poignarder, les mêmes sentiments, avec cette seule différence, que ceux d'*Othello* paroissent plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait passer dans notre Langue, plusieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Histoire de Tom-Jones*, l'*Orpheline Angloise*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoissance. Il a fait aussi des Tragédies qui méritoient quelques succès. *Venise sauvée* en a eu beaucoup plus, que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. Il a, outre cela, long-temps travaillé au *Mercur* de France, mais ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux; des louanges trop peu justes & trop prodiguées, nous dispensent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [*Joseph DE*] Abbé, né à Belfort en Alsace, en 172...

Après avoir débuté, dans la carrière des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a su assez généralement observer les regles du goût

& celles de l'honnêteté , il a renoncé au dangereux office de Journaliste & de Critique , dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles , ou de s'attirer des ennemis , en les appréciant à leur juste valeur. Des Compilations ont depuis exercé sa plume ; mais il faut se garder de confondre les siennes avec celles de tant d'autres , qui n'ont fait que moissonner indistinctement , dans le champ d'autrui , le bon grain avec l'ivraie , en se réduisant à la simple fonction de Copiste , qui exigeroit du moins de l'attention & du discernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé , il est vrai , mais il a su revêtir de son style , toujours facile , & souvent agréable , la plupart des Ouvrages dont il a voulu donner des Abrégés. Tel est son *Voyageur François* , où l'on ne sauroit condamner que quelques descriptions qui sentent trop l'afféterie , & une affectation de gentilleses , qu'il auroit pu éviter , en se laissant aller à la tournure naturelle de son esprit.

On feroit une petite Bibliothèque de tous les Ouvrages qu'il a publiés , comme il est facile d'en juger , par la liste qu'on en donne dans *la France littéraire*.

LARCHER , [N.] né à Dijon en 1726 ,
Littérateur infiniment plus versé dans

l'Histoire des anciens Peuples & dans la connoissance des bons Auteurs Grecs & Latins , que nos Philosophes , qui n'ont cherché à répandre du ridicule sur l'Erudition & sur ceux qui la cultivent , que par la manie générale de proscrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il est vrai que son érudition a dû leur être incommode , par son zele à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits , & à redresser les falsifications qu'ils se sont permises pour appuyer leurs systèmes. Son *Supplément à la Philosophie de l'Histoire* , a allumé la bile de M. de Voltaire , & lui a attiré des injures qui ne ressembloit à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être fera-t-on bien aise de trouver ici un échantillon du style polémique de ce célèbre Ecrivain. Nous allons citer un morceau du *Tableau philosophique de son Esprit* , où se trouvent rassemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées , dans un Libelle intitulé , *Défense de mon Oncle*. On jugera de quel côté est la raison & sur qui retombe la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE
FERNEY , DANS LE PAYS DE
GEX.

» Les Savants de France justement alar-

» mės du tort que M. de *Voltaire* faisoit à
 » l'Erudition , par ses bėvues , ses anachro-
 » nismes, ses fausses interprétations , comme
 » il appert par plusieurs de ses Ouvrages , &
 » notamment par *sa Philosophie de l'His-*
 » *toire* , s'assemblerent à Paris , pour trou-
 » ver moyen de remédier à ce désordre.
 » La matiere mise en délibération , ils con-
 » vinrent qu'on lui députeroit en poste un
 » d'entr'eux , pour l'interroger juridique-
 » ment , & juger s'il avoit les qualités né-
 » cessaires pour former un bon Historien ,
 » mais principalement pour s'éclaircir s'il
 » savoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi
 » pour cette importante commission. Il
 » part , accompagné d'un témoin irrépro-
 » chable , arrive dans le pays de Gex , & se
 » transporte au domicile du sieur de *Vol-*
 » *taire*. Il le trouve occupé au Grec , à la
 » vérité , mais à du Grec à côté duquel
 » étoit une mauvaise Traduction ; il lisoit les
 » anciens Auteurs , mais c'étoit dans des
 » extraits infideles , qu'on lui avoit fourni
 » des pays étrangers. Vous venez , sans
 » doute , Messieurs , dit-il aux deux Dépu-
 » tés , pour rendre hommage à mes lu-
 » mieres & à mes talents ; est-ce par ha-
 » sard de la part de quelque Puissance que
 » vous venez ? c'est de la part du monde
 » savant , répond M. *Larcher*. L'hommage

» du monde savant vaut bien celui d'un
 » Prince, reprit modestement M. de Vol-
 » taire. Oui , sans doute , continue le Dé-
 » puté ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.
 » Le monde savant , ajoute-t-il , est fort
 » étonné que vous usurpiez ses droits , sans
 » que vous ayez les connoissances requises.
 » Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous
 » n'entendez pas ; vous employez le mot
 » barbare de *Basilei* , qui n'est point Grec ,
 » au lieu de *Basileis* ; vous vous servez du
 » mot de *despotes* , sans en savoir la signi-
 » fication ; vous avez souvent le mot de
 » *demiourgos* à la bouche , & vous ignorez
 » ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de
 » *Dynastie* pour celui d'une Province ou
 » Contrée ; vous appelez les Prêtres Egyp-
 » tiens des *Bouteils* ; car c'est ce que si-
 » gnifie le mot *choas* , que vous leur ap-
 » pliquez ; vous faites passer à *Hercule* le
 » détroit de Calpé & d'Abila dans son go-
 » belet , au lieu de dire qu'il le passa dans
 » un navire appelé *Scyphus* ; enfin , vous
 » êtes véhémentement soupçonné , par plu-
 » sieurs de vos citations , de ne pas entendre
 » ce dont vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gex étonné ,
 » se mit aussi-tôt à crier : *Je suis Seigneur*
 » *de Ferney , Gentilhomme ordinaire de la*
 » *la Chambre du Roi , & Membre de cent*

Académies. Ce n'est pas ce dont il est question, reprit M. *Larcher*, nous parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur, & se met à crier : *Cuistre*, *Fauffaire* *, *Paillard*. Ce n'est pas du méchant François, c'est du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé répond : *Bouc*, *Crasseux*, *Sodomite*. Ceci est encore du François, & non du Grec, ajouta le Député. Mais puisque vous ne voulez pas répondre sur le Grec, voyons sur les Auteurs.

» Pourquoi vous êtes-vous avisé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de distance de l'une à l'autre ?
 » Pourquoi faites-vous de cent quatre-vingt stades, huit de nos grandes lieues, tandis que cent quatre-vingt stades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues ? Pourquoi établissez-vous des Temples à *Eleusine*, où il n'y en eut jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleusine* une Divinité particulière, tandis qu'*Eleusine* n'est qu'un surnom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous flageller, par des Prêtres d'*Eleusine*, les Pénitents & les Initiés, tan-

* Telles sont les graves raisons que M. de *Voltaire* apporte contre les savantes refutations de M. *Larcher* ; tout ce qui est en italique est exactement de lui.

» dis qu'il ne s'agit dans le passage de *Pausanias*, que vous avez cité pour preuve,
 » que de petites baguettes, avec lesquelles
 » les Prêtres frappoient, dans les cérémonies,
 » non les Initiés & les Pénitents, mais
 » les Images des Dieux des Enfers, parce
 » que ces Dieux retenoient *Proserpine*?

» Le Grec moderne est interdit par toutes ces questions. Ses accès le reprennent,
 » & se met à crier dans son délire : *Janséniste*,
 » qu'on a vu donner des scènes au cimetière de *S. Médard*, vil & ancien Répétiteur
 » du Collège Mazarin....

» Je le vois bien, dit M. Larcher à son Compagnon,
 » l'étude du Grec vient de renverser, dès le commencement,
 » la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai
 » donné des scènes au cimetière de Saint Médard,
 » moi qui suis né en 1726, & les convulsions en 1729;
 » il me fait Répétiteur au Collège Mazarin, moi dont la
 » fortune a permis que j'eusse un Répétiteur.
 » Ne nous en étonnons pas; c'est ainsi qu'il renverse
 » tous les faits, qu'il les défigure. Voilà où l'ont
 » conduit ses lectures d'*Hérodote*, sa rage pour le
 » *Sanchoniaton*, forgé par *Porphyre*, sa fureur de
 » vouloir se perdre dans l'antiquité, pour perdre ensuite le
 » siècle présent dans ses rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainsi, le Philoso-
 » phe historien étoit tombé en foiblesse ,
 » ses petits yeux de feu s'étoient fermés , &
 » sa grande bouche restoit ouverte. Les Dé-
 » putés se retirèrent , & le laisserent dans
 » cet état , en prenant la précaution d'aver-
 » tir qu'on allât lui jeter de l'eau sur la tête ,
 » & lui faire prendre de l'ellébore pour
 » purger son cerveau.

» Ils retournerent à Paris , faire leur rap-
 » port juridique , & le Monde savant con-
 » vaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis*
 » & *græcæ linguæ non compos* , il fut déli-
 » béré , d'une voix unanime , de lui envoyer
 » un Rudiment Grec , un Répétiteur du
 » College Mazarin , & un *Prêtre d'Eleu-*
 » *sine* pour le *fesser* , d'après son systême , en
 » qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En atten-
 » dant , ordre à lui , de n'écrire que très-
 » peu en François , & défense de parler
 » jamais de Grec. «.

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Cri-
 tiques ; on a encore de lui une excellente
 traduction de l'*Electre* d'*Euripide* , de quel-
 ques Poésies de *Pope* , & de plusieurs mor-
 ceaux des *Transactions philosophiques* de la
 Société Royale de Londres , dont il se pro-
 pose de publier la suite ; ce qui est plus que
 suffisant pour donner une idée avantageuse
 de cet Homme de Lettres , dont les mœurs

douces & honnêtes méritoient autant d'égards, que l'utilité de ses travaux.

LARREY, [*Isaac DE*] Protestant, né à Montivilliers dans la Normandie en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ses Ouvrages où l'esprit de parti n'est point entré sont assez estimables, & du côté des choses & du côté du style ; c'est pourquoi on lit, avec plaisir, son *Histoire de l'Empereur Auguste*. Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un réfugié qui veut plaire aux Anglois : c'est dans le même esprit qu'il composa l'*Histoire d'Angleterre*, qui n'est plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits, en gravure, des Princes & des grands Hommes qu'on y trouve. Son *Histoire de Louis XIV* n'est le plus souvent qu'une compilation informe des Gazetes étrangères de son temps, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. Son expression favorite est ; *on dit*, jamais Historien ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Historien n'a été plus avide à recueillir les bruits populaires & les calomnies débitées en faveur de sa Secte.

LA RUE, [*Charles DE*] Jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès sa jeunesse, les Belles-Lettres & la Poésie Latine & Françoisse exercèrent ses

talents qui annonçoient des succès , propres à le distinguer des Littérateurs & des Poètes de College. *Corneille* ne crut pas s'abaisser en traduisant en vers françois son Poème des *Conquêtes de Louis XIV* ; & fit l'Eloge du jeune Poète , lorsqu'il présenta sa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande estime pour ce Jésuite qui ne professoit encore que les Humanités.

La verve poétique du P. *la Rue* se développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoises. De ce dernier genre , est celle de *Sylla* , honorée des éloges du grand *Corneille* ; on dit que les Comédiens se préparoient à la jouer , lorsque l'Auteur , qui ne s'étoit jamais proposé de travailler pour eux , obtint un ordre pour en arrêter la représentation. Il est vrai que ses liaisons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire soupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le théâtre , que son état ne le permettoit ; on étoit même persuadé , de son temps , comme on l'est encore aujourd'hui , que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonne Fortune* devoient beaucoup à ses talents. Quoi qu'il en soit , la maturité de l'âge les dirigea vers leur véritable objet. La carrière de la Chaire offrit à ce Jésuite un champ où il se fit une très-grande réputation , que ses *Sermons*

imprimés justifient , malgré qu'ils aient perdu quantité de traits , que l'imagination de l'Auteur enfantoit subitement dans la chaleur du débit. Sans avoir la solidité de *Bourdaloue* , le P. *la Rue* a quelquefois plus d'élévation , & sa Morale annonce un Esprit aussi fin observateur , qu'heureux à trouver des expressions & des tours propres à rendre ses idées , & à les faire saisir , par une vive impression. Cet Orateur est sur-tout frappant dans les Discours du *Pêcheur mourant* , du *Pêcheur mort* , & dans celui des *Calamités publiques*. Il est plus éloquent , plus soutenu dans ses Oraisons Funebres. Celle du Maréchal de Luxembourg , celle du Duc & de la Duchesse de *Bourgogne* , dont le texte est aussi heureux que le sujet en étoit affligeant , seront toujours regardées comme un des plus beaux monuments de l'Eloquence de la Chaire.

Nous ne parlons point du Recueil de ses Poésies fugitives , dont *Barbou* a donné une Edition magnifique , où les Connoisseurs trouvent plus d'esprit , de délicatesse & de sentiment , qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque se feroit borné à ce seul genre.

LATTAIGNANT , [*Gabriel-Charles DE*] Chanoine de Reims , né à Paris au commencement de ce Siecle.

Sa Muse a su se plier à tous les goûts. Tantôt gaie , tantôt sensible , elle a célébré successivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lat-taignant* ait choisi le genre des Chançons , préférablement à tout autre. Il a mieux aimé , sans doute , suivre les impressions de son génie , que la décence de son état , qui lui a paru trop sévère. Quoi qu'il en soit , ce Chançonner peut occuper une place parmi les Esprits agréables , qui font honneur à la gaieté françoise. Si ses Chançons ne sont pas toujours égales , s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles , il en a beaucoup d'ingénieuses & de très-déliques.

Une réserve dont on doit lui savoir gré , c'est que la vivacité de son imagination n'a jamais laissé échapper aucun trait contre la Religion , aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques , aucune de ces faillies licencieuses qui coûtoient si peu aux *Grécourt* , aux *Chaulieu* & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire , à sa gloire , qu'il a réparé les légèretés de sa Muse , par des productions plus dignes de ses talents. Ses Cantiques spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages , que ses Ouvrages de ga-

lanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens, de la part des Esprits frivoles, dont les suffrages ne valent pas la peine qu'on leur sacrifie ses devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien. On a lu, dans sa Nouveauté, un Ouvrage de sa façon, intitulé *le Tableau du Siecle*; & l'on s'est apperçu que la connoissance de nos mœurs y étoit revêtue d'un style trop diffus, & quelquefois trop familier. Il a publié aussi une Apologie du Théâtre, en réponse à la Lettre de *J. J. Rousseau* sur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de son zele; c'étoit soutenir les avantages de son métier. Mais il s'en faut bien que les armes soient égales entre son Adversaire & lui, soit pour le fonds des choses, soit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre justice, du côté de la modération avec laquelle il présente ses raisons; c'est toujours beaucoup d'être modéré dans la dispute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER; [*Marc - Antoine*] Abbé, ci-devant Jésuite, Associé des Académies d'Angers, de Marseille, & de Lyon, né à Manosque, dans le Diocèse de Sisteron, en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit sur la Musique, la Peinture, l'Architecture, annonce des con-

noissances & du talent pour saisir les principes & les finesſſes de ces trois Arts ; ſes *Effais ſur l'Architecture* ſont ſur-tout très-eſtimés.

L'Oraiſon Funebre du Prince de *Dombes* a des beautés d'Eloquence , qui ſont juger qu'il ſ'eſt mépris en ſ'attachant à un autre genre : ce genre eſt l'Histoire , dont il a défiguré l'eſprit & le ſtyle , en la ſurchargeant de traits plus oratoires qu'historiques , d'une intempérance de figures , d'un luxe d'exprefſions déplacé , d'une affectation de grands mots qui ne produiſent que des ſons , lorsqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'eſt ainſi qu'il a écrit ſon *Histoire de Veniſe* , où il compare , en ces termes , cette République à celle de Genes : » C'étoient com-
 » me deux tourbillons , qui , gênés l'un par
 » l'autre dans leur rencontre , menaçoient
 » inceſſamment de ſ'abſorber l'un & l'autre
 » par des forces incompatibles de leur ex-
 » panſion ; dominant l'un & l'autre ſur deux
 » mers oppoſées , l'endroit où elles ſe réu-
 » niſſent étoit pour eux un centre de
 » concurrence , où ils ne portoient qu'une
 » détermination décidée à ſe croiſer « .
 Ceci n'eſt-il pas du *Diderot* tout pur ? &
 un Ecrivain qui ſe permet des comparai-
 ſons auſſi amphigouriques , qui les répète

en toute occasion , & même fans occasion , est très-certainement auffi peu propre à écrire l'Histoire , que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphysique.

LAUJON , [*Pierre*] Secrétaire des Commandemens du Comte de *Clermont* , né à Paris en 17...

Poète agréable , ingénieux & délicat, dont les Pastorales & les Ballets font un des principaux ornemens de notre Théâtre lyrique. Le naturel & le tendre de la Poésie , l'intelligence & les ressorts de ce genre de Spectacle , y font maniés avec une finesse qui en rend l'effet des plus intéressans. Tout le monde fait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie* , dont les vers sont si naturels & si harmonieux , qu'ils font , pour ainsi dire , valoir la Musique , quoiqu'excellente par elle-même , au lieu que , dans tant d'autres , c'est la Musique qui fait supporter les vers. Ce qui distingue encore les productions de *M. Laujon* , c'est que le sentiment y consiste moins dans une affectation de paroles doucereuses , que dans un fonds de chaleur & de sensibilité qui anime l'expression.

LAUNOY , [*Jean DE*] Docteur en Théologie , né à Valdesie , dans la Basse-

Normandie , en 1603 , mort à Paris en 1678 ; Homme des plus érudits de son temps , comme on peut en juger par dix volumes *in-fol.* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des discussions sur plusieurs Saints qui , selon lui , n'avoient jamais existé. Le seul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs , est son *Histoire du College de Navarre* , encore faut-il faire grace à sa maniere dure & barbare d'écrire , en faveur des recherches curieuses qu'il offre au Lecteur.

LAURÉS , [*Antoine Chevalier DE*] né à Gignac , dans le Diocèse de Montpellier , en 17...

Ce n'est pas sur quatre Couronnes obtenues de l'Académie des Jeux Floraux , & sur trois autres décernées par l'Académie Françoise , qu'il faut juger de ses talents. Ces lauriers littéraires ont été si souvent prodigués au hasard ou par système , que la gloire qui peut en revenir commence à être généralement décriée. Il seroit cependant injuste de refuser des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés* , pleines de verve & d'enthousiasme , principalement celle qu'il a faite sur *le Jeu*. Mais ce Poète a oublié volontiers ces petits triomphes , pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre son

lidement sa réputation. Il se prépare à donner au Public une Traduction en vers de la *Pharsale* de *Lucain*, dont les premiers chants, qu'il a lus dans les Sociétés, annoncent les plus grands succès pour la suite du Poème. Ce travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que, sans s'appliquer à rendre scrupuleusement son modèle, il n'en fait que la substance, & se réserve la liberté de réformer, de changer, d'ajouter & d'embellir, selon les divers efforts de sa Muse, & les principes du bon goût. C'est par-là qu'il peut espérer de se distinguer avantageusement de la foule des Traducteurs. En mettant habilement en œuvre les matériaux d'un ancien Edifice, il n'en aura pas moins le mérite d'avoir fait un Edifice nouveau.

Jusqu'à présent on ne paroît pas avoir assez senti l'utilité des imitations, pour le développement des dispositions de l'esprit & de l'imagination. On s'est persuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, à l'égard des Auteurs Grecs & Latins, que de traduire, & l'on n'a pas fait attention que la diversité du génie des peuples, celle des langues, étoient des obstacles insurmontables pour une bonne Traduction. On a souvent dit que la meilleure de toutes ne sauroit ressembler qu'à l'envers d'une tapis-

serie, ou, tout au plus, qu'à l'Estampe d'un Tableau.

Il est donc bien plus digne des soins de quiconque a du talent, de ne pas s'affervir à rendre un Original mot à mot, phrase par phrase, idée par idée, image par image. Il est bien plus noble d'imiter ces Fondateurs habiles, qui, sachant conserver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, celles qui lui manquoient, & la correction des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuse.

On a lieu d'espérer que M. de *Laurés* atteindra ce but, qui met souvent le Restaurateur au niveau, & même au-dessus du premier Artisan. Telle a été de tout temps la marche des hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'est formé sur *Pindare* & sur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chef-d'œuvres de son propre fonds. *Cornille* & *Racine* ont puisé dans *Sophocle* & *Euripide* les aliments qui ont nourri & développé leur Muse; & après s'être nourris de la substance des grands Hommes qui les avoient précédés, ils sont devenus eux-mêmes propres à seconder l'effort de quiconque voudroit marcher sur leurs traces.

L'imitateur de *Lucain* peut espérer les mêmes honneurs, s'il remplit son projet avec cette supériorité, sans laquelle il ne faut jamais penser à tenter de grandes entreprises.

LEBEUF, [*Jean*] Chanoine d'Auxerre, sa patrie, né en 1687, mort en 1760; a été un des plus grands zélateurs des Monuments de l'antiquité. Le *Mercure de France*, depuis 1720 jusqu'en 1740, contient plus de cent Dissertations, ou Mémoires, ou Lettres de sa composition. Tous ces différents Ouvrages sont historiques, & ont pour objet des choses curieuses. L'Abbé *Desfontaines* appelloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pausanias*, le *Suidas* du Siècle, & comparoit ses Observations historiques, aux Observations physiques de *Galilée*, de *Malpighi*, de *Newton*. S'il étoit question d'apprécier son style, on pourroit se dispenser de chercher des comparaisons aussi glorieuses; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura toujours la gloire d'avoir rendu des services utiles aux Lettres, par ses recherches laborieuses, & par ses heureuses découvertes. C'est tout ce qu'on peut attendre de ces espèces de Miroirs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laissant aux autres la gloire de les polir.

LEFEVRE, [*N.*] de la Doctrine Chré-

tienne , a publié des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France* , & une *Histoire générale de la Ville de Calais* , où l'on trouve des recherches profondes , des discussions précises , bien présentées , propres à répandre du jour sur diverses points de notre Histoire , & un style simple , naturel , tel qu'il convient à ces sortes d'Ouvrages.

LE GENDRE , [*Louis*] Chanoine de Notre - Dame de Paris , né à Rouen en 1655 , mort à Paris en 1733 ; Auteur d'une mauvaise *Histoire de France* , en 7 volumes in-12. , d'une *Vie du Cardinal d'Amboise* qui ne vaut guere mieux , & de plusieurs autres Ouvrages , parmi lesquels il y en a un très-estimé & très-digne de l'être ; il a pour titre : *Mœurs & Coutumes des François dans les différents temps de la Monarchie*. M. l'Abbé Veli & M. Villaret en ont senti tout le mérite , & c'est-là où ils ont puisé la plupart des notions curieuses dont ils ont enrichi leur *Histoire de France* , à la fin de chaque Regne. Il ne paroît pas que M. l'Abbé Garnier , leur Continuateur , ait connu cet Ouvrage , ou qu'il ait jugé à propos d'en tirer le même parti. On peut regarder cependant cette partie de notre Histoire , comme un objet intéressant , & qui n'a pas peu contribué au succès des volumes qui ont paru avant les siens. Par-

mi les anciennes coutumes des François, on trouve, dans le Livre de M. *le Gendre*, plusieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'administration de la Justice, les Dietes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'institution des Ordres de Chevalerie, les Joutes, les Tournois; tous ces divers objets y sont traités avec clarté & avec précision, & l'on n'y peut voir, qu'avec beaucoup de plaisir, réunies dans un seul volume, une infinité de choses intéressantes, qui se trouvoient noyées dans les Histoires générales.

LEGIER, [N.] né en Franche-Comté en 173...

Les productions de sa Muse avoient été enterrées au hasard, jusqu'en 1769, dans différents Journaux, & l'on peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, sous le titre d'*Amusements Poétiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expression, le sort de cette triste famille, destinée à vivre peu de temps, étant le fruit d'une Muse froide, foible & décharnée, dont la Postérité ne pouvoit être qu'éphémère.

M. *Légier* a été aussi malheureux du côté du Théâtre. Il a donné aux Italiens, en

1763, une Comédie intitulée, *le Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puisque sa Piece fut sifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuse, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les disgrâces de la Scene.

Il ne faut pas conclure de là, que ce Poète soit sans esprit; il a quelquefois de l'imagination dans l'invention des sujets, des traits pétillants, des pensées ingénieuses; mais l'esprit sans le talent, ne procura jamais des succès, & le talent ne se fit jamais sentir, dans des vers assez communément prosaïques, sans grace, & péniblement travaillés; ce n'est point l'Abeille légère qui se joue sur les fleurs pour y préparer son miel; c'est la Fourmi qui voiture laborieusement les minces denrées qui doivent former son magasin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la maison de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliothèques*, l'une *Sacrée*, l'autre *Historique* & écrite en François, dans laquelle il a rassemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Histoire. C'est particulièrement par cette dernière qu'il a rendu de grands services aux Historiens. Indiquer les sources où l'on peut puiser, c'est épar-

gner des recherches pénibles , & souvent rebutantes à des Esprits capables de travailler avec succès , mais trop indolents pour soutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande assiduité , & les plus grands efforts de patience , ce qui suffit pour obtenir grace à son Auteur sur plusieurs inexactitudes échappées sans doute à son attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle Edition donnée par M. *Feyret de Fontette* , qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage , & y a joint des Notices , des Extraits , des Analyses , quelquefois même des jugemens assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. Cet Éditeur s'est sur-tout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires , ou dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Zelong* savoit l'Hébreu , le Grec , le Latin , le Chaldéen , l'Italien , le Portugais , l'Espagnol & l'Anglois. Quand même on en croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* , qui ont copié à cet égard les autres Lexicographes , la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public , qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente :

ce qu'il y a de certain , c'est que jamais Compilateur n'eut plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition , de la vérification d'une date , que de l'exactitude & la correction du style ; aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéresser. On ne doit pas lui en faire un grand crime , non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence , la Poésie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvements qu'il se donnoit pour découvrir un titre de Livre , une date ou quelque'autre minutie. *La vérité est si estimable* , lui répondoit-il , *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir*. C'est appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÈRE, [*Antoine-Marin*] né à Paris. Il est incontestable qu'il n'est pas né Poète , & que , par conséquent , il ne le deviendra jamais :

*Ingenium cui sit , cui mens divinius , atque os
Magna sonaturum , des nominis hujus honorem.*

Voilà le terrible anathème qu'*Horace* a prononcé contre lui , & que le Public ratifie tous les jours , d'après la lecture de ses Ou-

vrages, si toutefois on continue à les lire. C'est donc vraiment ici le cas de dire, que *des cerveaux les chanterelles élastiques s'accordent* * à réprouver les Tragédies de M. Lemiére, comme des Poèmes d'une versification propre à ruiner les instruments les plus robustes. Il y a apparence que le gosier des Comédiens s'est autant fatigué à les débiter, que les oreilles des Spectateurs à les entendre, car on ne les donne plus. *Idoménée* est mort, peu après sa naissance; *Térée* est rentré dans les ténèbres; *Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suisse, a dit :

Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout se hérissent,
Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse **.

Et personne n'a été tenté de le rappeler. On ne s'est pas plus empressé de retirer *la Veuve de Malabar* des flammes où on l'eût jettée, si elle ne se fût pas exécutée d'elle-même; *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'est réellement mort que du poison de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs; & l'on ne fait pas ce que *Barnewelt* auroit fait, si on eût permis qu'il parût sur la Scene.

* Expressions poétiques de M. Lemiére.

** Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

Telle est l'Histoire tragique des Tragédies de M. Lemiére. Si son *Hypermnestre* a paru survivre au désastre de cette déplorable famille, c'est plutôt en faveur des décorations, que de l'intérêt répandu sur ses malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une Femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de conversion, ne l'est pas, ont paru à des yeux avides de spectacles, une optique qu'on pouvoit supporter quelquefois; mais les gens de goût savent combien cette pantomime est peu propre à intéresser, ou plutôt combien elle prouve la sécheresse d'un esprit qui a besoin de recourir à de si minces ressorts. *

M. Lemiére paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à la justice, qu'il s'est rendu à lui-même, si son Poème sur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche; il est malheureusement par-tout le même homme: en pre-

* » Il n'y a dans cette Tragédie, dit un Journaliste célèbre, aucune ombre de versification, aucune force, aucune chaleur, aucune pureté, nul développement des pensées, nulle gradation, nulle harmonie, nul coloris, nul ensemble, nulle liaison, nulle phrase; tous les vers sont isolés, & tombent l'un après l'autre; le Poète a le secret de les faire durs & lâches à la fois. . . . Cette Piece est propre à figurer avec les Œuvres tragiques des Jodelles & des Hardis, pour la conduite & le style ».
Ann. litt. 1759, tom. 7.

nant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant un modele bien capable de féconder son imagination, & d'adoucir son style. M. l'Abbé de *Marsy* auroit pu lui enseigner le secret de rendre sa touche plus moëlleuse; mais l'indomptable roideur de son poignet, étoit-elle capable de fléchir? Ce n'est pas tout d'imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat; il faut encore savoir donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on présente. M. *Lemière* paroît n'avoir pas senti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'esprit pouvoit suppléer à tout. Il seroit plus en état qu'un autre, de remplacer par-là le défaut de talent & de génie, si cet esprit étoit moins baroque, & qu'il fût accompagné de plus de goût. Les meilleurs morceaux de son Poëme, (& l'on ne peut disconvenir qu'il n'y en ait un certain nombre de bons) sont offusqués par des tirades de vers durs, gigantesques, puérils, incorrects, monotones, qui ne sauroient être rachetés par la force & l'agrément de quelques pensées.

M. *Lemière* n'a pas mieux réussi dans la Poésie légère. On est tenté de rire, mais dans un sens contraire à celui qu'il s'est proposé, lorsqu'on lit les gentilleses, répandues dans la plupart de ses Epîtres; on

se rappelle alors très-à-propos ces Vers de *la Fontaine*.

Ne forçons point notre talent ,
Nous ne ferions rien avec grace ; &c.

Malgré cela , il a des admirateurs ; il faut convenir que ces admirateurs n'osent plus lui prodiguer leurs applaudissemens que dans l'*Almanach des Muses* , Almanach , dont l'Auteur n'est pas plus infallible dans ses éloges , que l'Auteur de celui de Liege dans ses prédictions ; en effet , il ne rencontre la vérité , que quand il dit que M. *Lemière* a une manière à lui , & il y a apparence que cette manière lui restera toujours.

LEMONIER : (N.) cinq ou six petites Comédies , mêlées d'Ariettes , parmi lesquelles *le Maître en Droit* , & *le Cadi dupé* , sont les seules qui aient eu un succès durable , annoncent dans lui des talents pour ce nouveau genre de spectacle. Il faut bien se garder de mettre ces sortes de succès au rang des titres qui peuvent assurer une gloire solide. On ne se fait jamais un grand nom , dans les Lettres , par de petites choses ; mais il est des Esprits qui amusent pour le moment , & le suffrage du moment est toute la récompense qu'ils doivent attendre.

LENFANT, (*Jacques*) Ministre Protestant, né dans la Beauce en 1661, mort en 1728.

On ne peut lui refuser la justice d'être celui de tous les Ministres Protestants, de l'autre siècle, qui ait écrit, chez l'Étranger, avec le plus de pureté & le plus de modération. La plupart des Ouvrages de ses Confrères, sont des déclamations, pleines d'emportements & de mensonges; le style en est aussi dégoûtant, par sa barbarie, que le fond des sentiments en est atroce. Pour lui, sans renoncer à ses préjugés, (comme il le paroît par son *Histoire de la Papesse Jeanne*, qui ne peut être que le fruit d'un Esprit excessivement crédule, ou d'une imagination trop avide à recueillir tout ce qui favorise les rêveries d'une Secte), il a su répandre, dans d'autres Ouvrages historiques, du discernement, de l'ordre, de la netteté, de l'élégance & de l'instruction. Tel est le caractère de ses *Histoires des Conciles de Constance, de Pise & de Basle*, qui, à proprement parler, ne sont que des continuations du même sujet. L'extinction du grand Schisme d'Occident, y est très-bien développée, à l'esprit de Parti près, qui égare quelquefois l'Auteur. Ces Histoires sont écrites d'ailleurs d'un style, tantôt

simple & tantôt noble , tantôt grave & rapide , selon la différence des objets qui se présentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz* , ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant* , l'un dans le Dictionnaire des Hérésies , l'autre dans celui des Conciles ; il seroit à souhaiter qu'ils eussent toujours puisé dans d'aussi bonnes sources ; quant à la diction , le Dictionnaire de M. *Alletz* , principalement , offre une bigarrure de style qui déplairoit moins , s'il n'y avoit pas autant de différence entre un article & un autre article , pour le ton & l'expression. Ce défaut considérable est assez ordinaire aux Compilations , où les Auteurs ne font que copier , sans se donner la peine , & sans avoir le talent de refondre & de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différents Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY , (*Nicolas*)
Abbé , né à Beauvais en 1674 , mort à Paris , en 1755 , un des Auteurs les plus laborieux & les plus féconds , que la France ait produit. Il a donné au Public quarante Ouvrages , qui forment plus de trois cents volumes. La Religion , la Morale , la Politique , l'Histoire , la Géographie , la Chymie , tout a été de son ressort , & par-tout on y reconnoît l'Homme érudit ,

mais sans jugement, sans principes , & sans goût. C'est en quoi cet Auteur a fait voir combien un Esprit caustique , indépendant , aidé d'une mémoire prodigieuse , est propre à enfanter des erreurs , & à les débiter avec assurance. Jamais les réglemens de la police , pour la Librairie , ne contrarierent personne plus que lui ; aussi fut-il toujours en guerre avec les Censeurs , qu'on lui donnoit , pour examiner ses Manuscrits. Entêté dans ses idées , il ne pouvoit se résoudre aux changements ou aux suppressions les plus nécessaires. Sa méthode étoit de rétablir à l'impression ce qu'on avoit rejeté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas-là. Le Censeur , dont il étoit mécontent , devoit s'attendre à quelque trait satyrique , dans le premier Ouvrage que l'Auteur faisoit imprimer.

Nous sentons combien , dans le siècle où nous sommes , ce travers paroîtra excusable ; mais nous n'en ferons pas moins persuadés combien il est nécessaire de donner des entraves à ces Esprits fougueux , propres à égarer les autres , après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumières utiles & bienfaisantes , & rejeter celles qui sont équivoques ou dangereuses. Moins d'Hom-

mes savants , ou des Savants raisonnables & bons Citoyens , telle sera la devise de tout Gouvernement sage.

Si l'Abbé *Dufresnoy* eût pu se persuader , qu'il valoit mieux ne rien écrire , que d'écrire sans regle & sans égard , il se seroit épargné bien des désagréments. Pendant le cours de sa vie , il habita moins sa maison que la Bastille , où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit si accoutumé à ces fréquents voyages , qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin* , aussitôt sans lui donner le temps de s'expliquer , *allons vite* , disoit-il à sa Gouvernante , *mon petit paquet , du linge , du tabac*.

LÉONARD. (N.) Ce jeune Poète annonce des talents , sur-tout pour l'Idylle , genre de poésie , qui , depuis Mad. *Deshoullieres* , a été cultivé assez infructueusement parmi nous. Ses Pastorales sont très-variées , & offrent un agréable tissu de Pensées naturelles , naïves , délicates , embellies par une versification douce , simple & facile , ce qui forme le vrai caractère de cette espèce de production , qui ne demande que de la tendresse & de l'aménité.

LIGER , [*Louis*] né à Auxerre en 1658 , mort à Guerchi , à trois lieues d'Auxerre , en 1717.

Cet Auteur à écrit sur les Parterres , les Jardins , les Potagers , les Vergers , les Champs , la Cuisine , & généralement sur tout ce qui a rapport à l'économie domestique. Il a peut-être rendu en cela des services très-utiles ; mais c'est à ceux pour qui il a travaillé , à apprécier son mérite.

LIGNAC, [*Joseph-Adrien* LE LARGE DE] d'abord Jésuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers , mort à Paris en 1762.

On connoît peu ses Ouvrages de Métaphysique & d'Histoire naturelle , très-estimés cependant de ceux qui sont capables d'apprécier ce genre de mérite ; tels sont les *Eléments de Métaphysique , tirés de l'Expérience ; l'Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit ; les Mémoires pour l'Histoire des Araignées , & les Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. Ce dernier Ouvrage prouve surtout une connoissance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ses productions. L'Auteur y critique , avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains , plusieurs observations de M. de Buffon. Ses Critiques sont assez sensées , mais quelquefois trop minutieuses.

M. de Lignac a encore composé , contre les Fatalistes modernes , un Ouvrage

très-bien raisonné , intitulé , *Témoignage du sens intime & de l'expérience* , &c. On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le Plan de défense de la Religion , dont M. *Pascal* a laissé les riches matériaux. Peut-être les pensées qu'il eût tirées de son propre fonds , n'eussent-elles pas été aussi sublimes que celles de cet habile Ecrivain ; mais on peut juger par ses Ouvrages , qu'il étoit en état de composer un bon Livre , sur un aussi solide fondement.

LIMOJON , (*Ignace-François*) Voyez SAINT-DIDIER.

LINANT , (*N.*) né à Rouen , en 1702 , mort en 1749 , un de ces Esprits subalternes qui ne savent exister , qu'en s'attachant , pour ainsi dire , au service de quelques Hommes célèbres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire* , & peut-être un des plus reconnoissants ; car il n'a cessé de chanter ses louanges & ses bienfaits dans plusieurs Odes , assez froides , & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la *Henriade* , où son Génie tutélaire , est célébré avec enthousiasme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris soin de former ses talents. Il paroît , ou que le Maître n'étoit pas difficile sur le choix de ses Elèves , ou que l'Eleve a bien peu su profiter des soins du Maître ; car les Poésies

de M. *Linant* sont très-médiocres , & deux Tragédies , qu'on a de lui , plus que médiocres.

LILLE , (*Jacques DE*) Abbé. Voyez DELILLE.

1. LINGENDES , (*Jean DE*) né à Moulins en Bourbonnois , mort en 1616. Dans un temps où l'on ne connoissoit pas encore le bon goût , il cultiva la Poésie avec réputation , & quoique ses productions soient bien éloignées de la perfection à laquelle on est parvenu depuis , on ne laisse pas d'en lire quelques-unes avec plaisir. On connoît ces vers pleins de naturel & de délicatesse,

Si c'est un crime de l'aimer ,
On n'en doit justement blâmer ,
Que les beautés qui sont en elle.
La faute en est aux Dieux ,
Qui la firent si belle ,
Et non pas à mes yeux.

Il a sur-tout réussi dans les Stances , où l'on remarque un ton de sentiment & de délicatesse qui auroit pu , cinquante ans plus tard , en faire un excellent Poète.

2. LINGENDES , (*Claude DE* Jésuite , de la même famille que le précédent , né à Moulins en 1591 , mort à Paris en 1660. Celui-ci a rendu de grands services à l'Eloquence

loquence de la Chaire. On est étonné de la noblesse & de la chaleur qui regnent dans la plupart de ses Sermons, composés d'abord en François, & mis ensuite en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'est à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs qui l'ont suivi, se sont cru autorisés à puiser dans cet Oraeur sacré plusieurs beaux traits admirés ensuite dans leurs Discours. On fait que ce beau morceau de l'Oraison Funebre de *Turenne* par *Fléchier*, *ennemi de la France vous vivez*, &c. est tiré de celle d'un Duc de Savoie par *Lingendes*. Ce Jésuite joignoit au mérite de l'Eloquence, celui de la douceur & de la sagesse dans la direction. Il passa par les premières places de sa Société & fut Confesseur de *Louis XIII.*

LINGUET, (*Simon-Nicolas-Henri*)
 Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1736.

La nature semble l'avoir formé pour l'Eloquence. Les connoisseurs le placent déjà dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un caractère à eux, & dont il est aisé de distinguer, au premier coup d'œil, la manière. Celle de M. *Linguet* se fait sentir dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur

& une force de pensées, une multitude & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de style, qui le séparent avantageusement de la foule de nos Littérateurs, mêmes célèbres.

Ce peu de mots suffit pour compléter l'Eloge de ses talents. Mais comme les plus heureuses qualités, ont des excès toujours voisins des défauts, s'ils n'en sont pas eux-mêmes, & qu'il est facile aux grands talents de s'en corriger, nous userons des droits de la franchise que nous nous sommes imposée.

Cet Auteur seroit-il moins estimable, en se montrant plus attentif à se prémunir contre l'esprit de système qui lui fait envisager les choses du côté le plus singulier, à éviter de certaines discussions propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais pas toujours d'accord avec l'exactitude du jugement, à interdire à son imagination quelques efforts un peu trop libres, & à retrancher de sa manière d'écrire des expressions qui, pour être pittoresques & supposer la facilité la plus heureuse, n'en sont pas toujours pour cela plus conformes à la dignité du style & à la sévérité du goût? Il est aisé de sentir que ses travers momentanés ne sauroient être le partage de la médiocrité; mais les

défauts font d'autant plus sensibles, que les beautés qui les avoisinent font plus frappantes ; on peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun , & qui choquent dans les productions d'un pinceau , dont on a droit d'attendre autant de correction & de réserve , qu'il a d'aisance & d'énergie. Ce n'est pas assez d'être doué d'une Eloquence prestigieuse propre à faire valoir tout ce qu'elle prend , pour ainsi dire , sous sa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent est de ne pas se laisser séduire lui-même , parce que sa propre séduction entraîne bientôt celle des autres , & l'on est fâché d'être obligé de condamner par réflexion , ce qui a d'abord entraîné par attrait.

Quoi qu'il en soit , sans entrer dans la discussion de quelques principes de M. *Linguet* , ce qui nous meneroit trop loin , nous dirons qu'il n'est aucun de ses Ouvrages où les beautés ne se trouvent en plus grand nombre , que les défauts dont nous venons de parler , ce qui suffisoit pour lui mériter les égards des Journalistes , & dont les Auteurs du *Mercur*e n'ont pas assez senti la nécessité. En prenant sur nous de placer ici quelques remarques sur les fautes qui lui sont échappées , nous ai-

mons à penser que nous n'avons fait que lui indiquer ce que ses propres réflexions ont peut-être déjà condamné dans ses Ouvrages , & concourir à la perfection de ceux qu'il peut donner dans la suite.

LINIERE, (*François PAJOT DE*) né à Senlis mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poète plus célèbre par ses impiétés & ses mœurs dépravées, que par ses vers qui sont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit de l'esprit & de la vigueur que pour les Chançons satyriques ou impies. Quoi qu'il en soit, les vers qui nous restent de cet Auteur sont au-dessous du médiocre, comme on peut en juger par ceux qu'on a insérés dans ce Recueil de *Poésies choisies* qui ,

N'a fait de chez Sirey qu'un saut chez l'Epicier.

*Linier*e étoit l'ami de *Saint Pavin* qui n'étoit ni moins débauché , ni moins impie. Il ne fera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & sont encore regardés comme des Philosophes.

LIONNE, [*Hugues DE*] Ministre d'Etat , né en 1611 , mort à Paris en 1671.

Il a laissé des *Mémoires* & une *Histoire de ses Négociations à Francfort*. Ces deux Ouvrages , médiocres pour le style , peu-

vent fournir des lumières à ceux qui veulent s'instruire dans la Politique , ou , pour mieux dire , la politique changeant à-peu-près comme les modes , les ouvrages anciens en ce genre ne peuvent être regardés que comme ces monnoies qui n'ont plus de cours & qu'on garde par curiosité.

LISLE, (*Claude DE*) né à Vaucouleurs en 1644 , mort à Paris en 1720. Quoique la Géographie ait été le principal objet de ses travaux & la première source de la réputation qui lui procura des Elèves de la première qualité , & entr'autres le Duc d'Orléans , depuis Régent , il mérite quelque estime pour la partie historique. Sa *Relation du Royaume de Siam* , sur-tout , peut-être regardée comme un Ouvrage sagement écrit.

M. de Lisle eût deux fils , *Guillaume de Lisle* , Membre de l'Académie des Sciences , premier Géographe du Roi , & *Nicolas de Lisle* , dont les excellents Mémoires sur des objets d'Astronomie & de Mathématiques , se font lire avec plaisir dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, (*Théodore*) ci-devant Jésuite , né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des Jeux Floraux , & deux à celle de Mar-

feuille , fans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature ; tant il est vrai que les Tribunaux Littéraires ont peu d'influence sur le goût du Public !

L O N D R E S (*Théophile - Ignace* ANSQUERS DE) Abbé , né à Quimper en 1722.

Il ne paroît pas qu'il ait donné d'autres Ouvrages, depuis ses *Variétés Philosophiques & Littéraires*, qui doivent faire blâmer l'inaction de sa plume. Avec une imagination vive , une ame sensible , un esprit nourri de la bonne Littérature , le talent de rendre avec intérêt ses idées , comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer , il eût été en état d'enrichir notre Littérature de plusieurs excellentes productions. l'Auteur s'est proposé dans celle-ci, comme il le dit lui-même , d'instruire & de plaire. Il y a réussi sans tomber, d'un côté, dans la morgue du Pédantisme , presque toujours inséparable de l'instruction, & sans rien sacrifier, de l'autre , au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle production agréable. Il a eu l'art d'y semer des traits historiques & légers, qui donnent du ressort à la morale & n'ôtent rien à sa solidité. Ce qu'il y a de mieux , ce sont des

morceaux contre les Philosophes , dont il fait connoître avec énergie , les travers & les inconféquences.

LONG , (*Jacques LE*) Oratorien. *Voyez LE LONG.*

LONGCHAMPS , (*N. DE*) Abbé.

Nous connoissons de lui plusieurs Ouvrages de Poésie qui nous ont paru très-estimables , mais dont il est peu jaloux. Ce n'est pas apparemment sur ces sortes de Productions qu'il fonde sa réputation. Il s'est attaché à un genre qui exige plus de talents , & plus propre à lui donner une place distinguée parmi les Ecrivains utiles. *Le Tableau Historique des Gens de Lettres* , dont il a déjà publié plusieurs volumes , fait desirer qu'il puisse donner à cet Ouvrage toute son étendue. Il n'est point encore arrivé au Regne de *François I* , & , par cette raison , nous sommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ses lumières.

On ne peut se dissimuler toutes les difficultés de la carrière que parcourt M. l'Abbé de *Lonchamps*. Il y a déjà acquis une juste gloire , mais les temps critiques ne sont pas encore arrivés. Il y a peu de risque à apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas , selon les idées du Public , on a le Public contre soi , & son zèle n'est jamais si ardent que celui des particuliers ;

au contraire , quand il s'agit de parler des Vivants , les écueils se multiplient de tous côtés.

Il n'est point de Littérateur qui ne se croie des droits aux suffrages de ses contemporains. Ces droits ne sont pas toujours réglés par l'équité : l'amour-propre en établit les titres , l'amour-propre en est le défenseur , & l'animosité est toujours le prix de quiconque ose se déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire ? Les Morts , du fond de leur tombeau n'appellent point des Sentences prononcées contre eux ; les Vivants sont toujours prêts à crier à l'injustice & à être injustes , pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient ou qui corrompent le goût ? Les Génies les plus distingués peuvent-ils se croire irréprochables , & en rendant justice à leurs talents , est-on obligé de se taire sur leurs défauts ? N'est-il pas à craindre que ces défauts , quelquefois séduisants , ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres seroit-elle un Etat despotique où chacun fût en droit d'établir des Loix arbitraires ; & quand des Journalistes , de leur propre mouvement , certaine science & pleine puissance , au-

ront approuvé ce que le bon goût réproouve , ou condamné ce qu'il admet , leurs décrets feront-ils fans appel , comme fans infaillibilité ? Au contraire , c'est précisément contre la séduction de ces Juges , & les applaudissemens du Parterre abusé , que le zéléteur du bon , du vrai , du beau , doit s'élever avec le plus de force. Ce sont les raisons qui prouvent , en ce cas , & non les autorités , ni les suffrages qui se décrient par l'abus qu'on en fait.

Voilà ce qui rend une Histoire littéraire , le plus difficile , peut-être , de tous les ouvrages ; car indépendamment des recherches , du discernement , de l'impartialité , de l'honnêteté même , il faut encore une adresse sur-humaine , pour pouvoir dire la vérité , sans offenser les oreilles délicates :

Nul n'est content de sa fortune ,
Ni mécontent de son esprit.

Quoi qu'il en soit , nous ne pensons pas que toutes ces considérations soient capables de décourager un homme sage ; son premier soin doit être pour le vrai , & sa dernière inquiétude pour les murmures.

Au reste , M. l'Abbé de *Longchamps* vient de publier une Traduction de *Pro-*

perce , qui lui a mérité les Eloges des Journalistes & le si frage du Public.

LONGEPIERRE , [*Hilaire - Bernard DE REQUELEYNE* , Sieur DE] né à Dijon en 1659 , mort à Paris en 1721. Nous avons de lui une Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho* , des Idylles de *Moschus* , de *Bion* & de *Théocrite* qu'on peut se dispenser de lire , en ne s'attachant qu'aux Remarques qui sont assez bonnes. Il a composé aussi un *Parallele de Corneille & de Racine* , qui prouve qu'avec un jugement peu sain , un goût médiocre , un style lourd , incorrect & diffus , on n'est point en droit de juger du mérite de ces deux Poètes.

Nous avons encore de lui les Tragédies d'*Electre* & de *Médée* , que M. de la Monnoye a comparées à celles de *Sophocle* & d'*Euripide* , mais qui n'y ressemblent pas plus , que celles de MM. *Marmontel* & *Lemière* ne ressemblent à celles de *Corneille* & de *Racine*. On joue pourtant encore la *Médée* de Longepierre , tandis qu'on ne joue plus *Denys le Tyran* , *Aristomene* , *Cléopâtre* , &c. *Idoménée* , *Artaxerce* , *Guillaume Tell* &c.

LONGUERUE , (*Louis DUFOUR DE*) Abbé des Sept-Fontaines & du Jar , né à Charleville en 1652 , mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin , il favoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe ; mais à en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre , on feroit tenté de penser qu'il n'en possédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Description historique de la France ancienne & moderne* , qu'il fit , dit-on , de mémoire , ce qu'on croit sans peine , par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* sur le fameux Cardinal *Volfey* sont assez judicieuses.

On a imprimé sous le titre de *Longue-rana* , un Recueil de pensées & de prétendus bons mots qui , s'ils sont véritablement de lui , donneroient une idée peu favorable de ses mœurs & de sa Religion.

LONGUEVAL , [*Jacques*] Jésuite , né près de Péronne en 1680 , mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Histoire , & surtout pour l'Histoire Ecclésiastique , où les discussions doivent être fondues avec tant d'adresse dans le corps du récit. Les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* , & même le neuvième & le dixième , quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait de lui , sont la preuve de la justice de cet éloge. Ils se font lire avec autant d'intérêt que d'utilité. L'Historien y réunit un mé-

lange de méthode , de clarté , de critique , & d'élégance , qui attache l'esprit du Lecteur le plus indifférent ; il lui présente les objets sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événements racontés sans enthousiasme , & développés avec impartialité. On reconnoît sur-tout , dans les Discours préliminaires , un Homme instruit & laborieux , dont l'érudition n'obscurcit point le discernement , un Ecrivain aussi ingénieux que sage , qui fait animer les sujets les plus arides , & nous offrir les débris de l'antiquité , dégagés de la rouille du temps , & embellis par l'habileté de son pinceau ; & , par-dessus tout , on y admire un ton de respect pour les matieres qu'on y traite , qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur , que de ses lumieres.

Le P. *Longueval* a fait d'autres Ouvrages , qui ne sont pas aussi connus que son *Histoire* ; mais qu'on peut estimer , chacun dans leur genre.

C'est dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger sainement de la Religion & de ses dogmes. On y puise des lumieres , propres à éclairer l'ignorance , & des sentiments , capables de faire respecter la vertu ; double mérite , dont nos Auteurs philosophiques sont bien éloignés.

LORENS, [*Jacques DU*] né à Château-neuf, dans le Thimerais, mort en 1658, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poète, dont les Ouvrages sont justement méprisés. On a de lui une trentaine de Satyres, qui ne sont que de plates déclamations contre quelques abus de son Siècle, & le plus souvent contre les désagrémens du Mariage. *Du Lorens* est éloquent sur ce dernier article; il avoit, dit-on, un aiguillon, toujours prêt à réveiller sa Muse satyrique, c'est-à-dire, une femme acariâtre, qui ne lui laissoit point de repos. Après l'avoir fêtée dans ses Satyres, il lui fit cette Epitaphe, assez heureuse dans sa simplicité :

Ci gît ma femme. Oh ! qu'elle est bien ,
Pour son repos & pour le mien.

LORET, [*Jean*] né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit aussi Poète, & mauvais Poète. Il fit long-temps une Gazette, en vers burlesques, où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une manière propre à faire rire ses Contemporains. Le Sur-Intendant *Fouquet* s'en amusa, sans doute, puisqu'il fit du Rimeur un de ses Pensionnaires; mais il seroit difficile de s'amuser aujourd'hui de la lecture de

ces Gazettes , qu'on a pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE , [*Simon DE LA*] de l'Académie Française , & de celle des Jeux Floraux , né à Toulouse , en 1642 , mort en 1729.

C'étoit un véritable Chrysologue , il fa-voit un peu de tout , & rien à fond. Les Mathématiques , l'Histoire naturelle & civile , les Langues , la Politique , la Morale , la Poésie , exercèrent tour-à-tour sa plume , également foible dans tous les genres. Il ne laissa pourtant pas d'être reçu de l'Académie Française. Il est vrai que ce fut à la sollicitation de M. de *Pont-Chartrain* , Contrôleur-Général des Finances , qui le protégeoit ; car on fit des difficultés pour l'admettre , parce que l'Académie étoit alors plus difficile qu'à présent. Cette résistance donna lieu à *la Fontaine* de faire des vers , qui finissoient ainsi :

Il en fera , quoi qu'on en die ,
C'est un impôt , que *Pont-Chartrain*
Veut mettre sur l'Académie

LOUPTIERE , [*Jean - Charles RELONGUE DE LA*] de l'Académie de Châlons , & de celle des Arcades de Rome , né dans le Diocèse de Sens , en 1727.

Le Recueil de ses Poésies n'a pas été

accueilli du Public , aussi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercuré* , dans lequel elles ont paru successivement , a-t-elle contribué à ce peu de succès. Le dégoût qu'occasionnent les ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal , est très-propre à nuire aux bonnes Pièces qui y paroissent de temps-en-temps. Tel est l'effet de la mauvaise Compagnie. Malgré cela , la Muse de M. de *la Louptiere* doit être distinguée de la foule de ces Muses mesquines qui osent s'y montrer tous les mois. Elle est assez communément noble , facile , ingénieuse , tendre & délicate. Ce qui la rend plus estimable encore , c'est de ne s'être point laissé corrompre par le faux air du Bel-esprit , ou le ton précieux de sentence , si fort en vogue aujourd'hui. On voit , au contraire , qu'elle s'est appliquée à se former sur les Anciens , & sur les bons modeles du Siecle dernier. On desireroit seulement qu'elle fût plus pittoresque & plus vigoureuse.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [*Pierre-Joseph-François*] né dans le Diocèse de Bourges , en 173...

Avant son Procès contre les Libraires , sa célébrité étoit resserrée dans un cercle assez obscur. Une Edition de *Racine* , avec un Commentaire , formé de diverses Ob-

servations , dont peu lui appartiennent ; un Recueil , sous le nom d'*Elite de Poésies fugitives* , qui n'est , à peu de chose près , qu'une répétition des autres Recueils ; un *Cours d'Histoire & de Géographie universelle* , où il n'y a rien de neuf , ne sembloient pas annoncer les talents qu'il a développés lorsqu'il s'est agi de se défendre lui-même. On peut lui appliquer , à cet égard , ce passage de l'Ecriture , *vexatio dat intellectum*. En effet , rien de plus vif , de plus solide , & de mieux écrit , que les *Mémoires* qu'il a composés dans cette Affaire. On y trouve , entre autres , la Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot* , qui se réfutoit , à la vérité , d'elle-même , par son extravagance , & le délire philosophique qui y regne d'un bout à l'autre ; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins la plus grande idée de son esprit & de son jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui savoir gré de les avoir si complètement vengés dans ses *Plaidoyers* & ses *Mémoires* , de l'oppression de ces petits Tyrans , qu'ils font vivre par leur esprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de supporter si patiemment le joug , imposé autrefois par les Spartiates aux Ilotes qui cultivoient la terre , pour en abandonner la moisson à des

Maîtres , qui s'attribuoient impérieusement le fruit de leurs travaux ?

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

LUSSAN , [*Marguerite DE*] née à Paris , en 1682 , morte dans la même ville , en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru sous son nom , seroient précisément ceux qui ne lui appartiendroient pas , s'il en falloit croire des personnes qui l'ont beaucoup fréquentée ; aussi en rendant à l'Abbé Chiron , plus connu sous le nom de Boismorand , les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste* , qu'on lui attribue ; à M. Baudot de Juilly , l'Histoire de *Louis XI* , celle de *Charles VI* , & celle de la dernière Révolution de Naples , il ne resteroit à Mademoiselle de Lussan que la *Vie du brave Crillon* , ouvrage prolix , & assez mal écrit , ainsi que toutes les autres Histoires qu'elle a adoptées , si on en excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*. Mais il vaut mieux croire , par indulgence pour le Sexe , que cette Demoiselle n'a fait qu'emprunter des secours , ce qui est assez ordinaire à bien des femmes qui veulent se donner un nom dans le Monde littéraire.

M.

MABILLON , (*Jean*) Bénédictin , né près de Moufon , dans le Diocèse de Reims , en 1632 , mort à Paris en 1707 , dont les Ouvrages sont immenses & très-utiles pour la plupart. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du style , comme dans des productions littéraires : le P. *Mabillon* a de la clarté , de la méthode , mais trop de simplicité & quelquefois de la diffusion , soit dans la trop grande quantité de preuves souvent inutiles , soit dans la manière de les présenter. Il eut plusieurs démêlés , & entre autres , avec le fameux Abbé de *Rancé* qui condamnoit les études monastiques , & réduisoit les Moines à la simple connoissance de la Religion. Le P. *Mabillon* entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe , & ses Réponses furent , d'après son caractère , douces , honnêtes , modestes , & nous croyons pouvoir ajouter , décisives. En effet , il paroît ; d'après-elles & la raison même , que son Adversaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celles des Reli-

gieux. Quand la science est animée par l'esprit de Religion, bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus solides & plus respectables; l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

MABLY, [M. BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de Condillac, né, comme lui à Grenoble, en 17....

Il est du nombre des Gens de Lettres estimables qui ne sont pas de l'Académie Française, & qui ne seroient jugés que plus dignes d'en être, par le suffrage du Public, si les vrais talents étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir su apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en sont la preuve. Il n'en est pas sorti un seul de sa plume, [& nous en connoissons une douzaine] qui n'annonce un esprit pénétrant & un sage observateur. La plupart sont peu connus, parce qu'ils ont pour objet des matieres au-dessus du goût de la Multitude, qui ne s'amuse guere que de frivolités. Les plus répandus sont ses *Observations sur les Grecs*, celles sur les

Romains , les *Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique*. Dans ce dernier Ouvrage sur-tout , les matieres sont approfondies & épuisées sans effort , sans sécheresse , sans diffusion. La Raison , c'est-à-dire , cette saine Raison , si rare dans les ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme , le flambeau à la main , & découvre , sur sa route , des vérités profondes , enchaînées les unes aux autres , formant un tout aussi instructif , que pensé avec justesse , & sagement digéré.

M. *Fréron* a eu raison de dire de cet Ouvrage , » qu'il étoit la production d'un » excellent Citoyen , qui n'écrit que pour » se rendre utile , qui voit tous nos travers » & tous nos vices , non pour en plaisanter » avec légèreté , mais pour nous en corriger ; qui gémit sur cet abyme de corruption où nous sommes plongés , & qui » voudroit nous en faire sortir ; qui nous » offre la perspective la plus effrayante des » maux que nous préparant des révolutions » qu'amenera cette mollesse hébétée qui » tient nos sens engourdis ; car le voile est » aisé à lever ; ce tableau de la Grece est » un miroir où la France doit se voir elle-même. On découvre dans ce Livre des » vérités de tous les temps , de tous les » lieux , de toutes les législations..... Puif-

se cet écrit tomber entre les mains de nos Jeunes-gens ! puissent-ils le lire & le goûter ! Ils y puiseront des idées saines & lumineuses de la vertu & des devoirs qui les attachent nécessairement à l'Etat. »

On ne se feroit pas attendu , après cela , que les *Entretiens de Phocion* , si lumineux & si utiles pour la Morale , fussent devenus la matiere du radotage insipide d'un héros de Roman. Il ne faut que lire *Belisaire* pour y trouver *Phocion* travesti. C'est ainsi que la Philosophie prétend faire des découvertes , en altérant les bonnes choses qu'on avoit dites avant elle , de même que les Harpies infectoient les mets servis sur la table des Sages & des Héros.

MABOUL , [*Jacques*] Evêque d'Aleth , né à Paris , mort à Aleth en 1723 , un de ces Prédicateurs qui en auront toujours un grand nombre au-dessous d'eux , mais très-inférieur à ceux qui ont véritablement droit à la célébrité.

MACQUER , [*Philippe*] Avocat au Parlement , né à Paris en 1720 , mort dans la même ville en 1769.

Il est Auteur de cinq ou six Abrégés chronologiques d'Histoire , faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Président *Henault*.

Pierre-Joseph Macquer, son frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, a donné plusieurs Ouvrages de Chymie qui lui ont procuré un nom célèbre dans la Physique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savants, pour ce qui concerne cette dernière Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poète Latin & François. Sous ce dernier titre, il est justement confondu dans la foule des Auteurs obscurs. Ses Vers latins méritent qu'on en fasse un peu plus de cas ; ce n'est point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace* ; *Balzac* n'étoit pas un Juge bien sûr en matiere de Goût : ce n'est pas non plus parce que *Barbou* leur a donné une place dans sa belle collection à côté de ceux du P. *Sautel* : c'est parce que plusieurs de ses Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent, par intervalles, dans le rampant & le puérile.

Le Cardinal de *Richelieu* choisit *Madelenet* pour son Interprete de la Langue Latine.

MAGNAN, ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouse en 1601,

mort dans la même ville en 1676.

Comme ses Ouvrages sont plus d'un Physicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en passant par Toulouse, lorsqu'il venoit d'épouser l'Infante, ne dédaigna pas de visiter la Cellule de ce Religieux. Le monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faisoit, par le plaisir que lui causerent quantité de Pièces de Mécanique dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcassonne, Auteur de plusieurs Romans Ephémères, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne sont connues que par leur chute. Ce seroit en dire assez, si nous ne pouvions ajouter à sa louange, qu'il s'est exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poésie, & sans doute à la Prose, ce qui prouve qu'il sait se rendre justice. Combien d'Auteurs aussi malheureux, & plus opiniâtres !

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouse en 1502.

C'est un de ces hommes qui se sont rendus célèbres à force de ridicule. On a malheureusement conservé plusieurs de ses *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences qui attestent tous la bisarrerie de son ima-

gination , son peu de goût & de raison. Il est impossible d'en avoir une juste idée , à moins de les avoir lus. Ceux qui disent que c'est ainsi qu'on prêchoit dans son siècle , se trompent grossièrement. Nous avons des Sermons de ce temps-là , qui , sans être aussi éloquents & aussi méthodiques , que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis , sont du moins , au défaut de goût près , plus instructifs & plus décents. C'est comme si l'*Oraison Funebre de M. le Dauphin* , par le P. Fidele , de Pau , étoit destinée à faire connoître à la Postérité la maniere dont on prêchoit dans le dix-huitieme Siecle.

MAILLET , [N. DE] mort à Marseille en 1738 , après avoir été Consul au Grand-Caire.

Les gens sensés ont toujours regardé son *Telliamed* * , comme l'Ouvrage le plus absurde & le plus extravagant. Il suffit d'en indiquer le système , pour en faire sentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur est d'expliquer , par des conjectures bizarres , les différentes révolutions de notre globe. Selon lui , les montagnes les plus élevées sont sorties des eaux , la génération des hommes a commencé par des pois-

* Ce titre est le nom renversé de Maillet.

sons , & mille autres chimères qui sont sans doute l'effet des Productions d'un cerveau exalté par la chaleur du climat qu'il a longtemps habité.

Malgré cela , ce Livre a fait une espèce de fortune , précisément parce qu'il est original , bisarre , hardi , éloigné de la manière de penser ordinaire ; moyen assuré de faire impression sur la multitude des Lecteurs inconfidérés.

Quelques-uns de nos Philosophes ont tâché de le rendre un peu plus supportable , mais ils n'ont fait que développer cette inquiétude , cette démangeaison qui les porte à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout , les Auteurs où ils ont puisé les rêveries qu'ils débitent , ne valent guere mieux que *Tellamed*.

MAIMBOURG , [*Louis*] Jésuite , né à Nancy en 1610 , mort à Paris en 1686.

» Il eut d'abord trop de vogue , dit M. de *Voltaire* , & on l'a trop négligé dans la suite « ; ce qui est vrai. Ses *Sermons* sont pitoyables ; mais ses Ouvrages historiques peuvent être lus encore , avec plaisir , de tous ceux qui ne sont point effrayés par de longues phrases & un style plus que nombreux. Ils sont , en général , écrits avec feu. La marche en est rapide ; elle

entraîne , malgré le ton romanesque qui s'y fait trop sentir. Il faut attribuer , sans doute , à la lecture de *Scudery* , & de quelques autres Ecrivains à la toise , ce travers dont *Maimbourg* auroit pu se garantir , avec plus de culture ; car dans le fond , il avoit beaucoup de talent.

Ce qui doit surprendre , c'est que ses Sermons , qui sont d'une froideur insupportable , soient le fruit de sa jeunesse , & que ses Histoires , où respire tant de vivacité , aient été composées dans un âge mûr. Il est vraisemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ses véritables dispositions ; quoi qu'il en soit , en passant sur les inexactitudes de son *Histoire des Croisades* , on y trouvera des détails approfondis. Celles de l'*Arianisme* , des *Iconoclastes* , du *Schisme des Grecs* , du grand *Schisme d'Occident* , &c. avec les mêmes qualités , ont les mêmes défauts , aussi-bien que celle de la *Ligue* , où l'on trouve des Pièces originales , qui , auparavant , n'avoient pas été publiées.

MAIRET , [*Jean*] né à Besançon , mort à Paris en 1660 , dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille* , il avoit la réputation du meilleur Poète tragique , & il pouvoit la mériter alors. Ses Pièces seroient plus

estimables , si elles n'étoient pas parsemées de pointes , reste de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un succès qui se soutint plus de trente ans & trouve encore aujourd'hui des approbateurs : *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la suite. La cause de cette préférence , selon M. de *Saint-Eyremont* vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué dans cette Piece à rendre les mœurs des personnages conformes à celles de son siècle , ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs ; au lieu que *Corneille* attaché au vrai goût de l'antiquité , n'avoit pas eu la complaisance de s'écarter de la nature pour flatter les esprits frivoles. Il avoit conservé à *Sophonisbe* , fille d'*Asdrubal* , & Reine de Numide , le caractère de sa nation , & plus particulièrement celui de sa famille.

Dans un siècle où l'apparence même de l'esprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie , on dût entendre avec plaisir ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet*.

*Ah, Philon ! souviens-toy que la fortune est femme ,
Et que de quelque ardeur que Siphaz la réclame ,
Elle est pour Messanisse , & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur , qu'un autre déjà vieux.*

Arrêtez , mon Soleil , dit un Amant à

la Maîtresse dans une autre Piece du même Auteur : la Maîtresse répond :

Si je suis un Soleil , je dois aller toujours.

Ces Pointes que l'ignorance des Spectateurs applaudissoit , ont été prosrites par le bon goût , mais on y substitue aujourd'hui des maximes de Morale & de Philosophie , qui ne sont pas moins ridicules , ni moins applaudies par les ignorants.

MAISTRE , (*Antoine LE*) Avocat au Parlement de Paris , Neveu du célèbre *Arnaud* , & frere de M. de *Sacy* , né en 1608 , mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers* ; autrefois si estimés , ne peuvent servir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de distance , entre avoir une grande réputation , & la mériter. Ils prouvent encore combien l'Eloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un avocat qui plaideroit , comme M. *le Maître* , seroit assuré de se voir accablé de ridicule , & cependant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthousiasme , & célébrés sans mesure. On ne prévoyoit pas alors que des idées gigantesques , des mots emphatiques , des citations parasites , seroient comptées pour peu de chose , aussi-tôt que les d'*Aguesseau* ,

les *Cochin*, &c. auroient fixé, dans la Plaidoierie, le vrai goût pour bien penser & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de Génie de notre Nation, qui ont cultivé la Philosophie, il a la gloire de n'avoir à se reprocher que les erreurs attachées à la foiblesse de l'esprit humain. Il fut Philosophe mais Philosophe chrétien, & l'on peut dire que ses lumières ont autant servi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philosophie. Il s'adonna d'abord, par le conseil d'un de ses Confreres, qui ne connoissoit pas sans doute la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né : des Commentaires sur l'Ecriture-sainte, des Discussions théologiques étoient au-dessous de cette rare sagacité, qui lui étoit si naturelle : l'application qu'il donna à cette espece de travail, servit du moins à fortifier ses bons principes. La lecture du *Traité de Descartes* sur l'Homme, lui fit sentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la Carrière philosophique, & lui donna l'idée de son Livre sur *la Recherche de la Vérité*. A peine eût-il publié

cet Ouvrage , qu'on s'empressa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples , en effet , étoient intéressés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propose , est de développer les erreurs , dans lesquelles nous entraînent les sens , l'imagination , l'esprit , quand il est abandonné à lui seul , & sur-tout les passions , principe ordinaire de la plupart de nos méprises. A ces guides infideles , il substitue le flambeau de l'expérience , & trace la route qu'on doit suivre pour parvenir à la Vérité. Il a eu l'art d'insérer , dans le cours de son Livre , une infinité d'observations importantes sur la Physique expérimentale , & d'y développer ce que la Métaphysique a de plus sublime , & la Morale de plus épuré. Quiconque est capable de le lire avec attention , y découvre un génie créateur & profond , un ordre & une netteté dans les matieres , une énergie de Pensées , un choix d'expressions vives , une solidité de raisonnement ; en un mot , tout ce qui peut entretenir l'admiration , & faire éclore la lumière dans les Esprits , capables de réflexion. On convient , que le système qu'il y expose , n'est pas exempt de contradiction , mais on est forcé de convenir aussi , que ses illusions mêmes sont celles du génie. Per-

sonne encore n'a poussé plus loin , que le P. *Malebranche* , le talent , de mettre à la portée de tous les Esprits , les idées les plus profondes & les plus abstraites ; il donne , pour ainsi dire , un corps , aux choses les plus spirituelles , afin de les rendre sensibles à tous les yeux. Son style , aussi brillant que châtié , est toujours proportionné au sujet , & à toutes les graces , dont le sujet est susceptible ; jamais Philosophe ne sut mieux orner la raison des richesses de l'Eloquence.

On doit penser , après cela , qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques ; aussi ne manqua-t-on pas de s'élever contre plusieurs des opinions de l'Auteur. Son Système des idées , par lequel il prétend établir qu'on voit tout en Dieu , essuya sur-tout des attaques & des railleries. Nous n'entrerons pas dans les discussions du pour & du contre ; ce n'est point de notre ressort ; nous nous contenterons de répéter , que quand bien même le P. *Malebranche* se seroit égaré dans ses Hypotheses , elles sont développées avec tant d'adresse , de force & de séduction , il en découle tant de bons principes , tant d'idées lumineuses , une morale si saine , si instructive , qu'on doit les regarder avec respect. Il ressemble , en ce-

la , à ces Voyageurs , qui , en allant à la découverte du nouveau Monde , ont trouvé , sur la route , des pays riches & féconds , qui ont facilité ensuite les recherches des Vovageurs qui se sont proposé le même but. Ses Rêves sont ceux de *Jupiter* ; il n'appartient qu'au Génie de créer de pareils systêmes. M. de *Voltaire* , plus en état qu'un autre d'en sentir le prix , auroit dû en parler avec plus d'égards ; il se seroit épargné par-là le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre sur cet illustre Métaphysicien. Il est plus aisé de plaisanter les Faiseurs de Systêmes , que d'en créer soi-même. D'ailleurs , les Esprits vraiment éclairés , savent respecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves , les plus grandes , les plus utiles , parce qu'ils sont plus capables d'apprécier la grandeur des obstacles & l'immensité de la carrière qu'il a fallu parcourir , même pour s'égarer ainsi.

Quoi qu'il en soit des illusions du P. *Malebranche* , on s'avisa de soupçonner que la Religion pouvoit être intéressée dans son systême. Il fit aussitôt un second Ouvrage , intitulé , *Conversations chrétiennes* , où il venge victorieusement sa foi & ses principes , autant que son Systême pouvoit le permettre. Ces Conversations

ont trois Interlocuteurs , qui concourent à expliquer & à justifier , d'une manière aussi agréable qu'instructive , tout ce que le Philosophe avoit avancé dans *la Recherche de la Vérité* ; le dialogue en est naturel , plein d'intelligence & d'adresse , les caracteres en sont intéressants & soutenus. Le rôle de *Théodore* , personnage qui représente le P. *Malebranche* , est comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate* ; ce personnage a même un talent supérieur à celui du Grec , pour faire accoucher ses Auditeurs des Vérités dont ils ne se doutoient pas , quoiqu'elles fussent en eux.

A cet Ouvrage en succéderent plusieurs autres , qui prouvent également le génie fécond de ce Philosophe. Celui qui a pour titre , *Entretiens métaphysiques* , peut être regardé comme un chef-d'œuvre , soit pour le raisonnement ; soit pour les vues profondes , soit pour le style ; & M. d'Aguesseau le préfère à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit sur l'Histoire une opinion vraie , à quelques égards ; mais qui a besoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raisonnable ne doit s'occuper que du vrai considéré en lui-même ; que ce vrai peut seul perfectionner notre intelligence ; que l'étude de

L'Homme est préférable à toute autre étude , & qu'il n'appartient qu'à la Philosophie de nous le montrer , tel qu'il est , dans les idées primitives , dont l'Histoire ne nous présente , selon lui , que des copies imparfaites , ou des portraits défigurés. Il ajoutoit qu'il y a plus de vérité dans un principe de Métaphysique ou de Morale , que dans tous les Ouvrages historiques ; il agissoit en conséquence , & s'occupoit plus à éclairer son esprit qu'à charger sa mémoire ; un insecte l'intéressoit plus , comme l'a remarqué M. de *Fontenelle* , que toute l'Histoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philosophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter , avec réserve , ses sentiments , sur la nécessité de connoître l'homme ; mais il faut se garder de suivre son exemple , quant au genre d'étude exclusif qu'il se permettoit. L'Histoire est une seconde Philosophie , qui peut être aussi utile que la première , pour la connoissance de l'Homme. La Métaphysique & la Morale , forment , à la vérité , les premiers traits du Tableau de ses passions ; mais elles n'indiquent que les causes ; au lieu que l'Histoire nous en découvre les effets , & par-là les différents ressorts. C'est dans ce spectacle vivant de

la nature humaine , que les Poètes , les Orateurs & les Moralistes eux-mêmes , peuvent trouver encore plus de quoi s'instruire , parce que les exemples y sont plus frappants , que les préceptes ne le sont dans un Traité de Morale ; c'est là qu'on trouve , avec la source des vices & des vertus , les principes qui les excitent , les aliments qui les nourrissent , les ressources qu'ils déploient , le but qu'ils se proposent , & les moyens , qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche* , nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. » Il avoit si bien acquis , dit-il , » la pénible habitude de l'attention , que » quand on lui propoisoit quelque chose » de difficile , on voyoit dans l'instant » son esprit se pointer vers l'objet , & » le pénétrer. Ses délassements étoient » des divertissements d'enfant , & c'étoit » par une raison très-digne d'un Philo- » sophe , qu'il y cherchoit cette puérilité hon- » teuse en apparence ; il ne vouloit pas » qu'ils laissassent aucune trace dans son » ame : dès qu'ils étoient passés , il ne lui » en restoit rien , que de ne s'être pas tou- » jours appliqué. Il étoit extrêmement mé- » nager de toutes les forces de son esprit , » & soigneux de les conserver à la Philo-

» sophie.... Sa conversation rouloit sur les
» mêmes matieres que ses Livres ; seule-
» ment pour ne pas trop effaroucher la
» plupart des gens , il tâchoit de la rendre
» un peu moins chrétienne , mais il ne relâ-
» choit rien du philosophique : on la re-
» cherchoit beaucoup , quoique si sage &
» si instructive.... Il ne venoit presque point
» d'Etrangers savants à Paris , qui ne lui
» rendissent leurs hommages. On dit que
» des Princes Allemands y sont venus ex-
» près pour lui.... Il a eu l'honneur de re-
» cevoir une visite de *Jacques II* , Roi
» d'Angleterre , &c.

» Les Compatriotes de cet Homme il-
» lustre , sentoient aussi ce qu'il valoit , &
» un assez grand nombre de Gens de mé-
» rite , se rassemblaient autour de lui. Ils
» étoient la plupart les Disciples , & ses
» Amis en même temps ; & l'on ne pou-
» voit guere être l'un sans l'autre. Il eût
» été difficile d'être en liaison particuliere
» avec un homme toujours plein d'un sys-
» tème qu'on eût rejeté ; & si l'on rece-
» voit le système , il n'étoit pas possible
» qu'on ne goûtât infiniment le caractère
» de l'Auteur , qui n'étoit , pour ainsi di-
» re , que le système vivant. Aussi jamais
» Philosophe , sans en excepter *Pythagore* ,
» n'a-t-il eu des Sectateurs plus persuadés ;

» & l'on peut soupçonner , que pour pro-
 » duire cette forte persuasion , les qualités
 » personnelles du P. *Malebranche* aidoient
 » à ses raisonnements «.

MALFILATRE , (N.) né à Caen , en
 1733. mort à Paris , en 1767.

Sans avoir rien laissé d'achevé , & qui
 soit capable de lui faire une réputation
 solide , on apperçoit , dans ce qui est for-
 ti de sa plume , le germe des plus heureux
 talents. Ses Productions se réduisent à un
 Poème de *Narcisse* , dont quelques détails
 paroissent aussi heureux , que l'invention
 en est médiocre , à une Ode , assez froi-
 de , pour juger que la Poésie lyrique n'é-
 roit pas de son ressort ; mais les morceaux
 d'Imitation des *Géorgiques* de *Virgile* , que
 M. *Clément* a insérés dans ses *Nouvelles*
Observations critiques , donnent une idée
 avantageuse de sa Muse , & des progrès
 qu'elle eût fait , si les Parques eussent été
 d'accord avec la Fortune pour prolonger
 sa vie , & lui procurer cette aisance , si né-
 cessaire aux Enfans d'*Apollon*.

C'est peu pour eux d'avoir ce Dieu pour Pere ,

Si rien n'échoit du côté de leur Mere.

L. D.

MALHERBE , (François DE) né à
 Caen , en 1556 , mort à Paris , en 1628.

C'est ainsi que *Despréaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poésie , parmi nous :

Enfin *Malherbe* vint , & le premier en France ,
Fit sentir dans ses Vers une juste cadence ;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,
Et réduisit sa Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée ,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances , avec grace , apprirent à tomber ,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix ; & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps , sert encore de Modele.

Malherbe est le premier de nos Poètes , qui a fait sentir que notre langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poésie lyrique a de plus sublime. Avant lui , *Ronsard* avoit composé des Odes héroïques ; mais comme il s'étoit proposé *Pindare* pour modele , il en avoit plus souvent imité l'enflûre & l'obscurité , que la force & l'élévation ; sa Poésie consistoit moins à dire de grandes choses , qu'à en exprimer de petites , par de grands mots , moitié Grecs , moitié François ; ce qui donnoit un air merveilleux à son style , que l'ignorance seule pouvoit goûter. *Malherbe* , au contraire , en s'attachant à la lecture des Anciens , ne puisa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie , & cette noble simplicité ,

qu'il nous est si difficile de faire passer dans les nôtres. Il imita les mouvements de *Pindare*, mais à l'exemple d'*Horace*, il fut captiver l'enthousiasme sous le joug de la raison, de sorte que le désordre est chez lui un effet caché de l'art, qualité bien préférable à cette impétuosité fougueuse, plus semblable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode qu'il composa pour *Louis XIII*, lorsque ce Prince alloit réduire les Rochelois, on admire, à la fois, une netteté d'idées, un tour heureux d'expression, une justesse & un choix dans les comparaisons, une variété dans les figures, une adresse dans les transitions, qui la font regarder, avec raison, comme un vrai modele de Poésie lyrique. Le sujet en est grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des sujets agréables, c'est une richesse d'ornements qui embellit la matiere la plus stérile, c'est un coloris vif & tendre, qui anime jusqu'aux moindres détails. Peindre ainsi la Renommée,

°

Nymphes, qui jamais ne sommeilles,
Et dont les Messagers divers

En un moment font aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers,

nous donner cette idée de la paix,

C'est en la paix que toutes choses,
Succèdent * selon nos desirs.
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs.

n'est - ce pas être né vraiment Poète ?
N'est-ce pas joindre la force de la vérité
aux graces du pinceau ? Ne semble-t-il
pas voir , dans la Strophe suivante , le
temps s'écouler *tacito pede* , comme dit
Ovide ?

Le temps d'un insensible cours ,
Nous porte au terme de nos jours ;
C'est à notre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite ,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de
cent soixante-douze ans ? Mais peut-on
lire rien de plus poétique & plus agréa-
ble , que la description du Siecle heureux
qu'il prédit lui-même sous le nom d'un
Berger ?

* Succéder , du temps de Malherbe , signifioit avoir un
heureux succès.

La terre , en tous endroits , produira toutes choses ;
Tous métaux seront or , toutes fleurs seront roses ,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver , le jour n'aura plus d'ombre ,
Et les perles sans nombre ,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans sa fameuse Strophe du *Pallida mors equo pulsat pede* , que *Malherbe* , dans sa riche Imitation , que tout le monde fait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le style , ne semblent pas devoir annoncer un caractère brusque & caustique ; celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa conversation & ses manières ne se ressentoient en rien du génie de sa Muse. Il y a même lieu d'être étonné du peu de ressemblance qu'il y avoit entre le Poète & l'Homme. On est fâché de lui voir une sensibilité d'amour-propre , dont les grands talents devoient être à l'abri. Un jour , son ami *Racan* , à qui il venoit de réciter une Ode , lui ayant avoué , de bonne-foi , qu'il n'avoit pu en juger , parce que , dans la récitation , il avoit mangé la moitié des vers , il entre aussi-tôt en fureur , & lui répond : *ils sont à moi , puisque je les ai faits ; si vous me fâchez je les mangerai tous*. C'auroit été dommage as-

furément , mais c'en est un plus grand encore , qu'un tel génie fut si foible contre un reproche aussi léger.

Malherbe, ayant diné chez l'Achevêque de Rouen , s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla , pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher , *dispensez-m'en* , lui dit-il brusquement , *je dormirai bien sans cela*. On fait qu'il voulut se battre contre de *Piles* , qui avoit tué son fils en duel. Il avoit alors soixante-treize ans , & quelqu'un lui faisant sentir l'inégalité de la partie , *c'est pour cela* , répondit-il , *que je veux me battre ; je ne hasarde qu'un denier contre une pistole* ; réponse qui prouve aussi peu de courage que de Philosophie , tant il est vrai que les Muses , qu'on nous dit avoir apprivoisé les hommes sauvages , ne rendent pas toujours le même service à leurs plus chers Nourrissans.

I. MALLET , (*Edme*) Chanoine de Verdun , ancien Professeur de Théologie , au College de Navarre , né à Melun , en 1713 , mort à Paris , en 1755.

Quoiqu'il ait fourni , au Dictionnaire Encyclopédique , quelques Articles de Littérature , qui ne sont pas les plus médiocres de cette Compilation universelle , il a su néanmoins se garantir de l'influence du Siècle , éviter les écueils du faux Bel-esprit

& de la Philosophie. Ses autres Ouvrages littéraires, fans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la classe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poètes*, forment une espece de Poét que, où se trouvent exposés, d'une maniere nette & facile, les préceptes des grands Maîtres. Ce n'est, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poétique de *Despréaux*, accompagné d'exemples choisis, propres à rendre les remarques plus sensibles. Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent servir aussi de Rhétorique; l'Auteur y développe, d'une maniere assez lumineuse, les principales regles qu'en donnent *Aristote*, *Cicéron* & *Quintilien*; il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, s'il se fût moins étendu sur certains objets, peu intéressants, & presque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux Ouvrages ont de la méthode, de la clarté; la diction en est noble, aisée, & nombreuse. M. l'Abbé *Mallet* y fait sentir le mérite d'un goût sûr & exact à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale y sont très-bien fondues avec les regles de la Littérature, attention aussi nécessaire qu'utile, à l'égard de la Jeunesse qu'on veut instruire.

2. MALLET, (*Paul-Henri*) Professeur d'Histoire, à Geneve, ci-devant Professeur des Belles - Lettres Françoises à Coppenhague, de l'Académie d'Ûpsal & de celle de Lyon, né en 17...

Il a composé une *Histoire de Danemarck*, très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoissances assez incertaines, avant cette Histoire. Ce qui la rend sur-tout estimable, c'est le ton de simplicité, d'aisance & d'impartialité, avec lequel elle est écrite. M. *Mallet* a dû trouver des ressources abondantes pour ce travail pendant son séjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince actuellement régnant. Il seroit à souhaiter que les Historiens des différents Peuples de l'Europe, eussent été à portée, comme lui, de puiser dans les sources.

MALLEVILLE, (*Claude DE*) né à Paris en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoisse. Nous ne dirons pas que ce fut, sans doute, la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-esprits de son Siecle. Ses Poésies ont de la chaleur, & de la vivacité; l'expression en est souvent agréable & facile, les images

en font quelquefois brillantes , mais presque toujours les métaphores outrées. Son Sonnet , sur la *Belle Matineuse* , eut le prix sur tous ceux qui furent composés sur le même sujet.

Le silence régnoit sur la terre & sur l'onde ,
L'air devenoit serain , & l'olympé vermeil ;
Et l'amoureux Zéphir , affranchi du sommeil ,
Reffuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil ,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis* , au visage riant ,
Sortant de son palais , plus clair que l'orient ,
Fit voir une lumière , & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour , n'en foyez point jaloux ,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des astres les Beautés , à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus* , jeune Romain , des derniers temps de la République , ayant rencontré sa Maîtresse au lever du Soleil , lui fit aussi-tôt un Quatrain , où il la plaça au-dessus de l'Astre qui commençoit à paroître. On le tradui-

ût en François, du temps de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la pensée si jolie, que depuis ce temps, le Soleil est devenu l'objet éternel des comparaisons galantes.

Malleville réussit encore mieux dans le Rondeau ; celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*, favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il favoit badiner agréablement.

Coëffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient Mâssire,
Et vit comme un déterminé.

Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.

Ce n'est pas que Frere *René*,
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docteur, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire ;
Mais seulement c'est qu'il est né
Coëffé.

Ce mot *né coiffé*, expliqueroit assez bien la petite fortune de quelque merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, (*Louis*) Chanoine du

Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1768; Poète dont nous avons peu de Poésies, encore sont-elles toutes médiocres, en exceptant néanmoins son Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'est montré supérieur à tout ce que MM. de Fontenelle & la Mothe ont fait en ce genre. Le style en est élégant & naturel, la narration simple & intéressante; les sentimens en sont vrais & délicats, qualités qui manquent absolument à une seconde Eglogue qu'il a faite, [elle a pour titre, *les Confidences*] ainsi qu'à ses autres petites Pièces. Auroit-on tort, après cela, de s'être imaginé que *Palaprat*, son Oncle, & *Brueys*, son premier Maître, ont fort bien pu l'avoir aidé dans la composition du *Rendez-vous*, Pastorale infiniment supérieure à tout ce qu'il a donné, depuis la mort de ces deux Poètes?

Nous ne connoissons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en Prose, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage, son *Histoire abrégée de la Poésie Française*, plaisanterie aussi juste qu'agréable, où il seroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle se réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

» La Poésie Françoise , sous *Ronsard* &
 » sous *Baïf*, étoit un enfant au berceau ,
 » dont on ignoroit jusqu'au sexe. *Malherbe*
 » la soupçonna mâle , & lui fit prendre la
 » robe virile. *Corneille* en fit un héros. *Ra-*
 » *cine* en fit une femme adorable & sensi-
 » ble. *Quinault* en fit une courtisane, pour
 » la rendre digne d'épouser *Lully* , & la
 » peignit si bien sous le masque , que le
 » sévère *Boileau* s'y trompa , & condamna
 » *Quinault* à l'enfer , & sa Muse aux pri-
 » sons de S. Martin. A l'égard de *Voltaire*,
 » il en a fait un excellent Écolier de Rhé-
 » thorique , qui lutte contre tous ceux qu'il
 » croit Empereurs de sa classe , & qu'au-
 » cun de ses pareils n'ose entreprendre de
 » dégoter , se contentant de s'en rappor-
 » ter au jugement de la Postérité, unique
 » & seul Préfet des études de tous les Sie-
 » cles «.

MANGIN , (N.) Docteur de la Facul-
 de Théologie de Paris , Doyen & Grand-
 Vicaire du Diocèse de Langres , sa patrie ,
 est Auteur de quelques Ouvrages Ecclé-
 siastiques , qui n'offrent rien qui soit di-
 gne de l'attention du Public. Ce qu'il a
 publié

publié de plus utile , est l'*Histoire ecclésiastique & civile , politique , littéraire & topographique du Diocèse de Langres* , qui pourroit être beaucoup mieux faite , & surtout mieux écrite. Elle renferme des recherches curieuses , & quelques discussions intéressantes.

MANNORY , (*Louis*) ancien Avocat au Parlement de Paris , sa patrie , né en 1696.

A ne juger de lui , que par ses Ouvrages , on ne peut s'empêcher de rendre justice à ses talents. Sa *Traduction* de l'Oraison funebre de *Louis XIV* , par le P. *Porée* , est très-élégante , & rend très-bien l'original. Ses *Observations* , sur quelques Tragédies de M. de *Voltaire* , sont souvent justes , & annoncent un Homme qui connoît le Théâtre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers* , très-propres à donner une idée favorable de son éloquence , si sa trop grande facilité ne nuisoit souvent à l'examen , à la réflexion , & quelquefois à la gravité qu'exigent ces sortes d'Ecrits. Les Journalistes en ont parlé successivement avec des éloges que le Public semble avoir justifiés , par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA , [*Pierre*] Archevêque de Toulouse , né à Gand , dans le Béarn , en 1594 , mort à Paris , en 1662.

Tome II.

O

Les Ouvrages qui nous restent de lui , prouvent qu'il étoit grand Jurisconsulte , bon Politique , savant Théologien , & excellent Critique. Son *Histoire de Béarn* est pleine d'éclaircissements utiles , sur l'origine des Rois de Navarre , des Ducs de Gascogne , des Comtes de Toulouse , de Carcassonne , &c, & contient un grand nombre d'observations géographiques. Ceux qui voudront travailler à l'Histoire d'Espagne , trouveront dans le *Marca Historica* des secours utiles & même nécessaires.

M. de *Marca* fut nommé à l'Archevêché de Paris , sur la démission du Cardinal de *Retz* , mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre possession , ce qui donna lieu à cette mauvaise épitaphe :

Ci gît Monsieur de *Marca* ,
Que le Roi sagement marqua ,
Pour le Prélat de son Eglise ;
Mais la mort , qui le remarqua ;
Et qui se plaît à la surprise ,
Tout aussi-tôt le démarqua.

I. MARCHAND , (*Prosper*) né en Picardie , mort à la Haye , en 1756 , âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches , que des réflexions & du style , trou-

veront de quoi se contenter dans son *Histoire de l'Imprimerie* ; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minuties biographiques, pourront se satisfaire dans son *Dictionnaire historique*, à l'imitation de celui de *Bayle*, où ce genre d'érudition est très-vaste & très-étendu.

2. MARCHAND, (*Jean-Henri*) Avocat au Parlement de Paris, Censeur-Royal, né en 17...

Il est connu par plusieurs Bagatelles littéraires, en prose & en vers, écrites d'un style aussi plein d'esprit, que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy* & le *Testament politique de M. de Voltaire*, sont ce qu'il a fait de plus piquant. On peut voir, par ces Ouvrages, qu'il s'est fait de la Littérature un amusement, plutôt qu'une occupation.

MARIVAUX, (*Pierre CARLET DE*) de l'Académie Française, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un style pétillant, une métaphysique trop subtile, en matière de sentiments, des réflexions trop recherchées, ont beaucoup nui au succès de ses Ouvrages, dans l'esprit des gens de goût. Il auroit une manière d'écrire agréable, s'il ne se fût pas trop laissé aller à son imagination & à la manie de dire les choses, tout autre-

ment qu'il ne les sentoît , ce qui affoiblit & défigure souvent ses meilleures pensées. Il étoit capable de développer les différents ressorts du cœur & de l'esprit humain ; il paroît avoir fondé & connu tous les replis du premier , mais pour avoir trop raffiné , il a quelquefois brouillé les matières , & l'on ignore souvent ce qu'il a voulu dire , parce qu'il veut le dire mieux qu'il n'eût fallu , pour le faire comprendre. Le *Spéctateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers : il est difficile de réunir dans un Ouvrage plus de sagacité pour démêler les passions & les caprices des hommes , plus d'adresse à les développer , & plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* sont encore gâtées , pour la plupart , par l'affectation, ou, pour mieux dire , par la singularité de sa manière de rendre les choses. Nous croyons que la subtilité de ses idées vient de ce que son esprit n'étoit pas assez vigoureux pour penser solidement.

Il est le même dans ses *Romans* , qui sont néanmoins agréables & quelquefois intéressants , sur-tout sa *Marianne* ; il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop long , des descriptions trop minutieuses , des réflexions trop diffuses

& sur-tout les Peintures trop libres.

MARMONTEL , (*Jean - François*)
 Historiographe de France , né à Bort ,
 petite ville de Limoufin.

Dès qu'il s'agira de Tragédies , de Pastorales lyriques & de Poésies légères , le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poètes de notre nation.

M. *Marmontel* s'est sans doute rendu justice. Du Théâtre tragique & du lyrique , il s'est jetté dans l'Opéra-Bouffon , qui paroît être plus de son genre. *Le Huron* , *Lucile* , *Sylvain* , sont des preuves que son esprit est précisément fait pour les bagatelles , sur-tout quand une musique agréable vient relever un peu la fadeur de sa Poésie

On convient que sa *Poétique* n'est nullement propre à servir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront se former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande , dont l'objet est d'affoiblir l'estime due à la saine Littérature , pour ériger en héros du Parnasse des Ecrivains , que le bon sens ne regardera jamais comme des modeles. On est sur-tout indigné d'y voir régner un style énigmatique , qui obscurcit les choses les plus claires , en voulant les expliquer par principe , & les prouver

par raisonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, pour profcrire les vrais Législateurs, (qu'il auroit beaucoup mieux fait d'imiter) se mettre à leur place, & s'associer dans ce nouveau tribunal, des Auteurs dont on doit, avant toutes choses, se défier.

La Traduction de *Lucain* est encore une preuve de la particularité de ses idées. Il a voulu réhabiliter ce Poète, mais il l'a traduit de maniere qu'il n'en montre que les défauts ; sans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi servir de modele, en un genre ; & , après tous les grands essais , auxquels il s'est attaché, on aura peine à croire que ce genre se réduise à des Contes. Il faut convenir que les siens, quoique en prose, se font lire avec un véritable plaisir. Un style délicat & correct , un petit ton de minauderie , une morale légère & tout-à-fait du bel-air , les rendent propres à amuser les têtes frivoles , & à distraire agréablement les âmes sensées. Personne n'a su, mieux que lui, développer les petits caractères, & les présenter sous un jour favorable , & souvent instructif. Quand il traite le sentiment, le sentiment, sous sa plume, n'est ni chaud, ni éner-

gique ; en revanche , il chatouille , il effleure , ce qui est beaucoup dans un Siècle où l'on ne veut rien approfondir. Son Dialogue est naturel & rapide. Il n'est cependant pas vrai que M. *Marmontel* soit l'inventeur de la suppression des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ses Enthousiastes se sont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant lui, cette façon d'écrire étoit en usage parmi nous. *Rabelais*, & l'auteur du *Moyen de parvenir*, lui en auroient fourni de fréquents exemples.

Malgré cela , les *Contes Moraux* feront toujours des productions qui feront honneur à M. *Marmontel*, si l'on excepte *Bélisaire*. Ceux qui ont osé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé tout-à-la-fois , la raison & la gloire de la Nation Française. Quelle comparaison ! entre un Ouvrage , marqué au coin du génie , conduit avec un art qui enchante , enrichi de tableaux & de sentimens qui attachent & pénètrent l'ame , embelli par des peintures qui ravissent l'imagination & la captivent ; un Ouvrage , le chef-d'œuvre le plus parfait qu'on puisse opposer à ceux des anciens ; un Ouvrage , où la richesse des détails , la grandeur des événemens , la vérité des caractères , la sublimité de la morale , l'harmonie de la prose , l'empor-

tent sur la pompe de la versification , & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en passer dans un Poëme épique : quelle comparaïson ! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraisemblance , parsemé de caracteres baroques , inondé d'un radotage insipide ; un Roman , où la monotonie des incidents , l'uniformité des ressorts , l'afféterie du style , l'imbécillité des personnages , forment un contraste perpétuel avec le bon sens , le goût , & la nature des objets qu'on y traite ; un Roman , enfin , dont il n'y a que les premiers chapitres qui soient soutenable , & dont tout le reste fait tomber le Livre des mains du Lecteur , tantôt ennuyé , tantôt révolté.

M. *Marmontel* , en reconnoissant les fautes & les erreurs , répandues dans cet Ouvrage , a sans doute rougi , en même-temps , des éloges ridicules qu'on lui a prodigués. Quoi qu'il en soit , nous sommes persuadés que dans le Poëme des *Incas* , auquel il travaille , il évitera les défauts qui lui ont attiré tant de justes critiques. Les Articles qu'il a fait pour l'Encyclopédie , prouvent combien il est capable de joindre le mérite de penser avec justesse , à celui de s'exprimer avec grace , quand il ne veut pas sortir de lui-même.

& app'iquer ſes talents à des ſujets qui leur ſont étrangers.

MAROLLES, (*Michel DE*) Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris en 1681 ; Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards. Ceux qui ont ſuivi depuis la même carrière, & qui ſe font un honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coûtent le plus, & que, ſ'il ne leur eût pas frayé le chemin, leurs progrès euſſent été moins faciles. On ne peut diſconvenir que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, ne ſoient trop ſerviles & très-plates ; mais ſans lui, *Plaute*, *Lucrece*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c. n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection, dont nos bons Ecrivains l'ont rendue ſuſceptible. Les Traducteurs auroient dû encore ſentir qu'il leur a été d'un très-grand ſecours. Malgré ſa ſécherelle, il eſt ordinairement exact & fidele à rendre, non-ſeulement le ſens, mais tous les mots de la phraſe ; & c'eſt toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ſes Originaux, mérite qui n'eſt pas le partage de tous nos ſai-

seurs de Traductions. Par-là, il est devenu un guide sûr, qu'ils n'ont eu que la peine de suivre.

On a aussi de lui des *Mémoires* qui seront estimés de quiconque est capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarrassé ou à la fausse chaleur que plusieurs Ecrivains n'ont pas su éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit essayé de traduire *Virgile* en vers ; en cela, on doit lui savoir plus de gré de l'heureux instinct qui lui fit comprendre, que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poètes, qu'on ne doit lui reprocher son imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage, avec aussi peu de talent pour la versification. *Linier* avoit très-fort raison de répondre à ce mauvais Versificateur, qui se vantoit de ce que les vers ne lui coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

MAROT, (*Clément*) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544 ; le plus ancien des Poètes François, dont la lecture soit capable de procurer encore quelque plaisir.

C'est à lui qu'on doit le modele d'un style plein de naïveté & d'agrément, qui consacrerà son nom à l'immortalité. Rien

ne prouve plus le mérite original , que l'approbation constante & l'adoption générale. *Marot* possédoit , au plus haut degré , cette tournure d'esprit qui rend les plus petites bagatelles intéressantes. Malgré l'imperfection du langage , ses Poésies sont légères , agréables , délicates , & sur - tout d'une finesse qui plaît infiniment aux personnes de goût. Ce n'est pas tant l'estime des Princes de son temps (estime qui le faisoit appeller alors *le Poète des Princes* , & *le Prince des Poètes*) que l'approbation de *la Fontaine* , de *Despréaux* , de *J. B. Rousseau* , qui a perpétué sa réputation & l'estime de ses Ouvrages. *La Fontaine* le relisoit toujours avec un nouveau plaisir ; *Despréaux* le propose comme un modele de Poésie piquante & gracieuse ; *Rousseau* , en lui adressant une épître , se fait gloire d'imiter son style & de le regarder comme son maître. Ces trois Poètes le reconnoissent pour l'inventeur de la Ballade , genre de Poésie trop négligé à présent , sans doute parce que le génie de nos Poètes modernes est plus tourné au jargon philosophique , qu'à cette aimable naïveté , qui faisoit autrefois le principal caractère & les délices de nos peres.

M. de *Voltaire* ne s'est attaché , dans ses derniers Ouvrages , à décrier *Marot* ,

que parce qu'il est toujours porté à dépriser le genre de talent qu'il n'a pas, quoiqu'il se soit efforcé dans quelques occasions (avec peu de succès, à la vérité) d'imiter le style marotique. Delà vient qu'il dit aussi qu'on devroit réduire le naïf *la Fontaine* à cinquante pages.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne sont pas toujours exempts de reproches. Ses Contes sont quelquefois licencieux, & ses Vers trop libres sur des objets qu'il devoit respecter. C'est cette liberté qui lui attira ses disgraces. On fait qu'il a traduit une grande partie des Pseaumes de *David* en vers François; ce n'est pas cet Ouvrage qui l'a rendu célèbre. Le peuple protestant a pu chanter quelques temps ces Cantiques bizarrement travestis; mais le bon sens a toujours rejeté des productions où la naïveté s'efforce en vain d'atteindre au sublime qui n'a rien de commun avec elle.

MARQUEZ, (*Pierre*) Abbé, Professeur d'Eloquence, au College Royal de Toulouse, né à Montpellier en 1725.

L'esprit des Colleges, le ton de la Province, n'ont point nui aux talents qu'il paroît avoir pour écrire. On a de lui plusieurs petits Ouvrages, entr'autres, les Eloges de *Duquesne*, de *Massillon*, & ce-

lui de M. le *Dauphin*, dont le style est noble, égal, ennemi de l'enflure & de l'affectation; mais qui manque trop souvent d'intérêt & de vivacité, défaut qui devient aujourd'hui plus commun que jamais, dans les Ouvrages d'Eloquence.

MARSAIS, (*César CHESNEAU DU*)
Avocat au Parlement de Paris, né à Marseille en 1676, mort à Paris en 1756, un des plus habiles & des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, Restaut, la Touche, Wailli, & quelques autres ont composé des Grammaires qui se réduisent à l'exposition des règles du discours; celui-ci, moins occupé du mécanisme des langues, que de leur génie particulier, en a fait, pour ainsi dire, l'anatomie; & c'est en les décomposant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits sur la Grammaire Françoisë & Latine conviennent également aux maîtres & aux disciples; les derniers y apprennent les éléments du langage & les premiers, la manière de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage resté trop long-temps inconnu, offre tout-à-la-fois & le Didactique grammatical, & la Métaphysique du discours; on y apprend à connoître ce qui constitue le style figuré, & à saisir dans toutes les expressions, le sens propre & celui que

l'imagination y ajoute pour mieux colorier la pensée. Ce Livre est un chef-d'œuvre de Logique, de justesse & de netteté. La *Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine*, sans être aussi estimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. du Marçais; cet Auteur y suit, pour ainsi dire, le progrès des idées, & en facilite le développement; c'est un Philosophe, qui après avoir étudié la marche de la nature, nous donne ses lumières pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour sentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit souvent des avantages d'un bon livre sans songer aux-qualités qu'il suppose, & aux travaux qu'il a coûté.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien, qu'il avoit l'esprit juste, mais froid, méthodique, mais lent; sage, mais peu brillant; profond, mais peu vif; son style est net, mais souvent diffus; ce qui est un défaut moins capital, lorsqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut se faire entendre.

Les articles de Grammaire qui se trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie sont de M. du Marçais, & n'en font que mieux appercevoir la foiblesse & la maigreur de ceux des volumes suivans.

On lui a attribué quelques petites Brochures contre la Religion, assez mal écrites, qui ne sont pas de lui. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il eût de grandes liaisons avec la Secte philosophique, ce qui lui a valu les honneurs d'un Eloge historique, où, selon les loix de la Société, on l'éleve jusqu'aux nues; foibles honneurs, quand c'est l'esprit de parti qui les décerne, & qu'on les a achetés par trop de complaisance pour ceux qu'on craignoit ou qu'on méprisoit peut-être. M. du Marsais a paru rétracter ses écarts philosophiques; il est mort en remplissant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, (*Jacques*) Chanoine régulier de Ste. Genevieve né à Paris en 1647, mort à Uze en 1724.

Avec du talent pour écrire l'histoire, il ne s'est attaché qu'à des Vies particulières, auxquelles on ne peut reprocher qu'un style quelquefois inégal, & souvent trop diffus; ce style est plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Histoires* du Cardinal *Ximènes*, de *Henri VII*, Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquisition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marfolier* a auffi confacré fa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de *S. François de Sales* , de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé* , font parfemées de traits , qui , aux défauts près dont nous avons parlé , font encore mieux sentir les dispositions qu'il avoit pour ce genre d'Ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée ; auffi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY , (*François-Marie DE*) Abbé , mort à Paris fa patrie , en 1763.

Deux excellents Poèmes , l'un fur *la Tragédie* , l'autre fur *la Peinture* , lui ont mérité un nom diftingué dans les Lettres. M. *Clément* , dont les Critiques font ordinairement fi juftes , a été beaucoup trop févere dans le jugement qu'il a porté fur ce dernier Ouvrage. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fonds & le ftyle.

De tous les Poèmes Latins qui ont paru fucceffivement dans le genre didactique , il n'en eft point qui , au jugement des connoiffeurs , annonce plus de génie , foit pour le deffein , l'ordonnance , la compofition , les détails , foit pour l'expreflion & le coloris.

M. l'Abbé de *Marsy* s'étoit attaché de bonne-heure aux vrais moyens de réuffir. L'étude des anciens modeles , fur-tout de

Virgile , avoit disposé sa Muse à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui font toujours les germes assurés du succès.

Il est bien difficile , après cela , de se rendre aux raisons par lesquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poème de *la Peinture* n'est qu'une amplification de quelques Passages de celui de *du Fresnoy* * sur le même sujet , & d'élever ce dernier au-dessus du premier , sous prétexte qu'il le trouve plus instructif & plus original.

Comme ces reproches ont rapport à plusieurs objets intéressants pour la Littérature , nous nous étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord , nous ne craignons pas d'affurer , que , malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poème de *du Fresnoy* , celui de l'Abbé de *Marsy* lui est très-supérieur , quant à l'instruction , & quant à la manière de la présenter. Il est vrai que *du Fresnoy* est très-fort sur les règles , & que presque chacun de ses vers renferme une leçon ; mais est-ce la multiplicité des préceptes qui constitue le mérite d'un Ouvrage didactique , surtout d'un Poème , & encore plus quand

* *Observations critiques sur différents Poèmes de la Peinture* , pag. 241.

ces préceptes y sont entassés les uns sur les autres ? De même que le Gouvernement le mieux organisé est celui qui a le moins de loix ; de même dans les Arts , il est essentiel de diminuer & de simplifier , le plus qu'il est possible les préceptes. Ce n'est que par la clarté , la méthode & la précision , qu'on peut éclairer & former le commun des esprits. Indépendamment de l'instruction qu'on fait répandre sur différents sujets , il faut encore posséder l'art de rendre les objets intéressants , afin de les insinuer avec autant d'agrément , que de solidité. L'instruction devient inutile , si l'on ne se rend agréable pour se faire lire.

Or personne ne peut disputer , à cet égard , la supériorité à l'Abbé de *Marsy*. *Du Fresnoy* , est , en fait de Peinture , ce que *Despautere* est en fait de Grammaire ; il est farci de documents & dénué d'exemples ; ce n'est cependant que par les exemples , qu'on peut faire saisir & goûter les regles , que ces exemples renferment : *longum iter per præcepta , breve per exempla*. Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marsy* , ces fréquents Tableaux qui renforcent & embellissent son Ouvrage ? Pourquoi les appeler de *vains ornements* ? Il est bien plus naturel & plus juste de les considé-

rer comme autant de préceptes , mis en action , comme autant d'Apologues , dont il est facile de tirer le sens moral ; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra , par exemple , que dans la Description énergique du Tableau du Jugement dernier , par *Michel-Ange* , le Poète a eu pour but principal , de faire sentir aux Peintres , combien il est essentiel de ne pas négliger , dans leurs ouvrages , les bienfaisances , les mœurs & le costume ? La description du Démoniaque , peint par *Raphaël* , est encore une leçon aux Peintres , pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les passions fortes & impétueuses , &c.

Cette route , n'est-elle pas plus agréable , plus instructive , & plus sûre , que d'enseigner sans cesse ce qu'il faut faire , sans montrer comment on le fait ? *Horace* l'a dit , & nous le répétons , parce que ces paroles décident la question en faveur de notre Poète ,

*Segnius irritant animos demissa per aurem ,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

M. *Clément* a-t-il eu plus de raison d'avancer que » le style de *du Fresnoy* est à

» lui ; qu'il s'est formé sur *Lucrece* & sur
 » *Horace* , mais qu'il ne les a point mis à
 » contribution ; que l'Abbé de *Marsy* a le
 » style de tous les Poètes Latins de Col-
 » lege ; que ce sont des membres de Vers ,
 » pris çà & là dans *Virgile* , dans *Ovide* ;
 » qu'il n'a rien qui lui appartienne , rien
 » qui lui soit propre , &c ? »

Cette assertion doit paroître d'autant plus étrange , qu'en convenant que le style de *du Frenoy* est à lui , il n'en fera pas moins vrai qu'il est dur , sec , & quelquefois barbare , ce qui le rend sans intérêt , d'une lecture effrayante , tout au plus supportable , comme on l'a observé M. *Racine* le fils , pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture *. D'après cette remarque , *du Frenoy* auroit donc fait un mauvais Poème ; car , selon M. *Clément* , tout Poème qui n'est pas fait pour tout le monde , est nécessairement mauvais **.

M. l'Abbé de *Marsy* est bien éloigné de ce défaut. C'est sur-tout par la chaleur & les graces du style , qu'il a rendu son Poème capable d'être goûté de toutes les especes de Lecteurs.

Peut-on appeller un style formé sur

* *Réflexions sur la Poésie* , chap. VII.

** *Observations critiques* , p. 418.

celui de tous les Poètes de College , une Elocution noble , vive , ferme , toujours assez souple pour se plier sans effort à tous les tons , à tous les genres ? Qu'est-ce qui forme , dans un Ecrivain , un style qu'on peut regarder comme à lui ? La maniere de concevoir & de sentir , le mouvement & l'ordre des idées , la tournure de l'expression , une certaine forme d'exister & de vivre dans ses ouvrages , qui lui est particuliere. On le reconnoîtra facilement dans l'Auteur du Poème de *la Peinture* ; par-tout il a la même chaleur , la même fécondité , la même élégance , la même harmonie. Malgré la variété de ses tableaux , sa touche est toujours égale. Les différents contrastes ne font que mieux sentir la dextérité & la richesse de son pinceau. Si on compare le coloris d'une description , à celui d'une autre entièrement opposée , quoique différent , il s'annonce pour être parti de la même main. Ce même Poète , qui peint les ravages des Barbares en Italie , n'a besoin que de changer de couleurs , pour tracer avec le même succès , les douces & paisibles opérations de la Nature. Ainsi , *Rubens* laisse toujours l'empreinte de son génie , en offrant aux yeux l'agitation des Furies , ou le sourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé à *Virgile* quelques Hémistiches. Nous dirons d'abord que le larcin seroit peut-être difficile à prouver ; mais quand il existeroit , que peut-on en inférer à son désavantage ? N'est-il pas arrivé à *Virgile* lui-même , d'avoir mis à contribution plusieurs Poètes de son temps , à en juger par les citations de *Macrobe* ? D'ailleurs , cette espèce de vol ne prouveroit que mieux son génie ; on ne pourroit en conclure autre chose , sinon , qu'il a su se rendre propres des richesses étrangères , par la manière dont il les a mises en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature , que dans le commun des Arts. La beauté d'un ouvrage quelconque ne consiste pas à n'avoir rien d'étranger , mais à former un tout habilement composé des différentes matières qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marfey* sur son Prédécesseur , c'est qu'il est Poète dans le Plan , comme dans les détails , tandis que *du Fresnoy* n'est jamais que versificateur. Aussi est-ce par cette raison qu'un autre M. *Clément* * met le Poème de *la Peinture* au-dessus de celui de *Lucrece*.

* » Les deux Poèmes Latins de M. l'Abbé de *Marcy*,

Le Critique de l'Abbé de *Marsy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Despréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Fresnoy*, d'avoir imité *Horace*, sur lequel il s'appuie presque toujours. En supposant que l'Abbé de *Marsy* se soit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir su bien choisir ses modeles, & dans ses modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractère de quelque Auteur original, c'est sans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité? sans assujettissement, sans plagiat, à-peu-près comme *Virgile*, lui-même, a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché sur les pas de *Descartes*, comme *Despréaux* a faisi la maniere d'*Horace*, & *Roussseau* celle de *Pindare*. Il a fait plus; semblable à l'Abeille qui fait tirer des fleurs les suc's primitifs dont elle fait son miel, en les transformant en sa propre substance, il s'est nourri des beautés de ce grand Poëte, sans qu'on puisse lui reprocher de

» l'un sur la *Peinture*, l'autre sur la *Tragédie*, sont presque
 « dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au-dessus de *Lucrece*,
 » autant qu'on en peut juger dans ce Siecle ». *Clément de*
Geneve, Nouvell. Littéraires, Lett. 114.

lui avoir rien dérobé , & par-là , il est devenu lui-même original.

Il doit résulter de ce que nous avons dit , que l'imitation , bien loin d'être un vice , est , au contraire , un principe de vie & de développement pour les talents qu'on a reçus de la nature. Les plus heureux Génies ont besoin de secours pour croître & s'alimenter. *Bossuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre essor à son éloquence , qu'après s'être nourri de la substance des Livres saints , & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'est ce qu'il appelloit allumer son flambeau aux rayons du soleil.

Il en est de même des Poètes. Tant qu'ils se bornent à ne puiser que dans leur propre fonds , on s'apperçoit d'une sécheresse , d'un désordre , d'une monotonie rebutante , partage ordinaire d'un esprit qui n'a pas su fortifier ses propres richesses par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point* , dit un Auteur anglois , *ne seront jamais imités.*

On doit bien se garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats , qui n'offrent que des lambeaux arrachés de toutes parts , dont la bizarre réunion présente l'image du monstre , dont parle *Horace*. Le véritable Imitateur n'est ni copiste , ni plagiaire. Il se transforme en son original

ginal, évite ses défauts, s'approprie ses beautés, & , en les adaptant au sujet qu'il traite, il fait leur donner une forme & un caractère qui les lui rend propres.

Tel est l'empire de l'exemple, qu'il agit plus puissamment que les regles, en ce qu'il montre, tout-à-la-fois, & la route & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impression sur un jeune Peintre, la lecture d'une Oraison funebre de *Bosquet* saisira plus un jeune Orateur, & fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondissant un modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penser, de procéder & de s'exprimer comme lui, mais la force nécessaire pour inventer, penser, procéder & s'exprimer, à son tour, aussi bien que lui. *Les Ouvrages des grands Maîtres, d'après Longin, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les esprits les moins échauffés.**

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il est inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès

* *Traité du Sublime, Chap. XI.*

son enfance , distingue les Œuvres d'*Euripide* , des Livres que ses Maîtres lui présentent ; *Boileau* sent , à la lecture d'*Horace* , ce qu'il est capable de faire. Tous les célèbres Écrivains ont eu , pour ainsi dire , un Génie tutélaire , qui a présidé à la composition de leurs Ouvrages.

Il est cependant des précautions à prendre. Ces précautions consistent , à ne pas s'enthousiasmer si fort d'un Auteur , qu'on ne s'applique à joindre aux secours qu'il nous fournit , les secours qu'on peut tirer des autres Auteurs d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui se trouvent éparées , tantôt dans un modele , tantôt dans un autre. Delà vient que *Boileau* , quoique voué à *Horace* , ne fait pas difficulté de l'abandonner pour suivre *Perse* & *Juvenal* , quand il trouve , chez ces Poëtes , de quoi enrichir sa Muse d'un ornement de plus. *Racine* , après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractère de sa Phedre , ne néglige point d'aller puiser , dans *Séneque* , d'autres traits propres à le rendre plus intéressant. *Apelles* ne crut pouvoir former le tableau d'une Beauté parfaite , qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pousserons pas plus loin cet article , quoique nous nous fussions proposé d'y prouver , contre l'Auteur des *Observations critiques* , non-seulement que le Poème de l'Abbé de *Marsy* est très-didactique , mais encore , qu'il n'est pas impossible d'en faire un , sur le même sujet , dans notre Langue , dont la lecture soit intéressante ; ce que nous exécuterons dans l'article de *Racine* , le fils , où nous aurons occasion de parler de la Poésie didactique.

Les autres Ouvrages qu'a laissés M. l'abbé de *Marsy* , ne sont , tout au plus , que propres à faire sentir les méprises dans lesquelles se précipite un esprit , dès qu'il s'écarte de son vrai genre. Après sa sortie des Jésuites , il ne renonça pas aux Lettres , mais la manie philosophique éteignit le feu de son imagination & son jugement. Son esprit , si capable de produire par lui-même , ne lui permit plus que d'être un Compilateur , aussi-tôt qu'il se fut attaché à la lecture de *Bayle* , dont il entreprit de donner une *analyse*. Cette analyse n'a pas même le mérite du discernement. Ce qu'il y a de plus absurde , de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philosophe , devint , entre ses mains , le fonds principal d'une compilation odieuse , condamnée au feu

par le Parlement , & punie par la détention de l'Auteur à la Bastille. Il est aisé de comprendre par - là combien la Philosophie est opposée aux vrais talents , & combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [N.] Procureur au Parlement de Paris , sa patrie , mort en 1508 ; mauvais Poète , qui eut beaucoup de réputation de son temps , & qui la méritoit peut-être , par l'esprit , la gaieté , & la naïveté qu'il mettoit , dit-on , dans la plupart de ses Poésies. Celui de ses Ouvrages qui fut le plus goûté , est un Recueil d'*Arrêts d'amour* , au nombre de cinquante , dont les Poètes Languedociens , ou *Troubadours* , lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles sont enterrées dans un coin de Bibliothèque.

MARTIGNAC, (*Étienne ALGAI* , sieur DE) né en 1628 , mort en 1698 ; Traducteur médiocre d'*Horace* , de *Virgile* , d'*Ovide* , de *Juvénal* , &c. , mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ses Traductions.

MARTINAY , (*Jean*) de la Congrégation de S. Maur , né à Saint-Sever , petite Ville de Gascogne , en 1647 , mort à Paris en 1717.

On a de lui des Traductions de quelques

Peres de l'Eglise , & de quelques Ouvrages sur l'Ecriture-sainte , qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoissance des Langues savantes. Plusieurs Auteurs ont profité de ses lumieres; ils auroient dû , par reconnoissance , en faire honneur à ce Religieux , dont les travaux leur ont été si souvent utiles.

MASCARON , (*Jules*) Evêque de Tulle , né à Marseille en 1634 , mort à Agen en 1703. Ses Sermons & ses Oraisons funebres eurent de la réputation dans un temps où il avoit pour rivaux *Bossuet* & *Fléchier*. L'impression de ses Ouvrages fut un écueil pour sa gloire; aussi faut-il convenir qu'il dût en partie ses grands succès à un débit séduisant; ressource très-capable de faire disparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Bossuet*, il n'en a ni la chaleur ni le génie; & avec un style assez pur , il n'a ni l'élégance , ni la politesse de *Fléchier*. Il ne faut pas cependant confondre *Mascaron* avec les Orateurs médiocres. En lisant attentivement ses Sermons , on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'estiment peut-être pas , & seroient certainement heureux de lui ressembler.

MASSIEU , (*Guillaume*) Abbé , Profes-

seur en Langue grecque au College royal , de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions , né à Caen en 1665 , mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du siecle dernier , non dans le premier ordre , mais dans celui d'une utilité qui exige de la reconnaissance pour ses travaux. Il a fait une *Histoire de la Poésie françoise* , dont les recherches sont également curieuses , instructives & bien digérées ; cet Ouvrage est écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la simplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entreprise , à en juger par les six Odes qu'il avoit déjà traduites. La foiblesse du corps avoit , sans doute , énérvé la vigueur de son imagination ; ou bien il faut supposer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageusement dans les Notes pleines de lumière & de solidité qu'il y joignit. M. de Vauvilliers ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur substance son excellent *Essai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent plusieurs *Dissertations* de M. l'Abbé de Massieu , qui se font lire

avec autant de plaisir que d'utilité.

MASSILLON, [*Jean-Baptiste*] Evêque de Clermont, de l'Académie Française, né à Hieres, en Provence, en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom est devenu, parmi nous, celui de l'éloquence chrétienne, c'est-à-dire, de cette éloquence qui, sans prétendre au sublime, offre un ton simple, noble intéressant, affectueux, naturel, un style pur, correct, élégant, dont le charme se fait sentir, & va droit au cœur, sans le contraindre & l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne sont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche paisible, également vive & insinuante, forme son véritable caractère. C'est dans la sensibilité de son ame qu'il puisoit la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qu'on admire dans ses productions. Le sentiment est son ressort favori, & l'on ne sauroit disconvenir qu'il est impossible d'en employer de meilleur, pour imprimer dans l'ame de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent les vérités qu'on veut leur apprendre, & l'amour des devoirs qu'on veut leur faire pratiquer. *Bourdaloue*, comme un Conquérant redoutable, entraîne, subjugué & force de se rendre aux armes de la raison;

Massillon, comme un Négociateur habile, procede avec moins de rapidité, plus de douceur, quelquefois plus sûrement, & amene insensiblement au terme qu'il s'est proposé. L'un s'adresse à l'esprit, & le domine; l'autre s'attache à l'ame, la captive l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démofthene*; celui-ci, l'abondance, l'adresse, & le naturel de *Cicéron*.

La comparaison qu'on fait ordinairement de *Massillon* à *Racine* seroit assez exacte, si leurs objets n'étoient pas si différens: en effet, l'Evêque de Clermont, est dans son genre, aussi tendre, aussi moëlleux, aussi élégant, aussi soutenu que l'Auteur d'*Athalie*; mais celle de *Bourdaloue* à *Corneille* ne paroîtra jamais exacte: le Jésuite n'a pas des traits assez sublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie de ce Poëte; il n'a pas non plus l'enflure, l'incorrection & l'inégalité nécessaires pour justifier le parallele. *Bourdaloue* est toujours égal à son sujet & à lui-même. Il n'a d'autre trait de ressemblance avec *Corneille*, que d'avoir été, parmi nous, le pere de l'éloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna*, l'a été de la Tragédie.

Un avantage rare dans les Sermons de *Massillon*, c'est la connoissance du cœur

humain qu'ils annoncent; connoissance aussi délicate, que juste & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs seront toujours ressemblantes, parce qu'il ne les a point dessinées d'après quelques sociétés particulières. Il a pénétré jusqu'à la source, & c'est de là qu'il tire le sujet de ses Tableaux toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les désordres extérieurs, passagers, n'est pas toujours un moyen sûr d'intéresser l'Auditeur, de réprimer la corruption publique; il faut attaquer les passions dans leur germe, les suivre sous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchements, les opposer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les ressources qu'elles emploient pour se justifier. Par cet art admirable, personne n'a mieux possédé que l'Evêque de Clermont le talent de se rendre sensible & intéressant pour tout le monde.

Son *Petit Carême* passe pour être son chef-d'œuvre, & celui de l'art oratoire. Il nous semble cependant, & plusieurs personnes sont de notre avis, que le ton d'éloquence qui y regne, n'en eût été que plus estimable, si les ornements y étoient moins prodigués, & les répétitions & les paraphrases plus rares. Mais la rapidité de

la composition , & l'objet que se propofoit l'Auteur , font plus que fuffifants pour le juftifier fur ces petits défauts , dont d'ailleurs peu d'efprits font fufceptibles.

1. MASSON , (*Jean*) Miniftre Proteftant , mort en Hollande vers 1720 ; Eru-
dit que l'auteur du *Mathanaftus* a eu , dit-
on , en vue , dans la plupart de fes Plaifan-
teries. Il y a grande apparence qu'il eft le
Héros de l'*Ariftarchus Maffo* , & on ne peut
disconvenir que fon érudition indigefte &
diffufe ne lui méritât cet honneur.

Il a fait une *Hiftoire critique de la Répu-
blique des Lettres* , qui comprend l'efpace de
cinq années , où il eft aifé de voir que les
citations étoient fes armes favorites , fans
s'inquiéter beaucoup où elles pouvoient
porter.

Les *Vies d'Horace* , d'*Ovide* , & de *Pline*
le jeune , écrites en Latin , font dans le
même genre , quoiqu'on les regarde com-
me ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON , (*Pierre-Touffaint*) Tré-
forier de France , né à Paris en 1715 .

Ses Poéfies ne méritent pas plus la pei-
ne d'être lues , que fa traduction de la
Pharfale de Lucain , qui n'eft propre qu'à
donner du prix à celle de M. *Marmontel*.

MASSON DE PEZÉ ou PEZAI , voyez
PEZAI.

MATHIEU, (*Pierre*) Historiographe de France , né à Potentru en 1563 , mort à Toulouse en 1621 ; Poète oublié , qui n'étoit pas sans mérite , plus digne d'obtenir une place dans le Parnasse François de M. du Tillet , & dans la Bibliothèque Françoisise de M. l'Abbé Goujet , que tant d'autres Poètes obscurs , qu'on eût pu oublier mieux que lui. Quelques-uns de ses *Quatrains* sont préférables à ceux de *Pibrac* , & pour les Pensées & pour la Poésie. Voici celui par lequel il débute :

Estime qui voudra la mort épouvantable ,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi , je la tiens pour le point desirable ,
Où commence nos biens & finissent nos maux.

Matthieu est aussi Auteur d'une Tragédie intitulée *la Ligue* , Tragédie mauvaise , comme on peut le croire , où l'on trouve ces Vers que *Racine* semble avoir imités :

Je redoute mon Dieu , c'est lui seul que je crains...
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour Pere ,
Il ouvre à tous la main , il nourrit les corbeaux ,
Il donne la pâture aux jeunes Passeraux ,
Aux bêtes des forêts , des prés & des montagnes ,
Tout vit de la bonté , &c.....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu , cher *Abner* , & n'ai point d'autre crainte.;

Dieu laisse-t-il jamais ses Enfants au besoin ?
 Aux petits des oiseaux il donne la pâture ,
 Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

On a encore , de *Pierre Matthieu* , une *Histoire des choses mémorables arrivées sous le Regne de Henri-le-Grand* , où la vérité n'est pas toujours exacte , & où la diction ne l'est presque jamais.

1. MATHON , [*Alexis*] né à Lille , en Flandres , en 17...

Comme il a cultivé les Lettres & la Poésie , pour son propre amusement , il seroit injuste de lui faire un crime de n'avoir pas été tout aussi heureux à l'égard du Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs , qui , à son exemple , cultivent les Muses pour elles-mêmes , & qui ont des mœurs douces & honnêtes , fruit d'un esprit sans orgueil & sans prévention.

2. MATHON DE LA COUR , [*Charles-Joseph*] né à Lyon en 1738.

Nous ignorons si celui-ci a des prétentions ; en ce cas , il seroit très à plaindre , selon M. *Palissot* , bien capable de le guérir de cette illusion. Quant à nous , nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon* , qu'un peu de part à la confécion de l'*Almanach des Muses* , que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames* , ouvrage malheureux , qui est venu

expirer entre ses mains , après avoir passé par tant de mains meurtrières , seroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penser que M. *Mathon* compte pour peu de chose toutes ces pitoyables bagatelles , & qu'il développera plus avantageusement ses talents dans son Histoire de Lacédémone , plus qu'il ne l'a fait dans sa *Dissertation sur la décadence des Loix de Licurgue* , où il n'est rien moins que Laconique.

MAUBERT , [*Jean - Henri DE GOUVEST* , plus connu sous le nom DE] né à Rouen en 1721 , mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur par ce qu'en ont dit plusieurs faiseurs de brochures , & , entr'autres *Chévrier* , il n'en est pas moins vrai que sa vie a été agitée par des événements singuliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû plusieurs à sa bizarre destinée ? Mais il est certain qu'il s'est attiré beaucoup de disgraces par son imprudence , & l'inquiétude de son esprit , qui le portoit sans cesse au changement. On l'a vu successivement Capucin , Apostat , Secrétaire du Roi de Pologne , *Auguste III* , puis rentrer dans son Ordre , en sortir ensuite pour recommencer un nouveau cercle d'aventures , & finir par mourir Protestant.

Toutes les inconféquences de sa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Testament du Cardinal Alberoni*, & l'*Histoire politique de ce Siecle*, décelent, dans lui, un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu se rendre très-utile, s'il eût su se fixer, ou si la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire sans être frappés de la profondeur des vues, de la finesse des observations, de la justesse du raisonnement, qui y étincellent de temps en temps. Le style ne répond pas toujours au caractère des idées; il est quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expressif.

On trouve les mêmes qualités & les mêmes défauts dans les *Entretiens politiques*, dans le *Testament du Chevalier Walpole*, & dans cinq ou six autres Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent sur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, (*Jean-François-Dieu-donné*) né à Metz en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un est intitulé : *Histoire de Madame d'Erneville*, l'autre, *Nitophar*, anecdote babylonienne, ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Les tableaux trop hardis, au sujet du Cal-

vinisme, dans son *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, qui n'est qu'une compilation, ne devoient pas paroître non plus un titre suffisant pour le placer parmi les Ecrivains célèbres dans le *nouveau Dictionnaire historique*. Voilà pourtant tout ce qui est sorti de la plume de M. *Maucombe*, à moins qu'on ne lui sache encore gré de nous avoir regalé d'une Tragédie bourgeoise, sous le titre des *Amants désespérés*, ou la *Comtesse d'Olinval*, production monstrueuse, qui n'est autre chose que l'Histoire de l'infortunée Marquise de *Ganges*, mise en action. Ce Drame, plus sinistre encore que celui de *Béverley*, n'est qu'un amas d'horreurs, entassées les unes sur les autres, plus propres à rendre les ames féroces, qu'à leur inspirer la haine du crime. Telles sont les ressources des faiseurs de Drames ; ils veulent à toute force émouvoir, sans se douter que leurs Tableaux ne sont capables que de révolter contre le sujet & le Peintre.

MAUCROIX, (*François DE*) Chanoine de Reims, né à Noyon en 1619, mort en 1708.

Malgré le style languissant de ses Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, elles se font lire encore avec quelque plaisir, à cause de la clarté & de l'exactitude. Quant

à ses Poésies, on peut se dispenser de les lire, si on en excepte deux ou trois Pièces sauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils, qui n'ont pas toujours l'avantage de s'en sauver eux-mêmes, faute d'être faits avec discernement & avec goût. Telle est l'Epigramme suivante, dont on aime la tournure & la finesse :

Ami, je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose;
 Mais toutefois ne pressons rien :
 Prendre femme, est étrange chose.
 Il faut y penser mûrement.
 Gens sages, en qui je me fie,
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y penser toute sa vie.

MAUGER, (N.) Garde-du-Corps, né à Paris en 17..

Il publia en 1745 un petit Poème sur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des vers très-bien frappés, qui auroient fait plus d'honneur à ce Poète, si l'on y découvroit moins d'hémistiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la *Henriade*. La versification de M. *Mauger* est, en général, noble, aisée, mais souvent dépourvue de cette chaleur & de ces images qui font le charme de la Poésie.

Il a fait depuis, *Amestris*, *Coriolan*, *Cos-*

roès, Tragédies qui n'ont eu aucun succès, & qui néanmoins sont assez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris en 1716.

L'Académie Française, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné plusieurs de ses Poésies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'est assez le sort de ces Productions fantastiques; elles expirent sous les lauriers éphémères qui les surchargent, & les traces de leur existence ne sont constatées que sur les Registres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis MOREAU DE*] de l'Académie Française, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo en 1697, mort à Bâle en 1759.

Aussi bon Philosophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres avec les Sciences. Dans ses Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la précision à la clarté; la méthode y rend tout intelligible & facile à retenir. Tour-à-tour Géometre, Astronome, Naturaliste, Géographe, Moraliste, il est par-tout Ecrivain instructif, dont les leçons plaisent toujours, parce qu'elles n'ont point l'air de leçons, & qu'il a l'art d'éclairer l'esprit, sans le rebuter par un ton dogmatique.

Les matieres, les plus abstraites, deviennent intéressantes sous sa plume, par la maniere agréable dont il les présente, & les fleurs qu'il a su y répandre, sans y joindre cet air de prétention & de suffisance qui les rend si souvent ridicules, & par conséquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ses vertus sociales, lui méritèrent l'estime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à son égard, qu'il faisoit encore plus de cas des vertus que des talents. L'amitié distinguée dont ce Prince Philosophe l'a honoré, devoit lui attirer des envieux ; mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adversaires qui se sont déshonorés, en voulant porter atteinte à sa gloire. Le plus acharné de tous, est celui qui avoit mis au bas de son portrait :

Son sort est de fixer la figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Prusse le défendit lui-même, pendant sa vie, contre les attaques de M. de *Voltaire* ; il l'a même défendu après sa mort : ce qui prouve que les véritables grands Hommes ne perdent rien en cessant d'exister.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, de

L'Académie des Arcades de Rome, né en 1746.

Sa plume ne s'est encore exercée que sur des Eloges historiques. Celui de M. le *Dauphin* ne sembloit pas annoncer les talents qu'on a remarqués depuis dans ceux du Roi *Stanislas*, de *Charles V* & de *Fénelon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Française, n'aient pas obtenu la préférence sur ceux de M. *Delaharpe*, le Public les en a jugés dignes ; l'Eloge de *Fénelon*, sur-tout, aux imprudences près, qui lui ont attiré du blâme, est infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme dans celui de son Rival, de ces phrases à prétention, de ces pensées détachées, de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, cousues tout exprès, comme si l'on se fût dit à soi-même, il faut qu'il y en ait une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un style, c'est-à-dire, une marche uniforme, coulante, pleine d'aisance & de facilité ; il ne court point après les pensées, les pensées se présentent à lui, & font naître, sans effort, de l'intérêt dans l'esprit du Lecteur. Son seul Discours, pour servir de Préface aux Sermons de *Bossuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *Delaharpe*,

fans en excepter ses sages Critiques, & les agréables Plaifanteries qu'il délaye de temps en temps dans le Mercure.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Toulouse en 1582, mort en 1646, ami de *Regnier* & de *Desportes*, & l'Eleve de *Malherbe*.

Son principal mérite est d'avoir su versifier avec beaucoup de netteté, de précision & d'élégance. Ses Vers ne sont point surchargés de mots inutiles, d'épithetes oiseuses qui ne servent qu'à la rime; mais ils sont froids & monotones, quoique plus remplis de pensées que ceux de ses prédécesseurs & de ses contemporains. *Maynard* excelloit sur-tout dans l'Epigramme, & vouloit que dans celles de dix vers, on marquât un repos après le quatrième & le septième, & que dans celles de six vers, on en marquât un autre au milieu; minuties très-indifférentes, & dont on se passe très-bien. Une autre observation qui fait plus d'honneur à son goût, & qui est devenue une regle de l'art, c'est celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance, il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le sens en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en composant les deux quatrains sur des rimes différentes. Son exemple n'a

pas été suivi, parce qu'on s'en tient toujours aux choses consacrées par des limites qui ont su plaire.

On ne sait pourquoi *Maynard*, étant, sans contredit, un des meilleurs Poètes de son temps, n'eut aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*, qui n'étoit pas difficile pour le choix. Ce Poète lui adressa un jour ces beaux vers, que nous allons copier pour le plaisir de ceux qui ne les connoissent pas, & même pour celui de ceux qui les connoissent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte
Je verrai bientôt mes Aïeux,
Sur le rivage du *Cocyste*.

C'est où je serai des suivants
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savants,
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir,
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir,
Qui lui fit maudire *Pavie*.

Mais , s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé , dans le monde ,
Et quel bien j'ai reçu de toi ,
Que veux-tu que je lui réponde ?

La réponse du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-brusquement. *Maynard* s'en vengea par plusieurs Epigrammes , & plusieurs Sonnets , où ce Ministre est attaqué d'une manière aussi offensante qu'ingénieuse. La philosophie de ce Poète triompha de son ressentiment ; il se retira chez lui , dégoûté de la Cour & de son siècle , & consacra ses sentiments dans ces vers , qu'il plaça sur la porte de son Cabinet d'Etude.

Las d'espérer & de me plaindre ,
Des Muses , des Grands & du Sort ,
C'est ici que j'attends la Mort ,
Sans la désirer ni la craindre.

MAZARELLI , [*N. Mademoiselle*] Quoique son nom ne paroisse pas François , nous ne balançons point à lui donner ici un article , parce que tous les Ouvrages que nous connoissons d'elle sont écrits en notre langue , & propres à lui faire honneur. Son *Eloge du Duc de Sully* nous a procuré le plus grand plaisir à la lecture.

S'il n'a pas eu le Prix de l'Académie, pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'estime du Public, qui y a reconnu des talents aussi distingués qu'intéressants. Cet Eloge est écrit avec une noble simplicité, qui n'est rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, son Rival couronné, est très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* est une production ingénieuse, assaisonnée de tout ce que la connoissance du monde & celle du cœur humain peut offrir d'instructif & de piquant. La morale en est d'autant plus facile à saisir, qu'elle s'y trouve en action. On voit que l'Auteur fait penser & faire penser, mérite aussi rare qu'utile; qu'il a du goût & de la raison, de l'imagination & de la sensibilité.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre DE*] né à la Salle en Cevennes en 1721, mort en 1766.

Qu'on réunisse tout-à-la-fois l'esprit, l'étendue des connoissances, la facilité pour écrire, un style guindé & précieux, un goût peu sûr, & quelquefois mauvais, on se fera une juste idée des Productions de cet Auteur. On est étonné de le voir, dans ses *Considérations sur les révolutions des Arts*, donner la préférence au Siècle de *Louis XV*, sur celui de *Louis XIV*.

Où a-t-il pris , entr'autres choses , que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours ; que ce sont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la nature & l'école de la vertu ; que nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine ; que les maximes des Tragédies de nos jours sont plus vraies , & inspirent plus l'humanité ?* M. de *Méhégan* n'avoit , sans doute , pas lu tous ces Ouvrages où la Morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique ; ces Romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés ; ces Tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil & de machinisme , que de naturel & de réalité ; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses , qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés , qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorants , qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos.

Il y a apparence que M. de *Méhégan* auroit réformé ses jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carrière lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude , la réflexion lui auroient donné de l'expérience , & l'expérience plus de circonspection ,
pour

pour ne pas décider d'une manière aussi tranchante.

Au reste, son *Tableau de l'Histoire moderne*, & sa petite *Histoire d'Euphanor*, sont ce qu'il a fait de mieux. Ces deux Ouvrages sont écrits avec intérêt & avec chaleur ; mérite que ses Poésies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Crusca*, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692, est un des plus célèbres Littérateurs du Siècle dernier. Ce n'est pas à son génie ni à son esprit, qui étoit médiocre, qu'il doit sa réputation : quelques Ouvrages utiles sur la Langue Françoisè, ses querelles avec des Gens de Lettres de toutes les classes, ont donné à son nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne se sentit plus d'attrait pour la Littérature ; il sacrifia tout à ce penchant, qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, sans y joindre la démangeaison la plus violente de mettre tout au jour. Tel est le caractère de ces sortes de Dévots aux Muses ; il participe ordinairement de celui qu'on attribue aux faux Dévots qui sont aigres & difficiles, qui sont toujours parade de leur dévotion, & semblent attirer par-là les critiques & les contradictions.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un Appartement dans le Cloître Notre-Dame, où se tenoit tous les mercredis une assemblée, qu'il appelloit sa *Mercuriale* : les Gens de Lettres, tant Nationnaux qu'Etrangers, s'y rendoient avec empressement. Le Maître de la maison se plaisoit fort à y débiter son savoir ; il arrivoit souvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occasion de placer un seul mot, & s'en alloient sans avoir fait autre chose qu'écouter. *Ménage* s'excusoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en disant que, quand il étoit en Anjou, il passoit pour taciturne, parce que ses Compatriotes parloient encore plus que lui. Il faut convenir que sa mémoire, qui, dit-on, étoit prodigieuse, devoit fournir abondamment à sa loquacité ; par son secours, il se trouvoit en état de citer à tout propos & sur toutes sortes de sujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens & François, & quantité d'Historiettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, soit dans les livres, soit dans les sociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liste des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenses ; commission qui lui valut,

pour sa part , une pension de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de vers Grecs , Latins , Italiens & François. Ces derniers sont les plus foibles : *en charmes féconde*, à nulle autre pareille, *chef-d'œuvres des Cieux*, *Beauté sans seconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* savoit faire. Ses vers Italiens sont infiniment meilleurs ; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas , quoiqu'on assure que ce Poète ne savoit pas parler Italien. Ils lui méritèrent une place à l'Académie *Della Crusca* ; & il en auroit obtenu une à l'Académie Française , sans sa *Requête des Dictionnaires* , Production satyrique & ingénieuse , qui l'éloigna pour toujours de ce Corps ; ce qui fit dire à un des Membres * , qu'on auroit dû , d'après cette Piece , le condamner à en être , comme on condamne un homme à épouser une fille qu'il a déshonorée.

Son *Diogene Laërce* est très-estimé. Ses *Origines de la Langue Française & de la Langue Italienne* , considérablement augmentées depuis sa mort , dénotent un grand fonds d'érudition , mais pas toujours le discernement nécessaire , ni une critique

* M. Hobert , sieur de Montmor , Maître des Requêtes , reçu à l'Académie Française en 1635 , mort en 1679.

exacte. Son *Anti-Baillet* est une réfutation des *Jugements des Savants*. M. Baillet l'avoit maltraité dans cet Ouvrage ; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugements des Savants*, il en fit de nouvelles, que M. de la Monnoye releva à son tour dans ses *Remarques sur l'Anti-Baillet*. Ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage*, ne voulut pas les publier, quoique le Président *Cousin* le pressât vivement de les faire imprimer. On jour qu'il le pressoit davantage, M. de la Monnoye lui répondit par ces vers :

Laissons en paix Monsieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis ;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, de qui les Vers & la Prose,
Nous ont si souvent endormis.

Le Président *Cousin* avoit ses raisons ; il n'avoit point oublié une Epigramme où *Ménage* le faisoit parler ainsi :

Moi, qui fais de belles Harangues,
Moi, qui traduis en toutes Langues,
A quoi sert mon vaste savoir,
Puisque par-tout on me diffame,
Pour n'avoir pas eu le pouvoir,
De traduire une Fille en Femme.

Cette plaisanterie les brouilla irrécon-

ciliablement. Le Président, pour s'en venger, fit, après la mort de M. *Ménage*, l'Eloge de cet Auteur d'une manière ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* fit celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas composé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les siennes.

MÉNARD, [*Léon*] Conseiller au Présidial de Nîmes, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Tarascon en 1706, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un assez mauvais Roman [les *Amours de Calisthène*] il s'est appliqué à des Ouvrages plus solides. Son *Histoire civile, ecclesiastique & littéraire de Nîmes*, en sept volumes in-4^o. est remplie de recherches curieuses, mais étendues avec une prolixité qui auroit besoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en feroit que plus estimable ; car c'est noyer les faits, que de les présenter avec une quantité d'accessoires qui les font perdre de vue.

On sent bien qu'il n'est rien de plus dur aux Savants que le sacrifice de quelques morceaux d'érudition ; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur seroit aisé de comprendre que l'ennui épargné au Lecteur, tourneroit à l'avantage de leur

mérite littéraire , & que l'honneur de faire un bon Livre est préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* est celui qui a pour titre : *Mœurs & Usages des Grecs*. Il y a lieu d'être étonné , qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans son Roman de *Calisthène* , il l'ait fait si superficiellement , tandis qu'il paroît si instruit , dans l'Ouvrage qu'il a composé exprès sur cette matière. Cette remarque doit faire sentir que les Productions d'imagination sont rarement du ressort des Erudits.

MESNARDIERE , [*Hippolyte - Jules* , PILET DE LA] de l'Académie Française , né à Loudun en 1610 , mort à Paris en 1663.

De tout ce que nous avons de lui , ses Paraphrases de l'Anthologie sont ce qu'il a fait de mieux. Il seroit plus estimé , disoit Chapelain , s'il se fût borné à ce seul Ouvrage. En effet , ses Tragédies & ses autres Poésies ne valent pas mieux que sa Poétique , dont le style , tantôt obscur & emphatique , tantôt diffus & rampant , est très-bien proportionné à la médiocrité des pensées , & à la foiblesse des principes.

La *Ménardiere* cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il s'acquit les

bonnes graces du Cardinal de *Richelieu* , par la réfutation de l'ouvrage d'un Médecin Ecoſſois , qui ne croyoit point à l'obſeſſion des Religieuſes de Loudun. Le Cardinal , qui avoit des raifons pour y croire , récompénſa magnifiquement le zele de *la Ménardiere* , le fit ſon Médecin , & lui procura une place à l'Académie , & la Charge de Maître d'Hôtel du Roi , qui valoit encore mieux. C'eſt faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jéſuite , né à Lyon en 1631 , mort à Paris en 1705. Ses Ouvrages , ſans le placer parmi les Auteurs du premier ordre , ne laiſſent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a écrit , ſur le Blaſon , la Nobleſſe , les Deviſes , les Décorations des Spectacles & des Monuments de toute eſpece , une multitude de Traités , qu'on a recueillis avec aſſez d'empreſſement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blaſon , eſt très-eſtimée , & vient d'avoir , tout récemment , une nouvelle Edition.

La mémoire du P. *Menestrier* eſt encore plus célèbre que ſes Ouvrages. Quand la Reine *Chriſtine de Suede* paſſa par Lyon où il étoit , elle voulut juger , par elle-même , ſi ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça , en ſa pré-

fence , trois cents mots les plus bizarres qu'elle pût imaginer , & les fit écrire afin de s'en ressouvenir. Le P. *Menestrier* les répéta avec facilité, non-seulement dans l'ordre , où ils avoient été lus , mais encore selon tel ordre & tel arrangement qu'on voulût lui prescrire. Il faut avouer que c'étoit un grand reteneur de mots.

MENOT , (*Michel*) Cordelier , mort en 1518. On a de lui des Sermons , écrits en Latin , dans le même goût que ceux de *Maillard* , son Confrere. Vovez l'article de celui-ci.

MERCIER , (*Louis-Sébastien*) né à Paris en 1740.

Poète , Orateur , Romancier , Dissertateur , Philosophe , Faiseur de Drames , sous quelque rapport qu'on l'envisage , il seroit difficile de le placer au-dessus de la médiocrité , même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes , aussi fades que langoureuses , il s'est jeté , depuis quelque-temps , à corps perdu , dans la composition des Drames , autres Productions de la même espece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever , chaque jour , parmi nous , de ces Ecrivains hypocondres , qui semblent avoir conjuré contre la gaieté de notre Nation ?

Ne vaut-il pas mieux ne point écrire , que de semer par-tout la doléance , & d'épaissir les vapeurs qui ne dominent déjà que trop dans la plupart des cerveaux ?

Il est vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la représentation , du moins dans la Capitale , pas même au milieu de ces sociétés mornes & prétendues sensibles , où les soupirs factices d'un Héros sanglottant de trois points en trois points , sont toujours sûrs d'être merveilleusement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs , toujours prêts à dévorer ce qui est nouveau , & , encore plus , tout ce qui est marqué au vénérable coin de l'affectation , de l'enflure , du bathos , style ordinaire de tous ceux qui veulent finger le sentiment.

M. *Mercier* a aussi exercé sa plume à des *Eloges* historiques , tels que ceux de *Charles V* & de *Descartes* , à des *Songes philosophiques* , propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon , avec l'esprit & la facilité de penser qu'il a reçus de la Nature , s'il vouloit s'appliquer à être simple , naturel , & donner à son style cette chaleur qui suppose de l'ame , & fait vivre les Productions.

I. MERÉ , [*George BROSSIN* , Chevalier , Marquis DE] né dans le Poitou , mort

vers le commencement de ce siècle.

On le mettoit au rang des Beaux-esprits de son temps. A en juger par ses Ouvrages , il devoit avoir la conversation plus agréable que le style , pour mériter cette réputation. Le plus connu de ses Ecrits , est un petit volume , intitulé , *Conversation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré*. Ce petit volume ne contient que de petites réflexions , assez communes , qui ne méritoient pas les honneurs de l'impression. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré* , qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde* , dont on disoit qu'ils ne contenoient rien de bon , que ce que tout le monde favoit.

2. MÉRÉ , [N. Chevalier DE] né en 17...

Il a écrit des *Lettres sur les Femmes* , qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts , que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peint qu'en mal , ce qui n'est pas galant pour un Chevalier ; mais chacun écrit selon qu'il est affecté. M. de *Méré* avoit peut-être sujet de se plaindre d'elles , ce qui feroit croire que les leçons qu'il donne , ne renferment pas des moyens toujours bien sûrs pour en triompher.

Ses autres Ouvrages annoncent , comme

celui-là , un Homme d'esprit , un Ecrivain facile , mais caustique.

MERVESIN , [*Joseph*] Prieur de Barret , mort à Apt , sa patrie , en 1721.

Boileau parle de lui , dans ses Lettres , comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait , en cela , que lui rendre justice. Aussi médiocre en prose qu'en vers , l'Abbé *Mervessin* n'a rien laissé qui méritât d'être conservé. Son *Histoire de la Poésie Française* est ce qu'il a fait de plus supportable , si toutefois on peut appeller Histoire , un léger Essai historique , ou plutôt un coup d'œil rapide , & souvent peu juste sur les anciens Poètes de notre Nation.

MERVILLE , [*Michel GUYOT DE*] né à Versailles en 1696 , mort dans le pays de Gex , en 1756.

Plusieurs de ses Comédies ont été jouées avec succès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théâtre François , est *le Consentement forcé* , Piece qu'on voit reparôître souvent , & avec plaisir. M. *Merville* a , en général , le talent de bien imaginer une intrigue , & de la conduire avec dextérité. Ses caracteres sont assez bien soutenus , mais sa versification , pour être trop facile , est presque toujours foible & négligée.

Il a aussi travaillé , pendant quelque-temps , à un Journal , sous le titre d'*His-*

toire littéraire, dont il reste cinq ou six volumes. Ce Journal eut peu de succès, peut-être parce qu'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* sur-tout n'y étoit pas ménagé ; c'en fut assez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci, pour l'adoucir, fit quelques Vers à sa gloire, mais ce fut inutilement. *Je n'attaque personne*, lui répondit gravement le Héros poétique, *mais je suis impitoyable pour ceux qui m'attaquent*. Nous pourrions dire ici, que deviendra donc la tolérance, & cette supériorité philosophique qui élève au-dessus de tout ? Mais il vaut mieux demander à M. de *Voltaire* où est la droiture, la sincérité ? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Montesquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvetius* lui-même, vous ont-ils jamais attaqué ? Peut-être avez-vous regardé leurs talens comme une insulte faite aux vôtres : en ce cas, vous avez raison.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais en 1677, mort en 1763.

On peut louer ses Ouvrages du côté du style ; mais ceux qui aiment l'exaëtitude dans le Dogme, la conséquence dans les principes, la franchise dans la manière d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien-Testament*, aussi-bien que dans

son *Exposition de la doctrine chrétienne* , condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les sentimens , la soumission à l'autorité , la modération dans la dispute , goûteront peu ses Ouvrages polémiques , où il est aisé de s'appercevoir , que l'empire du préjugé l'emporte sur sa raison , & peut-être sur ses propres sentimens.

METTRIE , [*Julien-Offroi LA*] Médecin , de l'Académie de Berlin , né à Saint-Malo , en 1709 , mort à Berlin , en 1751 , Auteur frénétique de plusieurs bons Ouvrages sur la Médecine , & contre les Médecins , & de plusieurs Livres de Philosophie , qui font également tort aux Lettres & à la Raison. Il étoit en Hollande lorsqu'il publia son *Homme-Machine* , Production qui l'auroit conduit sur l'échafaud , sans une prompte fuite , qui le déroba aux perquisitions des Magistrats. Si , dans cette République , on sévit ainsi contre les Auteurs qui déchirent la Religion , comment ose-t-on se plaindre de voir , en France , arrêter le débit de leurs Ouvrages , & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger ? Quand la peste est répandue dans un pays , on forme un cordon de troupes , afin que rien ne sorte des lieux infectés , & ne vienne corrompre

ceux qui n'ont pas senti la contagion. Il est des Ouvrages pestilentiels , dont il est nécessaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la presse , que M. de *Voltaire* préconise avec tant de complaisance , seroit le moyen le plus sûr de corrompre l'Univers. Ce Poëte a beau dire que le choc des Esprits produit la lumiere ; il est certaines matieres sur lesquelles le choc des Esprits produit l'embrasement. Qu'on imprime des inepties , à la bonne heure : le Sage en rit , & prend quelquefois la peine de les réfuter ; mais , qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes , le Sage en gémit , & se garde bien de réclamer la *tolérance*. Nous remarquons que ce mot n'est ordinairement prononcé que par des Gens qui ne l'entendent pas. Que doit-on tolérer ? de minces Littérateurs , quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer ? de mauvaises Pieces de Théâtre , quand nous manquons d'Hommes de génie , qui peuvent seuls nous en donner de bonnes. Qu'est-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer ? ce sont des Ecrits impies , & par-là même féditieux , destructeurs de toute Société , parce que si on les toléroit , ce seroit une injustice envers le Curieux qui les lit , le Sot qui les adopte , le Libertin qui les préconise , l'Homme de bien qui ne

peut en apprendre l'existence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, pourroit-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeste entraîneroit à sa suite ?

MEZERAU , [*François EUDES DE*] Historiographe de France , Secrétaire de l'Académie Française , né à Ry , près de Falaise en Basse-Normandie en 1610 , mort à Paris en 1683.

Tout le monde fait que son *Histoire de France* , & l'*Abrégé* de cette Histoire ont été , jusqu'au P. *Daniel* , les meilleurs Ouvrages que nous ayons eu en ce genre. On les lit encore avec fruit , quoiqu'on sente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour former un bon Historien. De la clarté , de la simplicité , une maniere de présenter les objets qui intéresse le Lecteur , forment son principal mérite ; il manquoit de noblesse , de correction , de précision dans le style , & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un *Traité sur l'Origine des François* , où tous les Historiens , ses successeurs , ont puisé la plus grande partie de ce qu'ils ont écrit sur les antiquités de la Nation. Cet Ouvrage est écrit du même ton que l'*Histoire de France* ; ton , après tout , plus supportable que celui qui sub-

titue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence , à la noble simplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC , [*Claude - Gaspard BACHET* , Seigneur DE] de l'Académie Françoise , né à Bourg en Bresse en 1581 , mort en 1638 ; mauvais Poëte , mauvais Historien , mauvais Traducteur , mauvais Mathématicien , qui , selon M. l'Abbé d'Olivet , ne laissoit pas d'être un *bon Académicien*. L'Historien de l'Académie veut sans doute le louer de son assiduité aux assemblées , ce qui n'est pas un mérite aux yeux du Public.

MILLIET , [*Jean-Baptiste*] de la Bibliothèque du Roi , né à Paris en 1746.

On doit à ses travaux la *Vie des Poètes Grecs* , Ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Le Lecteur qui aime à s'instruire y jouit avec plaisir des fruits d'une infinité de recherches aussi intéressantes que bien présentées. M. *Milliet* a pris les choses d'aussi haut qu'il l'a pu ; il remonte à la naissance de la Poésie Grecque , & nous donne une idée des talents des douze Poètes qui ont précédé *Homere*. Sans se borner toujours à la simple Biographie , il se permet souvent des réflexions judicieuses sur les Ouvrages de ceux dont il écrit la vie. Il ajoute encore un nouveau

mérite à ses Remarques , celui d'en rapprocher plusieurs citations tirées des meilleurs Poètes François , vrai moyen de répandre une agréable variété sur les fujets qu'il traite. On peut dire enfin que ce jeune Auteur a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'estime des Lecteurs solides & judicieux , pour peu qu'on fasse grace à son style , qui , à notre avis , n'est pas encore formé.

M. *Milliet* nous annonce la *Vie des Poètes Latins* , où il promet de s'étendre encore plus que sur celle des Poètes Grecs , ce qui lui sera très-facile , parce que les matériaux seront plus abondants.

On peut espérer que les avis de quelque ami fidele lui feront sentir la nécessité de soigner un peu plus sa manière d'écrire , & l'engageront à indiquer les sources où il puise ses citations , attention qui lui a quelquefois échappé ; on ne peut y manquer , sans frustrer le Lecteur , toujours curieux d'apprendre à qui appartiennent les divers morceaux de traductions ou d'imitations qu'on lui met devant les yeux.

MILLOT , [*Claude-François-Xavier*]
Prédicateur du Roi , des Académies de
Lyon & de Nancy , né à Besançon en
1726.

Il s'est exercé dans plus d'un genre ,

dans l'Histoire , l'Eloquence & la Traduction , & plusieurs de ses Ouvrages ont eu du succès. Les *Eléments de l'Histoire de France* en sont dignes sur-tout , parce qu'ils réunissent le mérite de l'abrégé , à l'attention de ne laisser échapper aucuns faits intéressants , & encore plus à l'art de les présenter. Cet Ouvrage donne une idée succinte de tous les principaux événements arrivés depuis *Clovis* jusqu'à *Louis XV.* L'Auteur a su y placer à propos plusieurs remarques piquantes sur l'origine des Loix & des Usages , sur les Mœurs & la Politique ; en cela , il paroît s'être véritablement proposé l'instruction du Lecteur. On désireroit seulement qu'il eût supprimé quelques réflexions un peu trop philosophiques , quelques censures trop amères ; qu'il eût évité un certain air de complaisance , en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes , les désordres de l'Eglise dans une partie de ses ministres , les égarements du fanatisme & de la superstition. Il étoit si aisé de le faire avec modération & sans annoncer un penchant trop marqué à plaisanter sur tous ces objets ! M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu , par-là , faire sa cour à nos Philosophes ? Nous nous garderons bien de lui imputer de pareils sentiments. Il paroît trop éclairé pour ne pas savoir que

dans tous les temps & dans toutes les classes d'hommes , il y a eu des erreurs & des vices ; que c'est être Juge injuste & mauvais raisonneur , que de prétendre faire rejaillir sur un Etat quelconque , les fautes qui ont pu le rendre digne de blâme dans les Siècles précédents. D'ailleurs , un Ecrivain impartial doit insister avec le même zèle sur le bien & sur le mal. La Philosophie elle-même est d'autant plus intéressée à l'observation de cette loi , que les délires de nos Philosophes actuels sont plus propres à tourner à la honte de la Philosophie , comme les égarements des Philosophes qui les ont précédés peuvent contribuer à en faire sentir les abus , dans tous les temps.

M. l'Abbé *Millot* a aussi composé des *Discours* où il s'applique à discuter plusieurs questions proposées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Discours soient mauvais , mais ils sont bien inférieurs aux *Eléments* de l'Histoire de France. Il seroit singulier qu'avec un style net , précis , correct , & quelquefois élégant , cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéresser ses Lecteurs , si on ne pouvoit en rejeter la faute sur la froideur , l'uniformité & le défaut de mouvements. On y trouve par-tout les mêmes tours , les mêmes figures , les mêmes expressions. Avec

un appareil de pensées , rien n'y paroît senti. C'est un Géometre qui parle , & non un Orateur qui persuade. Il est certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages de Morale , que pour ceux qui exigent de l'imagination & du sentiment. Ce qui acheve de le confirmer , c'est sa *Traduction* des Harangues choisies de quelques Auteurs Latins , où il est toujours le même , quoique ses Originaux soient pleins de chaleur & de vie.

1. MIRABEAU , [*Jean-Baptiste DE*] Secrétaire perpétuel de l'Académie Française , né en Provence , mort en 1760 , âgé de 86 ans.

On ne connoît de lui que deux Traductions assez médiocres , l'une de *la Jérusalem délivrée* , l'autre du *Roland furieux* ; ces Traductions n'ont pas laissé d'avoir du succès , parce que nous n'en avons pas de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne s'est point acquis par-là des droits à la grande célébrité , il a du moins mérité par ses vertus sociales l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention , & n'avoir , dit * M. de *Buffon* , nul empressement de se faire valoir , nul pen-

* Discours prononcé à l'Académie Française.

chant à parler de soi, nul desir ni apparent, ni caché de se mettre au-dessus des autres.

Un homme de ce caractère devoit-il jamais s'attendre qu'après sa mort, son Nom paroîtroit à la tête d'une production aussi extravagante qu'odieuse ? Que penser de l'audace philosophique qui ose lui attribuer l'assemblage de tous ses délires, en essayant de le faire passer pour l'Auteur du *Système de la Nature* ? Un pareil renversement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes-gens & les Sectateurs même de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentiments d'honneur & de bonne-foi. Quel Citoyen pourra se flatter de sauver sa cendre de l'ignominie, tant qu'il existera parmi nous des Auteurs assez téméraires, des Calomniateurs assez intrépides, pour répandre sur le tombeau des Hommes * respectables les funestes vapeurs de la frénésie qui les domine ?

C'est cependant ce que notre siècle a vu. L'artifice de nos Philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Généreux seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'é-

* On a fait la même insulte aux Manes de Bossuet, de Fénelon & d'Aluier, en attribuant à ces Prélats des sentiments philosophiques dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

voquer des Ombres , pour se dérober , par ce stratagème , à l'indignation publique , & aux poursuites de l'autorité.

Il ne falloit , en effet , rien moins que cette précaution , pour débiter sans risque des principes aussi impies & aussi féditieux , qu'humiliants pour l'Humanité. Destructeurs de la Société , ils en avoient tout à craindre , & c'est à la faveur de ceux qui n'en sont plus , qu'ils ont cru pouvoir travailler en sûreté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils espéré trouver des Disciples , pour peu qu'il reste encore dans les Esprits quelques traces de la raison la plus commune ? Que renferme ce *Système* prétendu *de la Nature* ? Un enchaînement de contradictions frappantes , où la Nature se ment à elle-même , à chaque page ; un chaos de raisonnements absurdes , dont il ne résulte que des idées vagues & détruites par les observations les plus simples ; un renversement général de toutes les notions , de toutes les regles , de toutes les institutions ; un réchauffé des délires de tous les anciens Philosophes ; en un mot , un assemblage monstrueux d'inconséquences & d'atrocités. Quand on est assez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui existe , ou , pour n'en juger que comme des frénétiques , dont les organes sont entière-

ment dépravés , n'est-ce pas le comble du ridicule , que d'oser s'ériger en Précepteurs du genre-humain ? Que penser du sang-froid de ces judicieux Observateurs , qui se vantent de remonter à la source des choses , sans s'appercevoir qu'ils la troublent & l'empoisonnent , & n'en font découler que des torrents d'inepties , de vices & de crimes ? Où l'ont-ils donc étudiée , cette Nature , qu'ils méconnoissent autant qu'ils la dégradent , cette Nature qui ne devient , sous leur pinceau , qu'un cloaque infect , d'où s'exhalent plus de maux que la boîte de *Pandore* n'en contient jamais , puisqu'ils ôtent jusqu'à l'espérance ? Est-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée ? Quel doit donc être un cœur philosophique , à en juger par l'odieuse Morale qui en découle ! Anéantir toutes les lumières , renverser toutes les loix , détruire toute autorité , déchaîner toutes les passions , transformer tous les hommes en autant de monstres , tel seroit , par une juste conséquence , le fruit de leurs odieuses conceptions.

Si malheureusement la Postérité devoit juger de notre Siècle , par l'idée qu'un tel Livre est capable d'en donner , balanceroit-elle à croire qu'en pensant ainsi , nous avons renchéri sur ce que les Siècles barbares peu-

vent offrir de plus monstrueux ? Que deviendrait le Monde , si jamais les Dogmes pervers d'une semblable Philosophie pouvoient se réduire en pratique ? Une Société de Philosophes formés à cette Ecole , ne feroit-elle pas un vrai pays de Lestrigons , dont il feroit dangereux d'approcher ? Ces Philosophes eux-mêmes ne seroient-ils pas les premières victimes de leur Doctrine antropophage , pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer ? Car enfin , qu'on parcoure l'Histoire des Peuples les plus sauvages , on y trouve encore quelque étincelle d'instinct & de raison , conservée au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du genre de vie. Dans le *Système de la Nature* tout s'altère , se brouille , s'éteint ; la Nature , en désordre , n'a plus rien qui rappelle à elle-même ; tout ce qu'elle produit dans l'humanité , devient sa honte & son ennemi.

C'est cependant ainsi qu'on a voulu éclairer les Hommes ; lumieres funestes , qu'on peut comparer à ces clartés sinistres , qui ne brillent que dans la tempête , ne frappent la vue que pour lui découvrir des spectres , des abymes , & un horison chargé de tous côtés de nouveaux orages , prêts à éclater. Voilà les guides effrayants que les Philosophes osent substituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent , & dont
toutes

toutes leurs folles déclamations ne viendront jamais à bout de détruire l'autorité. Au contraire , l'excès de leurs emportemens a déjà servi à désabuser les Esprits, que le langage hypocrite de leur faux zele pour l'Humanité avoit d'abord séduits. On a compris que ces Syrenes perfides ne cherchoient à flatter les hommes , par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & se repaître du spectacle de leur naufrage ; les breuvages qu'ils présentoient , n'ont paru propres , comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes ceux qui seroient assez imprudens pour en approcher les levres. |

Leurs systêmes odieux auront donc un succès bien différent de celui qu'ils croyoient devoir en attendre. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéissance , & de faire sentir le prix de l'autorité légitime , par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur soulèvement contre la Religion , deviendra le plus solide trophée de sa gloire , & le lien le plus sûr pour y attacher les Esprits raisonnables. Qui pourroit être assez aveugle , pour ne pas sentir la différence qui subsiste , entre les lumieres de cette Religion , & les phosphores philosophiques ? La fausse clarté de ceux-ci , n'est que le produit de la corruption , & s'éteint avec elle : l'autre est une

clarté , dont l'éclat soutenu ne nous permet pas de méconnoître le vrai guide destiné à nous conduire. Ils ont beau faire , ces Pigmées , qui ne paroissent des Géants qu'au microscope de l'ignorance ; elle est , pour les Esprits , ce que le Soleil est pour le Monde , destiné à l'éclairer , à l'embellir , à le féconder , tant qu'il existera. A quoi aboutiront ces foibles nuages , que le souffle de l'impiété s'efforce de rassembler contre elle ? Ils se dissiperont , comme ces vapeurs grossières que l'Astre du Jour met en fuite , & fait retomber sur les terres fangeuses , d'où elles s'exhaloient en vain , pour l'obscurcir.

Qu'ont produit , en faveur de l'Humanité , tant de déclamations vagues , qui n'ont servi qu'à enrichir la Presse , en la déshonorant , ou plutôt , quels maux n'ont-elles pas déjà enfanté ? En attaquant de légères erreurs , elles ont détruit les principes essentiels ; en cherchant à anéantir les préjugés , elles ont égaré les Esprits ; en prétendant élever l'ame , elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on est inondé d'Ecrits philosophiques , il semble que les vices , qui se multiplient , aient pris un caractère qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance , la grossiereté en étoit comme la source naturelle ; aujourd'hui ,

plus combinés & plus réfléchis , sous le masque de la décence , ils ont acquis l'art funeste de donner impunément un plus libre essor à leur perversité. L'intérêt particulier est devenu le mobile de toutes les actions ; par-là , plus de sûreté dans le commerce , plus de sincérité dans les sentimens , plus d'amour de la patrie , plus de lien dans les familles , plus de respect pour les Maîtres.

La Religion , au contraire , ramene à toutes ces obligations. Sous un joug qui ne sauroit être pénible qu'à l'inquiétude de l'esprit , elle fait le captiver , sans le contraindre , & l'arrête au moment de l'erreur. Par l'autorité d'une morale toute divine , elle réprime les passions , & ne met un frein aux desirs , que pour épargner les crimes & les remords. Ce puissant ressort établit ainsi l'ordre général & la félicité de chaque individu.

La Religion ne borne pas là ses bienfaits. L'Homme est encore plus son enfant que celui de la Nature. Sa prévoyance attentive ne cesse de pourvoir à tous les besoins de la Société. A-t-on vu , sous d'autres auspices , se former tant d'établissements en faveur de l'indigence , tant de monuments d'une charité aussi généreuse qu'éclairée ? Nos Villes offrent par-tout des asyles , ou-

verts à tous les genres de misères & d'infirmités. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : la Religion recueille les tristes Créatures qui lui échappent , & les conserve par ses secours. Le Vieillard , le Malade , l'Infortuné , le Criminel même , trouvent , dans elle , toutes les ressources d'une tendresse inépuisable. Ce que la soif de l'or ne seroit pas capable d'inspirer , ne coûte rien à son désintéressement & à son zèle. Elle pénètre dans les tristes Hôpitaux , descend dans les Cachots obscurs , monte jusques sur les échafauds , pour soulager , par ses soins , les différentes classes des Malheureux. Enfin , le tableau des biens qu'elle a procurés & qu'elle procure , déposera toujours , en faveur de son esprit , contre les calomnies de tant d'Ecrivains philosophes , qui ont osé lui imputer les crimes qu'elle condamne , dont elle a bien pu être le prétexte , mais qui ont cessé , dès qu'on en est revenu à ses vrais sentiments.

2. MIRABEAU, [*Victor DE RIQUETY*, Marquis DE] des Académies de Marseille & de Montauban , né en Provence , en 17...

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace aux yeux de la sévère Littérature , par le bon usage qu'il a fait de ses talents. Qu'importe , que son style soit quelquefois

diffus, néologique, incorrect, peu assujéti aux regles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer, comme lui, que le zele du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier, sans peine, le foible honneur d'être proposé pour Modele aux Puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle est la justice qu'on ne peut refuser à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit, porte le caractère d'une ame sensible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la prospérité de sa patrie; son Ouvrage de l'*Ami des Hommes*, justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la postérité.

I. MOINE, [*Pierre LE*] Jésuite, né à Chaumont, Capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans regle & sans frein, un style trop brillant & sans correction, joignons à cela le mauvais goût de son Siecle qui sortoit à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès sont, sans

doute, condamnables, mais ils n'en supposent pas moins les germes précieux du génie, germes si rares aujourd'hui, & qui l'eussent rendu capable d'illustrer notre Parnasse dans l'Epopée, s'ils eussent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poème de *Saint-Louis, ou la Couronne reconquise sur les Infideles*, offre des richesses, qui, quoique souvent barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne soit pas né un Siecle plus tard ? La lecture des vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inspiré ce goût qui manquoit à ses talents ; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force, qu'on admire dans son Poème, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poètes sublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, est pleine de métaphores trop hardies, d'expressions trop guindées, comme tout ce qui est sorti de sa plume ; mais elle a des Strophes, dont l'enthousiasme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois supérieur à *Malherbe*.

2. MOINE D'ARGIVAL, [*Henri LE*] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il est né vers l'an 1719, Auteur de quelques Ouvrages de littérature, qui annoncent plus

de talent naturel & d'érudition , que de goût & de solidité. On trouve dans les *Considérations sur l'origine & la décadence des Lettres chez les Romains* , des vues souvent profondes , & des réflexions assez justes ; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une finesse d'observation , & un discernement exquis , dont M. le Moine d'Argival ne paroît pas assez abondamment pourvu.

Ce seroit rendre un véritable service aux Lettres , que de faire connoître tout-à-la-fois les ressorts qui les ont développés , les moyens qui les ont perfectionnés , & les vices qui concourent à leur affoiblissement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois âges littéraires , qui ont précédé celui que nous finissons. Une bonne Histoire des Ouvrages qui ont paru au commencement , au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages , pourroit nous instruire , & de ce qui peut féconder , nourrir , perfectionner les Esprits , & de ce qui peut les resserrer , les énerver & les engourdir. Par ce moyen , en jugeant des différents symptômes , en comparant le caractère des Ouvrages d'un temps , avec le caractère de ceux d'un autre , il seroit facile de savoir au juste si la maniere actuelle est préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cause ,

le progrès & le terme , de même , en ce qui concerne la marche des Esprits , on auroit un moyen sûr , selon les diverses circonstances , d'employer les remedes , & de prédire ou de prévenir la révolution. Et , pour appliquer ceci à notre Siecle , si , par exemple , les Productions qu'il enfante sont marquées au même coin , ont les mêmes travers , que celles qui ont paru sur le déclin des Siecles de *Périclès* , d'*Auguste* , de *Léon X* , ne fera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chute qu'ils ont successivement éprouvée ?

M. le Moine a fait encore un autre Ouvrage , intitulé : *Discours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire , & sur les manieres & l'esprit des Orateurs des premiers Siecles* ; autre entreprise qui exigeoit des talents supérieurs aux siens. Pour bien décider de ces sortes de matieres , il faudroit , non-seulement remonter aux sources , suivre les traces , ne jamais perdre de vue son objet , mais avoir encore une sûreté de tact pour saisir les caracteres , un esprit de sagacité pour découvrir & recueillir les débris , pour ainsi dire , perdus , & une adresse pour les concilier & en former un Tout , capable de remplir le but qu'on s'est proposé ; & c'est ce dont M. le Moine ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la né-

gligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues , souvent profondes , & à les faire goûter. On en fera peu étonné , si ce qu'on nous dit du genre de vie de cet Auteur n'est pas exagéré.

En rendant justice à la régularité de ses mœurs , & à son exactitude pour les devoirs de son ministère , on ne peut s'empêcher de remarquer dans sa conduite des traits d'une originalité peu commune. Sa manière d'étudier sur-tout ressemble à celle de quelques anciens Philosophes. Il est véritablement l'homme redoutable d'*unius libri* , car il n'en a jamais chez lui plus d'un à la fois. Nous ne voulons pas plus croire que ce soit l'horreur d'une Bibliothèque qui le porte à cette unité , que l'attribuer à une économie que sa fortune rendroit condamnable. Nous ne prenons sur nous de lui faire ce reproche , que parce qu'avec une lecture plus suivie , une culture d'esprit plus étendue , il auroit pu se mettre en état de donner de meilleurs Ouvrages.

MOLIERE, [*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620 , mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie subsisteront , on le préférera à tout ce que les Anciens & les Modernes ont produit

d'Auteurs célèbres en ce genre.

Il est inutile de nous attacher à développer les différents caractères de son génie : tant d'Ecrivains se sont empressés de le faire connoître , que nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous nous permettrons seulement quelques réflexions qui ont pu leur échapper.

Comment *Moliere* , Auteur seulement de trois ou quatre Pièces achevées , Auteur de tant d'autres dont le dénouement est si peu naturel , & les défauts sont si sensibles ; comment , avec une Prose si négligée , des Vers si peu exacts , des Caractères aussi outrés , est-il parvenu à se faire regarder , à juste titre , comme le premier Poète Comique de tous les Théâtres connus ? Il faut donc que son génie ait été doué d'une touche bien dominante , pour enlever ainsi l'universalité des suffrages ! Qu'est-ce qui pouvoit en constituer le ressort principal ? Nulle autre cause de cette étonnante supériorité , que la connoissance profonde qu'il avoit du cœur humain , qu'une observation subtile qui lui faisoit saisir avec justesse les vices & les ridicules par-tout où ils se trouvoient , qu'une délicatesse de tact qui discernoit , à coup sûr , ce qu'il y avoit de plus saillant dans les travers de la Société , que l'art enfin de les présenter sous un jour propre à les

rendre sensibles , & à les corriger , par une plaisanterie sans aigreur , sans apprêt , & toujours si naturelle que l'effet en étoit inmanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique , c'eût été peu de réunir les talents de ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière , le sel d'*Aristophane* , le coup-d'œil de *Ménandre* , la gaieté de *Plaute* , la finesse de *Térence* ; il falloit encore les surpasser , & il l'a fait. Le Recueil de ses Pièces , fût-il réduit à l'*Avare* , à l'*Ecole des Maris* , au *Tartufe* , au *Misanthrope* , aux *Femmes savantes* , il n'en seroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres Pièces , quoique moins parfaites , seroient capables de faire un nom à quiconque eût eu assez de génie pour en être l'Auteur. Malgré les imperfections qui y regnent , on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule , le Peintre de la Nature , le Précepteur de la Société. La preuve , qu'il étoit destiné à corriger les Hommes , c'est que ses Comédies sont les seules qui aient eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a corrigé les Médecins du verbiage & de la pédanterie , les Marquis de leurs ridicules , les Savants de leur morgue , les Précieuses de leur jargon , les Femmes d'une folle prétention au savoir. On pourroit dire que

son génie fut favorablement secondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de son temps. Plus une espèce de folie est sensible, plus le Réformateur, qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il est des défauts qui n'ont besoin que d'être fidèlement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en sont atteints, & les en détacher sans retour. Mais le grand art est de les présenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau assez énergique, pour qu'un chacun s'y reconnoisse : la surcharge est même alors nécessaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture ; & le comble du génie, est d'ôter à la laideur ce qu'elle a de hideux ; de savoir l'appriivoiser à se considérer elle-même, pour la convaincre, & lui faire haïr plus sûrement sa propre difformité. C'est ainsi que *Moliere*, en offrant aux hommes, d'une manière adroite, le miroir fidele de leurs inconséquences, a trouvé le moyen de piquer leur curiosité, sans rebuter leur amour-propre, & de se servir ensuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raisonnables.

Si on lui reproche de s'être trop assujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ses talents, en les faisant descendre à des plaisanteries basses & ou-

trées, on peut dire, à sa décharge, que le succès de ses meilleures Pièces, exigeoit peut-être cette condescendance. *Le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, &c. étoient des sujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs; &, pour être l'Homme universel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs, son métier de Comédien lui imposoit cette servitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui assistoient à ses Pièces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de se prêter aux différentes inclinations.

C'est ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*, qui protégeoit les talents, & sentoît le prix de ceux de *Moliere*, à qui il donna plus d'une fois des marques d'estime, n'ait pas eu la pensée de le mettre, par ses bienfaits, au-dessus de son état, & de lui faire quitter une profession, qui ne pouvoit que nuire à la perfection de son génie. Il est à croire, que si la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il eût mieux travaillé ses Pièces, & nous eût laissé plus de Chef-d'œuvres, & moins de Farces.

Quoi qu'il en soit de ses Farces, il seroit à souhaiter que notre Théâtre, aujourd'hui si languissant & si stérile, imitât la gaieté d'un aussi bon modele, en retranchant

toutefois les libertés qu'il s'est permises trop souvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à son institution primitive ; on proscriroit de la Scene, ces froides déclamations, qui prouvent si évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment qu'il reparût un bon Poète comique, que d'accueillir si bénévolement tant de Pièces bâtardes, si propres à étouffer les germes de la seule génération que le vrai Goût puisse avouer ? Est-ce avec une Métaphysique subtile & quintessenciée, des sentimens vagues & romanesques, le jeu d'une Pantomime insipide, les détails minutieux d'une décoration péniblement combinée, une prose froide, ou des vers symétriques, qu'on pourra se promettre de corriger les ridicules qui fourmillent aujourd'hui, & demanderoient plus de vigueur comique, que n'en exigeoient ceux qui régnoient du temps de *Molière* ?

Pourra-t-on même se promettre d'égayer le Spectateur, en ne lui offrant que des pensées subtiles & sentencieuses, quelques faillies qui passent comme un éclair, ou de dolentes élégies, dont l'effet se borne à nourrir les vapeurs, sans faire éclore aucun sentiment solide ?

Que ceux qui osent occuper la Scene de

leurs Productions, se rappellent que *Regnard* n'a chauffé le Brodequin, qu'après s'être formé sur *Moliere*; que les Pièces, qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur succès, que parcequ'elles retraçoient quelques foibles étincelles de son génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au hasard & sans regle, de se conformer au goût d'une multitude abusée par les chimères dont on la repaît, ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers éphémères se flétrir, se dessécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Successeur de *Moliere*, dont le plus utile essai, seroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainsi, le sage *Ulyssé* chassa les fots Amants de *Pénélope*, dès qu'il fut rentré dans ses Etats.

MOLINE, (*Pierre-Louis*) Avocat au Parlement de Paris, né à Montpellier, en 17....

Poète qui, jusqu'à présent, a travaillé avec peu de succès pour sa réputation; on fait à peine qu'il ait fait des Tragédies, des Comédies, des Opéra-Comiques, des Poèmes héroïques, des Odes, des Romances, &c.

MONCRIF, (*François-Augustin* PARADIS DE) Lecteur de la Reine, de l'Académie Française, né à Paris, en 1687,

mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poésies fugitives , pleines d'esprit , de délicatesse & de sentiment , à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile* , ont établi sa réputation , pendant qu'il vivoit ; & pourront même la soutenir long-temps après sa mort. Ses Ouvrages , en prose , ne nous paroissent pas devoir mériter le même succès. Un style maniéré , trop souvent inintelligible , n'est pas propre à flatter la postérité , si elle possède quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phrases de cet Auteur , prises au hasard , dans ses *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui se manifestent , en s'emparant des Esprits qui contribuent aux progrès de l'Esprit même , qui sont animés d'une passion constante pour l'Esprit en général , sans presque aucun retour sur la portion d'Esprit , qu'ils ont eux-mêmes.

*Le sang l'attachoit * au Ministre , ** dont la confiance & la faveur lui étoient nécessaires , & par un double engagement , ce digne Ministre animoit & favorisoit les productions de l'Esprit , par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richesses.*

Il en est souvent de l'imitation , comme de

* M. l'Abbé Bignon.

** M. de Pont-Chartrain.

certaines adoptions qui regardent la figure.

L'usage, à le définir selon l'idée qu'on s'en forme communément, est une espèce d'énigme, qui ressembleroit à un portrait des modes, au sujet des ajustements, une sorte d'habitude, dont l'objet est variable, &c.

Quand on s'exprime ainsi, il faut se borner à quelques Admirateurs pour le temps présent, & renoncer aux suffrages des Juges éclairés de l'avenir.

MONGAULT, (*Nicolas - Hubert DE*) Abbé de Villeneuve, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Histoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont les succès sont justement mérités. L'Auteur s'y montre aussi élégant dans son style, que fidele à conserver le sens de ses Originaux, deux points de perfection assez rares dans les Traducteurs. Il ne s'est pas borné à traduire avec élégance & précision : il a éclairci son texte par des Notes savantes, qui y répandent le plus grand jour ; & , ce qui n'est pas un petit mérite, c'est que ses Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, (*Bernard DE LA*) de l'Académie Française, né à Dijon, en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poètes de la seconde classe, & un des plus savants Critiques. Il remporta cinq à six fois le prix de la Poésie à l'Académie Française, & ses Ouvrages couronnés ont encore le mérite de se soutenir dans l'estime des Connoisseurs. Sa Littérature étoit des plus étendues ; il possédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ses Ouvrages sont un répertoire d'Anecdotes aussi piquantes qu'instructives ; si on peut lui faire un reproche, c'est de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons sont fort goûtés dans sa patrie, mais il faut être né dans ce pays-là pour en sentir le mérite. On fait encore cas de ses Notes sur le *Menagiana* ; mais un de ses meilleurs Ouvrages en Prose, est sa Dissertation sur le Livre de *tribus Impostoribus*, où il prouve que cette production n'a jamais existé, du moins en Latin.

MONTAGNAC, (*Louis-Laurent-Joseph* DE) Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc, en 1731.

Ce Militaire a consacré ses loisirs aux Lettres, & les différents Ouvrages qui en ont été le fruit, ne sont pas sans mérite. Ses *Amusements philosophiques* offrent une variété de sujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de temps en temps, si le style en étoit plus

naturel , & dégagé d'un entortillage , que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'est , dans le fond , qu'un effort pénible de l'imagination , qui conduit à l'obscurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac* , sont à-peu-près dans le même goût que sa Prose , en ajoutant qu'ils sont même plus foibles. Mais un Auteur sans prétention , qui travaille moins pour la gloire , que par attrait , ne doit pas être jugé à la rigueur , d'autant plus , que celui-ci a , par intervalles , des lueurs de talent , propres à faire oublier ses défauts.

MONTAGNE, (*Michel DE*) né dans le château de Montagne près de Bourdeaux en 1533 , mort en 1592 ; Auteur original , en vogue dès les premiers temps de notre Littérature , & plus encore de nos jours , depuis que ses *Essais* sont devenus une Mine féconde où nos Philosophes ne cessent de puiser.

On ne peut nier que son Livre ne réunisse tout ce qui peut plaire & instruire , excepté dans les occasions où il se livre trop à ses propres idées. Un esprit aisé , profond , indépendant ; une imagination féconde , forte , hardie , & presque toujours agréable ; un langage familier , naïf , & quelquefois énergique ; une érudition vaste , choi-

sie , & le talent assez rare de s'en parer à propos , auront toujours des charmes , propres à établir la réputation d'un Auteur , & le pouvoir de soutenir son Ouvrage contre l'inconstance des temps , malgré les défauts multipliés qu'on peut lui reprocher.

Tels sont les principes de la grande fortune de ses *Essais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juste valeur , on ne pourra s'empêcher d'en revenir à la définition qu'en donnoit le célèbre *Huet* , qui les appelloit *Montaniana* , c'est-à-dire , un Recueil de Pensées , de Bons mots , & de remarques de *Montagne*. Ce Livre n'est , en effet , que cela. Le peu d'ordre & de liaison , qui y regnent , les contradictions qui y fourmillent , les faillies d'une imagination vive , qui ne s'affujettit à rien , un cynisme qui brave tout , & s'égaie aux dépens de tout , une licence qu'aucun objet n'arrête , & dont la Religion , la Morale , & les Bienfaisances n'ont pu rallentir l'intrépidité , ont contribué , plus que tout le reste , à son mérite littéraire , parce qu'il est facile d'être neuf & piquant , quant on est hardi & caustique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit sans doute pas finesse , quand il appelloit ce Livre , *le Bréviaire des Honnêtes gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux , en le

regardant comme le *Bréviaire des honnêtes paresseux & des ignorants studieux*, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du Monde, & de quelque teinture des Lettres. En effet, il ne faut qu'une légère attention pour se former à cette école. Des traits d'Histoire semés adroitement, des Réflexions judicieuses, des Pensées agréables & quelquefois sublimes, l'art d'exprimer de grandes choses d'une manière naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, sont des titres suffisants pour contenter les Esprits superficiels, parce qu'ils se laissent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils sont incapables de rien approfondir. Les Bons esprits se contentent plus difficilement; un peu de réflexion leur suffit pour s'appercevoir que la justesse est rarement le partage du Philosophe discoureur; qu'il ne suit jamais le plan qu'il s'est d'abord proposé; qu'errant sans cesse entre le pour & le contre, tout se réduit, chez lui, à un scepticisme qui indigné le sage Lecteur, jaloux d'apprendre quelque chose, & de se fixer à un objet. Ils sont sur-tout choqués de le voir dégrader la Philosophie par un Egoïsme * perpétuel

* M. Pascal prétendoit qu'un Honnête-homme devoit éviter de se nommer, & même de se servir des mots de

qu'il se permet, en entrant jusques dans les plus petits détails, sur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ses domestiques, ses bonnes fortunes, ses * vertus, ses défauts, ses goûts, ses dégouts, ses maladies, sont des objets qui flattent peu la curiosité, & qui ne conduisent à rien. *Peu m'importe*, disoit *Scaliger*, *de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin claret*. Le Critique avoit raison.

MONTESQUIEU, (*Charles DE SECONDAT*, Baron DE LA BREDE ET DE) Président au Parlement de Bourdeaux, de l'Académie Française, né au Château de la Brede, près de Bourdeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

On peut se dispenser de s'appesantir sur les louanges dues à son génie. Toute l'Europe convient généralement, que l'*Esprit des Loix* est un des plus beaux Ouvrages

Je ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le supprime. *Logique de Port-Royal*.

Il n'y a guere aujourd'hui que nos Philosophes, qui affectent, dans leurs Ecrits, de parler souvent d'eux-mêmes.

* Si c'est un défaut de parler de soi, dit le P. *Ma'ebranche*, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer a tous moments, comme fait *Montagne*, car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. *Rech. de la Vérité*, Liv. 2, Part. 3, Ch. 5.

qui soient partis de la main des Hommes. La réputation de son Auteur, quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déjà acquis le sceau de l'immortalité.

Ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que ce ne fut qu'après vingt années d'études & d'application, des voyages dans presque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Montesquieu* a osé prendre sur lui d'instruire les Hommes, & de s'ériger en Législateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet Esprit observateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde, faisoit rapidement toutes les nuances, & une érudition aussi vaste que bien digérée, étoit toujours prête à seconder, dans lui, les lumières naturelles, & à suppléer aux connoissances qu'il n'avoit pu acquérir sur les lieux. A une heureuse habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ses idées une tournure saisissante, & d'embellir, par la vivacité du style, le fruit de ses profondes méditations: il est rare de rencontrer dans un même Homme, deux qualités qui semblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obstacles ont été surmontés; il a su même dérober aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des

matieres & l'ingratitude du sujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux hommes un tableau approfondi de tous les Gouvernemens , il étoit nécessaire de remonter à l'origine des Sociétés , de les suivre dans leurs accroissemens , de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées , aucune des causes qui ont pu les occasionner. C'étoit peu de se pénétrer de l'esprit des Institutions humaines , de les considérer dans le but qu'elles se propoisoient , d'en calculer les inconvénients & l'utilité : il falloit interroger les Législateurs eux mêmes , se mettre à leur place , développer ce qu'ils ne laissoient qu'entrevoir , expliquer les divers rapports que les loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme , enseigner enfin l'esprit dans lequel on doit les faire. Quelle habileté ne suppose pas le succès d'une pareille entreprise !

Quoique le système de l'Esprit des Loix ne paroisse pas offrir un enchaînement toujours suivi , l'Auteur ne s'écarte jamais de son objet. Ses chapitres sont autant de petits corps de lumiere qui , réunis ensemble , forment un Tout , dont l'effet est d'éclairer & de diriger l'esprit du Lecteur sur tous les objets qu'il doit appercevoir & sentir. M. de *Voltaire* s'est donc oublié , à son ordinaire , quand

quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'est-ce pas aimer à plaisanter aux dépens du jugement, que de confondre ainsi les traits du génie avec les faillies d'une imagination légère & vagabonde ? Aussi a-t-on méprisé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Histoire de tous le Peuples & de tous les Siecles étoit si présente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Histoire de tous les Peuples & de tous les Siecles. Autant l'esprit lumineux, méthodique & profond, est au-dessus de l'esprit superficiel, inconséquent & badin, autant le Législateur des Nations paroîtra au-dessus du Peintre Historien de leurs mœurs, qui semble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuser & tromper le lecteur, au lieu de l'instruire.

Il nous reste encore à examiner si les Philosophes sont en droit de réclamer M. de *Montesquieu*. Il est vrai que sa plume s'est égarée quelquefois ; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, sont plutôt des surprises, que les fruits d'un dessein prémédité d'attaquer aucun des Principes respectés de tous les hommes sages. *

* Il étoit si peu ennemi des principes de la Religion
Tome II. S

Il étoit trop ami de l'ordre établi dans toute société, pour se permettre aucune de ces déclamations indécentes que ses prétendus imitateurs se sont si souvent permises. Si, dans ses *Lettres Persannes*, la vivacité de la jeunesse & une licence qu'on ne sauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des discussions trop hardies, ce n'a été, dans lui, que des moments d'ivresse qui passent rapidement, & après lesquels la saine raison reprend son empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu saper la Religion par ses fondemens, ni d'avoir étalé avec ostentation une impiété audacieuse, contre laquelle la solidité de son esprit étoit un sûr préservatif. *Un peu de Philosophie*, disoit Bacon, *suffit pour*

chrétienne, que dans son *Esprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » Bayle, dit-il, après avoir insulté » toutes les Religions, flétrit la Religion chrétienne; il » ose avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient » pas un Etat qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seroient » des Citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, & » qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils » sentiroient très-bien les droits de la défense naturelle; » plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte servile des Etats despotiques... Chose admirable! dit-il ailleurs, la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet, que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

faire un Incrédule , mais beaucoup de Philosophie ramene sûrement à la foi & à la vérité.

S'il falloit d'autres preuves des sentiments de M. de *Montesquieu* , nous n'aurions qu'à offrir sa mort chrétienne & ses propres paroles à Madame la Duchesse d'*Aiguillon* : *la révélation est le plus beau présent que Dieu pût faire aux Hommes.* Quand on s'exprime ainsi , n'est-ce pas rétracter , d'une manière authentique , ce qu'on a pu avancer de téméraire , de peu exact & de trop licencieux ? Les philosophes lui sauront peu de gré de ces dernières paroles ; peut-être même n'ont-elles pas peu contribué à exciter leur dépit. Après s'être applaudis des Ecrits de M. de *Montesquieu* , qu'ils croyoient appartenir à leur Secte , ils auroient désiré pouvoir grossir leur Nécrologe du nom d'un homme , mort dans les sentiments qu'ils affichent ; mais il sera toujours vrai de dire que l'Auteur de l'*Esprit des Loix* , après avoir été abusé par une fausse sagesse , en est revenu à la véritable ; celle qui nous soumet à Dieu , fait respecter la Foi , & épargne aux hommes le scandale & l'indignation.

MONTMAUR, (*Pierre DE*) Professeur Royal en Langue Grecque au College de Cambrai à Paris , né dans le Limousin ,

mort à Paris en 1648. Sans les vers * de *Boileau* , qui parlent de lui , sa mémoire seroit peut-être oubliée ; car ses Poésies , comme ces Pièces fugitives , que nos petits Auteurs voient périr tous les jours le lendemain de leur naissance , ne sont pas capables de former un Recueil intéressant. *Montmaur* avoit cependant de l'esprit , mais un esprit satyrique qui ne respectoit rien , ce qui lui attira l'inimitié de tous les Gens de Lettres. Son talent principal consistoit à disserter sur tous les Ouvrages nouveaux , à les critiquer sans ménagement , à tourner en ridicule les Auteurs , & à amuser les Sociétés où sa malignité le faisoit recevoir avec plaisir : pauvre genre de célébrité , qui fait le seul mérite de tant d'*Aristarques* circulants , dont la Littérature se borne à prononcer , dans les Caffés & autres Bureaux d'esprit , sur tout ce qui paroît , déterminés à ne rien approuver , que ce qui est marqué au coin des Fabriques qu'ils protègent , mais dont le Public rejette les censures , comme il ignore leur existence.

Montmaur étoit célèbre encore par un autre endroit que ces Messieurs voudroient

* Savant en ce Métier , si cher aux Beaux-esprits ,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui ; delà cette réputation de parasite qu'il prétendoit détruire , en disant à *Linier* , qui lui en faisoit un reproche , *je ne puis me défendre , on me presse : il est vrai* , lui répondit *Linier* , *que la faim est un puissant aiguillon.*

MONTPENSIER, (*Anne-Marie-Louise* d'ORLEANS , connue sous le nom de *Mademoiselle DE*) née à Paris en 1627 , morte en 1693.

Ses *Mémoires* sont écrits sans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aisance naturelle aux personnes de son rang , que du talent pour écrire. Beaucoup de petits dét ils , peu de lumières sur les faits essentiels , trop de complaisance pour elle-même , peu d'attention pour le Lecteur , feroient croire que cette Princesse les a composés plutôt par désœuvrement , que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à *Madame de Motteville* prouvent plus , en faveur de son esprit , & sont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, (*Mathieu DE*) Abbé , né à Paris en 1620 , mort à Aix en Provence en 1692 , Poète assez agréable qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul* son frere , qui n'a rien fait imprimer quoiqu'il fût de l'Académie Française. L'Abbé de *Montreul* avoit l'esprit orné , naturellement porté à la galan-

terie , & écrivoit assez bien en vers & en prose. On eût pu cependant se dispenser d'imprimer ses Lettres , qui sont dépourvues d'instruction & d'agrément ; il n'y a guere que celles qu'il écrivit sur le Voyage de la Cour à Fontarabie , au sujet du Mariage du Roi , qui valent la peine d'être lues. Ses Poésies sont plus intéressantes ; on y trouve de la finesse , du brillant & du naturel. On estime principalement ses Madrigaux , qui tiennent presque tous de l'Epigramme par la subtilité de la pensée , ce que nous nous gardons bien de donner pour un Eloge. On peut en juger par ceux-ci :

Ne me demandez pas , *Silvie* ,
 Quel est le mal que je ressens ;
 C'est un mal que j'aurai tout le temps de ma vie ;
 Mais je ne l'aurai pas long-temps.

Le suivant fut fait aux Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux ,
 Vous me raillez aussi-bien qu'eux ;
 Mais je leur porte envie , & je n'en saurois rire.
 Ah ! Madame , qu'ils sont heureux !
 Il leur est permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreuil* avoit une sœur qui cultiva la Poésie avec quelques succès. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adressa à son Amant ,

Lorsqu'elle se retira dans un Couvent de Religieuses Ursulines.

En vous disant adieu , malgré moi je soupire ,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment ;
Je sens deux passions , quoiqu'inégalement ,
Régner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne saurois penser au bonheur où j'aspire ,
Sans témoigner l'excès de mon contentement ;
Mais d'un autre côté , ce triste éloignement ,
Lorsque je songe à vous , fait aussi que j'expire.

Pour vaincre mon amour , j'ai long-temps combattu ,
Et j'aurois vainement employé ma vertu ,
Si Dieu , par ses bontés , n'eût aidé mes foiblesses.

C'est lui , qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur , vos discours , vos soins & vos tendresses ;
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus lui.

On passera légèrement sur les petits défauts de ce Sonnet , lorsqu'on saura qu'il fut composé vers l'an 1640.

MORAND , [*Pierre DE*] Avocat au Parlement d'Aix , né à Arles ; en 1701 , mort à Paris en 1757 , exerça ses talents poétiques sur les trois Théâtres de la Capitale , & eut quelques succès dans le Genre tragique & comique. La Tragédie de *Tégkis* fut son début ; elle eut douze représentations , & en méritoit peut-être davantage. Cette Piece est comparable à la *Bérénice* de *Racine* , par sa simplicité. L'a-

mour de *Pyrrhus* & de *Tégkis* est le seul objet d'intérêt qui y regne ; mais cette passion est conduite avec tant d'art , qu'elle seule suffit pour attacher le Spectateur , & même le Lecteur. Ce n'est pas un petit mérite de captiver l'ame par un seul ressort. Les Poètes tragiques , de nos jours , qui ne manquent certainement pas de se préférer à M. de *Morand* , sont bien éloignés de posséder un semblable talent. La plupart avec un esprit peu élevé , un cœur froid & stérile , une imagination pauvre & dénuée de vigueur , ont besoin d'entasser incident sur incident , d'avoir recours aux épisodes , de prodiguer les sentences , de multiplier les coups de Théâtre , pour parvenir jusqu'au dernier Acte , encore finissent-ils le plus souvent par ennuyer le Spectateur , qui ne tolere le commencement , que dans l'espérance d'une fin plus heureuse.

M. de *Morand* avoit assez de talent pour se dispenser de ces pitoyables ressources. Son dessein est régulier , ses caractères sont vrais , ses ornemens sont dispensés à propos , sa versification est douce & facile , mais elle manque de vigueur & de coloris ; c'est à ces deux défauts qu'on doit attribuer , sans doute , le peu de succès de *Childéric* , Tragédie du même Auteur , la mieux combi-

née , fans contredit , de toutes celles qu'on connoît sur notre Théâtre , si l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand*, trois Ballets héroïques , qui n'ont pas été représentés , quoiqu'ils soient préférables , à mille égards , à presque tous ceux qu'on nous donne depuis vingt ans.

Parmi ses Comédies , il y en a une , intitulée , *l'Esprit de Divorce* , représentée pour la première fois en 1738 , qui est très-estimée. On nous a transmis une Anecdote assez plaisante , au sujet de cette Piece. L'Auteur y avoit peint sa Belle-mere , avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faisoit débiter , par ses Avocats, cent sottises contre lui. M. de *Morand* entreprit de s'en venger sur le Théâtre , & le caractère de cette Dame , sous le nom de Madame *Orgon* , fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à sa Piece , le Poëte entendit qu'on se plaignoit que le caractère de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança sur les bords du Théâtre , & parla ainsi au Parterre : » Messieurs , il me revient de tous » côtés qu'on trouve que le principal ca- » ractere de la Piece , que vous venez de » voir , n'est point dans la vraisemblance

» qu'exige le Théâtre ; tout ce que je puis
» avoir l'honneur de vous assurer , c'est
» qu'il m'a fallu diminuer beaucoup de la
» vérité , pour le rendre tel que je l'ai re-
» présenté ». Un moment après , lorsqu'on
annonça la même Piece pour le lendemain ,
quelqu'un cria du Parterre , avec le com-
pliment de l'Auteur. Celui-ci se croyant in-
sulté , & ne consultant que sa vivacité pro-
vençale , prit son chapeau & le jetta dans
le Parterre , en disant , *celui qui veut voir*
l'Auteur , n'a qu'à lui rapporter son cha-
peau. Cette faillie ne plut pas autant que
le compliment. Quelqu'un lui répondit ,
dit-on , *qu'ayant perdu la tête , il n'avoit*
plus besoin de chapeau. Cependant , un
Exempt se chargea de le lui rapporter ,
& conduisit M. de *Morand* chez M. *Hé-*
rault , alors Lieutenant de Police. Ce Ma-
gistrat ne put s'empêcher de rire de ce trait
de vivacité ; mais pour punir l'Auteur , il
lui interdit tout Spectacle , pendant deux
mois. La punition étoit légère , aussi ne
s'agissoit-il que d'un chapeau jetté. Le Pu-
blic pardonne plutôt ces traits , que de
mauvaises Pieces.

MONTFAUCON , [*Bernard DE*] Bé-
nédictin , de l'Académie des Inscriptions
& Belles-Lettres , né en Languedoc en
1655 , mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ses Ouvrages sont des compilations , qui supposent une infinité de recherches , & beaucoup de discernement. C'étoit le plus savant Antiquaire de l'Europe. Si le style répondoit au mérite de ses travaux , il seroit digne d'occuper une des premières places parmi les Erudits ; mais sa diction est très-négligée , & souvent barbare , ce qui affoiblit l'estime due à ses Productions.

MONTFLEURY , [*Antoine-Jacob*] né Paris en 1640 , mort en 1685 ; Poète comique , contemporain de *Moliere* , de qui nous avons plusieurs Pièces , écrites assez facilement , mais souvent déparées par des pensées & des expressions trop licencieuses. Il y en a deux , *la Fille Capitaine* & *la Femme Juge & Partie* , qui sont restées au Théâtre , avantage qui le met au-dessus de la plupart des Poètes comiques venus après lui , qui ont beaucoup plus travaillé ; & dont il n'est rien resté.

MOREAU , [*Jacob-Nicolas*] Avocat au Parlement de Paris , né en 17...

L'esprit & la raison se disputent l'avantage , dans tout ce qui est sorti de sa plume ; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain

judicieux , plein de finesse & de sagacité. Ses Ouvrages , les plus connus , sont des *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre temps* , *l'Observateur Hollandois* & le *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Ce dernier Ouvrage est contre les Philosophes de nos jours , & jamais on ne fit sentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs systêmes , tout y respire la saine critique , la fine plaisanterie ; on y admire sur-tout la justesse & la vérité des tableaux.

MORÉNAS , [*François*] Historiographe de la ville d'Avignon , sa patrie , né en 1702. Il est plus connu par le *Courier d'Avignon* , qu'il continue aujourd'hui sous le titre du *Courier de Monaco* , que par ses autres Productions, dont le débit s'est borné dans la Province & les Pays étrangers. Elles consistent dans un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* , un *Dictionnaire portatif des Cas de Conscience* , un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne* , un autre *Dictionnaire portatif pour l'Histoire ancienne* , &c. Si ces compilations ne sont pas du premier mérite , elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI , [*Louis*] Docteur en Théologie , né en Provence , en 1645 , mort à Paris , en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raison de dire , en parlant du *Dictionnaire historique* de ce célèbre Compilateur , que c'étoit une Ville nouvelle , bâtie sur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis sa mort , qu'il n'est presque plus de lui ; cependant il conserve son nom , privilege assez ordinaire aux premiers Fondateurs.

MORIN , [*Jean-Baptiste*] Docteur en Médecine , né à Villefranche , en Beaujolois , en 1583 , mort à Paris , en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, presque tous écrits en Latin , mais ce n'est pas ce qui l'a rendu fameux ; ce fut l'Astrologie , à laquelle il s'appliqua. Cette science , si toutefois c'en est une , si décriée par tous les Esprits sensés , lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu* , qui auroit dû s'en rapporter plutôt à son génie , qu'à l'influence des Astres. Ce Ministre consulta cependant plusieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent par hasard leur effet ; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un oracle. Tel est le sort de cette sorte de Prophetes ; on conserve le souvenir de quelques faits qui se sont trouvés d'accord avec leurs

prédictions , & on en oublie mille où ils se sont trompés. Il faut avouer que , graces à l'ignorance , qui n'étoit pas encore dissipée de son temps , l'Astrologue *Morin* n'eut pas à se repentir du genre d'étude , auquel il s'étoit attaché ; il se fit , avec ses prédictions , douze mille livres de rente , somme immense alors , qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE , [*Adrien - Claude* L E FORT DE LA] né à Paris , en 1696 , mort à Senlis , en 1768.

Les Ouvrages , sortis de sa plume , n'ont point fait fortune dans le Public ; mais les différents Recueils , qu'il a formés des Poésies de nos meilleurs Auteurs , ont été accueillis. La *Bibliothèque poétique* , le *Choix de Poésies morales* , les *Passé-temps poétiques , historiques & critiques* , sont des Compilations , qui font honneur à son goût & à ses mœurs. Il a su y réunir les meilleurs morceaux de nos Poètes , & n'a pas craint de nuire à leur gloire , en écartant ce qui sent , tant soit peu , la licence ; par-là , il en a rendu la lecture commune à tous les âges & à toutes les personnes. C'est à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choisies* de *J. B. Rousseau* , qui n'est pas la moins intéressante des Collections qu'il a données. Il est toujours , sinon glorieux ,

du moins estimable , de présenter les grands Hommes par le beau côté. C'est exécuter , en quelque sorte , leurs intentions ; car il en est peu qui n'aient condamné , dans un âge mûr , les égarements de leur jeunesse & de leur plume.

MORLIERE , [*Jacques-Auguste* DE LA) Chevalier de l'Ordre de Christ , en Portugal , né à Grenoble , en 17...

On ne doit pas parler de ses Romans , par respect pour les mœurs , & on doit se taire sur ses autres Ouvrages , par respect pour la bonne Littérature.

MORUS , [*Alexandre*] Ministre Protestant , né à Castres , en 1616 , mort à Paris , en 1670.

Il cultiva & professa les Lettres presque toute sa vie ; malgré cela , on ne connoît de ses Ouvrages , que quelques Poèmes Latins , qu'on ne lit plus ; il y en a un , entre autres , sur la défaite de la Flote Turque , par les Véniciens , qui lui valut une chaîne d'or , de la part de la République de Venise. Les talents n'étoient donc pas oubliés , ni négligés , de son temps ; un Poème , beaucoup meilleur , n'auroit pas aujourd'hui le même succès. Il écrivit contre *Milton* , qui le lui rendit bien. Les Sermons , qu'il prêchoit à Charenton , attiroient une foule de Spectateurs , qui y ve-

noient , fans doute , moins pour s'édifier ; que pour s'égayer des Bons-mots & des allusions fatyriques , dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur font à présent dans la poussiere , & l'on ne se souvient de son nom , que parce qu'il tient aux événemens de sa Secte dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

1. MOTHE LE VAYER , [*François DE LA*] Précepteur du Duc d'Orléans , frere de *Louis XIV* , de l'Académie Française , né à Paris en 1588 , mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude que lui. Il est vrai qu'il n'en a pas toujours fait un bon usage : en s'attachant à toutes les sciences , ses recherches n'ont souvent abouti qu'à rassembler dans son esprit des doutes sur les plus intéressantes matieres. On peut le regarder , avec *Montagne* & *Bayle* , comme un de ces sceptiques qui , en voulant tout approfondir , n'ont rien digéré , & dont les résultats ne sont qu'un amas d'incertitudes & de ténèbres. Il faut pourtant convenir , à la décharge de *M. le Vayer* , qu'il a été plus modéré que ces deux Philosophes. Il est sceptique , mais il n'admet le scepticisme que dans les Sciences , & n'en érige point en système. Il respecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. » Comme , humainement par-

plant, dit-il, tout est problématique dans
 » les Sciences & dans la Physique princi-
 » palement, tout doit y être exposé aux
 » doutes de la Philosophie sceptique, n'y
 » ayant que la véritable science du Ciel
 » qui nous est venue par Révélation divi-
 » ne, qui puisse donner à nos esprits un
 » solide contentement avec une satisfaction
 » entière «.

Le style de ses Ouvrages qui sont en très-grand nombre, est clair, net, plein de pensées saillantes, quelquefois nerveux, plus souvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain est comme *Montagne* ; il perd continuellement son objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ses écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets successifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier volontiers le point duquel l'Ecrivain est parti ; on s'y arrête avec complaisance par le nouvel intérêt qu'il inspire. Il n'en est pas de même des digressions de *la Mothe le Vayer* ; elles sont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention sur aucun objet ; on voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & qui n'établit rien ; on se trouve à la fin de l'Ouvrage, sans avoir été

instruit du fonds de la question , & sans qu' les propositions accessoi res vous en aient dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaison de discuter est dangereuse : elle est une espece de Chymie destructive , qui anéantit les substances en les divisant , & ne tire des corps dépouillés de toutes leurs parties , qu'une cendre stérile , fruit ordinaire de ses opérations. Malgré cela , M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont su ressusciter cette cendre & se parer très-souvent des dépouilles de ce Discoureur. Le doute est une espece de fonds héréditaire que les Philosophes se transmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'est point leur héritage ; elle est celui du bon usage des lumieres & de la raison.

2. MOTHE , [*Antoine HOUDART DE LA*] de l'Académie Françoise , né à Paris en 1672 , mort dans la même ville en 1731 ; Bel-esprit agréable , Ecrivain élégant , bon Poète à certains égards ; on trouveroit , dans la diversité de ses Ouvrages , de quoi former cinq ou six réputations , quoiqu'en embrassant trop de genres , il se soit montré foible dans quelques-uns , pour avoir méconnu ses talents.

La *Traduction en vers de l'Iliade* est justement méprisée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poésie. Delà le

peu de succès qu'il a eu sur le Théâtre. *Inès de Castro* est la seule de ses Tragédies , *le Magnifique* , la seule de ses Comédies qui soit restée au Théâtre. *Inès* même ne doit son succès qu'à quelques situations intéressantes ; cette Piece est généralement foible de versification & de coloris , sans parler de plusieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ses *Odes* héroïques , il manque , de l'aveu de tout le monde , de cette élévation de pensées , de cette chaleur d'expression , de cette vivacité d'images , de cette énergie de tours , qui sont l'ame de la Poésie lyrique. Il a beau étaler un enthousiasme apparent ; on sent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve ; il est moins Poète que Versificateur ingénieux , & moins Versificateur que Philosophe.

La Poésie galante paroît être plus du ressort de son génie ; c'est pourquoi son Théâtre lyrique réunit tous les suffrages , & personne , depuis *Quinault* , n'a mieux saisi le vrai caractère , n'a mieux développé le goût , n'a porté plus loin l'intelligence nécessaire , dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raison , ses *Odes* anacréontiques sont pleines de délicatesse , de douceur & d'aménité. Les fictions en sont simples & ingénieuses , les sentiments vifs & naturels , la versification harmonieuse

& facile , qualités fans lesquelles il faut renoncer à ces sortes de compositions. Le seul défaut qu'on pourroit lui reprocher , c'est d'y avoir mis quelquefois trop d'esprit : les graces n'ont pas besoin de fard , la nature est leur plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ses *Eglogues* , où les pensées ingénieuses sont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre pastoral , M. *la Mothe* pourra passer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été aussi heureux dans ses *Fables* ; aussi est-il bien éloigné de la simplicité d'*Esopé* , de l'élégance de *Phedre* , & de la naïveté de *la Fontaine*. Les Etres moraux , les Personnages métaphysiques qui y figurent , révoltent un Lecteur délicat , & font tort à quelques-unes , qui ne sont jugées sans examen , que parce que les autres sont justement méprisées ; mais on doit lui tenir compte de la richesse de l'invention , de la variété des sujets , & de la solidité de la Morale , genre de mérite qui manque aux Fabulistes de nos jours.

Il a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture-Sainte d'où elles sont tirées , n'a pas été mieux traitée que l'*Iliade* , & sont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le

génie de M. *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poésie sublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur soit aussi inégal dans sa Prose. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit : sa diction est constamment naturelle , pleine de douceur & d'harmonie ; le coloris en est vif , le ton varié , la touche facile ; parmi ses pensées , il y en a de neuves , de brillantes , de profondes , d'agréables , qui toutes sont toujours bien exprimées. Son *Discours sur la Poésie en général & sur l'Ode en particulier* , offre un enchaînement de réflexions judicieuses & instructives , présentées avec grace , & d'un ton séduisant , dont on doit se garantir , dans quelques autres de ses Ouvrages , où il veut prouver , par exemple , qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en Prose , ou détruire la supériorité des Anciens sur les Modernes. Ses *Discours Académiques* , son *Eloge funebre de Louis-le-Grand* sont d'un Ecrivain élégant , d'un Moraliste profond , d'un Philosophe raisonnable. Il n'est pas jusqu'à la Critique qu'il ne sache traiter d'une manière intéressante , pleine de sel , d'agrément , de politesse & de modération ; ce qui le rend très-supérieur à ses adversaires , du moins par sa manière de combattre , & sur-tout à Madame *Dacier* , qui dans

la dispute sur les Anciens , ne lui opposa que le ton du pédantisme & de l'âcreté. » On vit paroître dans la lice , dit M. de » *Fontenelle* , d'un côté le *Savoir* sous la » figure d'une Dame illustre ; de l'autre » l'*Esprit* , je ne veux pas dire la Raison , » car je ne prétends pas toucher au fond » de la dispute , mais seulement à la ma- » niere dont elle fut traitée. Envain le *Sa- » voir* voulut se contraindre à quelques de- » hors de modération dont notre Siecle im- » pose la nécessité , il retomba malgré lui » dans son ancien style , en laissant échap- » per de la chaleur & de l'emportement. » L'*Esprit* , au contraire , fut doux , mo- » deste , même enjoué , toujours respec- » tueux pour le vénérable *Savoir* & plus » encore pour celle qui le représentoit. «

Ajoutons à ce passage de M. de *Fontenelle* , ce que l'illustre *Fénélon* disoit de M. *la Mothe* , que son rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.

On ne fait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hypocrite de mœurs*. S'il est vrai que *la Mothe* soit l'Auteur des Couplets qui ont occasionné la disgrâce de *Rousseau* , comme il est vrai que *Rousseau* ne les a pas faits , il est incontestable que cette imputation lui convient ; mais en attendant que ce mystere soit débrouillé ,

il n'est pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme aussi estimable dans la société que dans ses Ecrits ; & nous aimons mieux nous en tenir à ce sentiment , que d'aller chercher dans le fond de son cœur un vice qui déprécieroit tous ses talents.

MOTTEVILLE, [*Françoise* BERTAUD, Dame DE] née en Normandie en 1615 , morte à Paris en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Ber-taut*, Evêque de Séez , & nous a laissé des *Mémoires* pour servir à l'Histoire d'*Anne d'Autriche* , mere de *Louis XIV*, que presque tous nos Historiens postérieurs ont su mettre en usage , pour développer la connoissance de certains faits , dont le ressort avoit été jusqu'alors inconnu. Madame de *Motteville* a sur-tout le talent de rendre , d'une manière très-intéressante , jusqu'aux plus minces détails. L'air de sincérité qui regne dans toute sa narration , les sages réflexions dont elle entremêle ses récits , font trouver grace à son style , quelque-fois prolix & languissant , mais simple & naturel. Elle aura toujours , sur ceux qui ont écrit des *Mémoires* , l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination ; d'avoir donné comme douteux ce dont elle ne se croyoit point assez instruite , & d'avoir su

garder de justes mesures entre l'indiscrétion & la flatterie.

MOUHY, [*Charles DE FIEUX*, Chevalier DE] de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme le dit M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a surpassé même son énorme modele par le nombre de ses Productions. En vain le Public a-t il paru méconnoître le prix de sa libéralité, il s'est toujours obstiné dans ses largesses. Et qu'a-t-il donné ? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore ? A soixante ans. Ce n'est pas que quelques-uns de ses présents n'aient pu être acceptés avec une espece de reconnoissance ; *la Paysanne parvenue*, les *Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires posthumes du Comte de * * **, les *Délices du Sentiment*, peuvent se faire lire, sans avoir besoin d'aller dans les Colonies pour y trouver des Lecteurs. On desire-
roit seulement que ces Ouvrages fussent écrits d'un style moins lâche, moins rampant ; que les événements en fussent plus vraisemblables ; qu'ils ne fussent pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer,

macer. Les dénouements n'en sont point heureux , encore moins imprévus , & par-là même nullement intéressants.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus , ou du moins , les Annonces de ses Ouvrages ne tapissent plus nos carrefours. C'est avoir pris trop tard son parti. Quand on écrit sur des sujets d'imagination , il ne faut pas attendre que l'âge vienne en refroidir , & même en tarir la source , à plus forte raison , quand cette source n'a été qu'abondante , sans limpidité & sans saveur.

I. MOULIN , [*Charles DU*] Avocat au Parlement de Paris , sa patrie , né en 1500 , mort dans la même ville en 1566.

Il a mis à la tête de plusieurs de ses Consultations imprimées , *moi , qui ne cede à personne , & à qui personne ne peut rien apprendre : ego , qui nemini cedo , & qui à nemine doceri possum*. D'après cette excessive présomption , on pourroit se dispenser de rien dire à sa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célèbre , sans qu'il se donnât la peine de s'annoncer lui-même : plein de sagacité , de lumières & de jugement , plein de connaissances profondes , de justesse & de précision , il répandit le plus grand jour sur la Jurisprudence , & son autorité est encore aujourd'hui décisive dans le

Barreau. Il n'en feroit donc que plus estimable, s'il eût été plus modeste. Les Loix civiles, qu'il connoissoit si bien, n'ont point, à la vérité, statué de peine contre l'orgueil; mais celles de la société le proscrivent comme le poison du mérite, & refusent tout droit à l'estime à quiconque se couronne de ses propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre du*] Ministre Protestant, né dans le Vexin - François, mort à Sedan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conserve que le souvenir odieux de ses emportements. Jamais Sectaire ne décria plus son Parti, par la manière de le défendre. Telle étoit l'aigreur de son caractère, que presque tous ses Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne sont qu'un tissu d'injures atroces contre les Catholiques, & sur-tout contre les Moines. Il auroit dû, au moins, conserver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il est vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fût fils d'un Moine Apostat. Ce qui le rend encore moins excusable d'avoir tant multiplié ses Ecrits polémiques, c'est qu'il n'avoit, ni le talent de la Satyre, ni celui de la Plaisanterie, & cependant il a passé toute sa vie à satyriser & à plaisanter.

Deux fils qu'il laissa, furent aussi Ministres, & écrivirent des Controverses, sans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques services à nos Versificateurs, par un *Traité de la Poésie Française*, qui a été long-temps le plus complet & le meilleur que nous eussions ; il a joint à ses préceptes quelques exemples de sa façon, &, entr'autres, du Chant-Royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien saisi l'esprit. Parmi ses autres Ouvrages, qui sont moins connus, on doit distinguer celui qui a pour titre : *Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philosophes*.

MURET, [*Marc-Antoine*] Professeur au College du Cardinal-le-Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation, & mérite d'en conserver encore dans les Colleges, aussi-bien que parmi ceux qui sont capables de juger de la bonne Latinité. Il imite parfaitement le tour d'expression, le nombre, & l'abondance quelquefois verbeuse de *Cicéron*, qu'il s'étoit proposé pour modele ; mais il n'en a, ni

la force, ni l'éloquence, ni la richesse des pensées. Ses Vers respirent le même goût de Latinité que sa Prose ; & s'ils ne manquoient pas d'invention, & souvent de naturel, ils ne feroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle Edition des Poètes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus estimer de *Muret*, ce sont ses Notes sur *Térence*, *Homere*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Saluste*, &c. qui fournissent de bonnes instructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin ; si ce qu'on raconte de lui est vrai. Se trouvant dans un Hôpital, entre deux Médecins, qui ne le connoissoient pas plus qu'ils ne connoissoient sa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in animavili*. Effrayé de la sentence, il prit aussi-tôt le parti de se soustraire à l'expérience de ces Messieurs, en leur disant, *vilem animam appellatis pro quâ Christus mortuus est* ? Après quoi il prit la fuite ; recette qui fut plus heureuse pour lui que tous les remèdes. Si les Malades étoient à portée de découvrir ainsi les secrets de la Médecine, les Enfants d'*Esculape* n'auroient pas occasion de faire tant d'essais ; on imiteroit l'exemple de *Muret*, & l'on ne s'en porteroit que mieux.

Les Articles suivants , que l'Imprimeur a omis dans la Lettrine M, doivent être placés après celui de MARCHAND.

MARGON, [Guillaume PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé , né dans le Diocèse de Besiers , mort en 1760.

Il a fait , pendant quelque-temps , beaucoup de bruit , dans une certaine portion du Monde littéraire , par des Critiques , des Satyres & des Libelles , dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caractères conformes au sien. Peu d'hommes ont été plus atrabilaires ; peu d'hommes ont donné plus d'effor à ce genre d'humour , toujours atroce. Son esprit empoisonnoit les actions les plus vertueuses , & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perversité de ses idées.

Le Gouvernement se crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet aussi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Îles de Lerins , d'où on le transféra au Château d'If ; & alla se retirer ensuite dans une Communauté Religieuse ; ce qui fut une des conditions de sa liberté.

On a de lui une *Histoire du Duc de Vilars* , les *Mémoires de Berwick* , & ceux de

Tourville, les *Lettres de Filtz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, par le fiel & la malice qu'il y distille sans aucun égard.

Il faut convenir que le talent d'écrire est un funeste présent de la Nature, & pour l'individu qui le possède, & pour la société qu'il corrompt, quand il est conduit par une ame perverse.

I. MARIGNY, [*Jacq. CHARPENTIER DE*] né à Nevers, mort à Paris en 1670. Son esprit & ses talents pour la Poésie lui attirerent de la réputation sous le Ministère du Cardinal de *Richelieu*. Ses faillies le firent aimer du Cardinal de *Retz*, auquel il s'attacha sur la fin de ses jours. Ses Poésies sont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui sont contenues dans un Recueil, imprimé en 1660, chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de *Marigny*, qui feroit honneur à nos *Anacréons* modernes.

B A L L A D E.

Si l'amour est un doux servage ;
 Si l'on ne peut trop estimer
 Les plaisirs où l'amour engage ,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais si l'on se sent enflâmer ,

D'un feu , dont l'ardeur est extrême ,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer ,
Qu'on est sot alors que l'on aime !
Si dans la fleur de son bel âge ,
Fille qui pourroit tout charmer ,
Vous donne son cœur en partage ,
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais s'il faut toujours s'allarmer ,
Craindre , rougir , devenir blême ,
Aussi-tôt qu'on s'entend nommer ,
Qu'on est sot alors que l'on aime !
Pour complaire au plus beau visage ,
Qu'amour puisse jamais former ,
S'il ne faut rien qu'un doux langage ,
Qu'on est sot de ne pas aimer
Mais quand on se voit consumer ,
Si la Belle est toujours de même ,
Sans que rien la puisse animer ,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

E N V O I.

En amour , si rien n'est amer ,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Si tout l'est au degré suprême ,
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Les Faiseurs de Recueils de Poésies auroient dû puiser dans celui de *Sercy* ; le Public auroit vu avec plaisir beaucoup de petites Pièces , infiniment préférables au plus grand nombre de celles du *plus joli des Recueils* , de l'*Elite de Poésies* , de l'*Abeille du Parnasse* , du *Porte-feuille d'un*

Homme de Goût, &c. sortes de Compilations, où le choix est la première chose qu'on annonce, & la première qui y manque.

2. MARIGNY, [N. AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Histoire des Arabes*, en 4 volumes, où il rapporte des conversations ridicules, des anecdotes puériles, des combats bizarres, des contes, des fables, des visions, & toutes les rêveries de ces Peuples Orientaux. N'est-ce pas-là une belle manière d'écrire l'Histoire ? Nous avons encore de lui un autre Ouvrage historique sur les Révolutions de l'Empire de la même Nation. C'est toujours la même critique & le même bon sens ; des prédictions accomplies, des songes vérifiés, des miracles arrivés, tels que des pluies de sang, des fleuves qui suspendent leur cours, des mains invisibles qui écrivent sur les murailles ; voilà à quoi se réduit la plus grande partie de cet Ouvrage. On croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du style, il est conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Histoires, plusieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on se laisse conduire par une imagination sans frein, ou par un esprit enthousiaste ?

M. l'Abbé de *Marigny* a composé, dit-on, d'autres Ouvrages ; mais s'ils sont aussi arabesques que ceux dont nous venons de parler, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

I. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marseille en 1697, mort en 1767.

On doit rendre justice aux bons motifs qui ont dirigé sa plume dans la composition de ses Romans spirituels, quoique l'exécution n'en soit pas tout-à-fait heureuse. Trop de prolixité, peu de connoissance du monde, défaut assez ordinaire, & même louable dans un homme de son état, affoiblissent une partie de l'intérêt qu'il a su y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne sauroit trop louer cet estimable Religieux, d'avoir consacré sa plume à des sujets qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. Il est aisé de juger, par ses *Vies des Solitaires d'Orient*, ses *Lettres spirituelles*, la *Comédienne convertie*, la *parfaite Religieuse*, la *Vierge chrétienne*, en un mot, par tous les Ouvrages du P. *Marin*, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à son style, s'il se fût autant occupé de sa réputation littéraire, que du

desir de faire servir sa pieuse industrie à inspirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis - François - Claude*] Censeur Royal, des Académies de Marseille & de Nancy, ci-devant Censeur de la Police, & Secrétaire-Général de la Librairie, né à la Ciotat, en Provence.

Il ne doit pas, aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux que plusieurs Journalistes ont porté sur ses Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le sont pas. » Des sentimens nobles, des maximes ingénieuses, des portraits bien dessinés, » de l'agrément & de la facilité dans la diction; & ce qui fait encore plus d'honneur à M. Marin, un grand respect pour » la Morale & la Religion », sont autant de traits dignes d'éloge, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paie un juste tribut.

L'*Histoire de Saladin* mériterait l'estime des Savants, quand elle ne seroit recommandable que par les recherches qu'elle suppose, & la clarté avec laquelle l'Auteur a su débrouiller les fastes obscurs de la Chronologie arabesque; mais une qualité plus estimable, c'est l'adresse avec laquelle il a su dire la vérité, sans insulter les préjugés du Public.

Ses Ouvrages dramatiques, quoique non représentés, lui ont acquis le droit de juger ceux des autres. L'indulgence, qu'il a poussée quelquefois trop loin à cet égard, ne doit point tourner au désavantage de son discernement ; elle prouve seulement l'honnêteté de son ame.

Si M. *Marin* paroît avoir renoncé aux Lettres, ce n'a été que pour les servir plus utilement dans un Emploi (celui de Censeur de la Police & de la Librairie) très-propre à en favoriser les progrès, & à en arrêter les abus. Aujourd'hui, qu'il écrit la Gazette de France, il se sert utilement de ses connoissances de la Géographie, pour faire connoître les anciens noms des Villes, que la succession des temps a dénaturés, ce qui y répand de l'agrément pour les curieux.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris en 1605.

On dit qu'avant d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Plaidoyers qui nous restent de lui, ne sont propres qu'à prouver la barbarie du Siècle qui les a applaudis.

MARIOTE, [*Edme*] Prieur de Saint-Martin de Beaumont, né en Bourgogne,

mort à Paris en 1684, étoit un bon Mathématicien, qui a fourni d'excellentes Dissertations aux *Mémoires* de l'Académie des Sciences, dont il étoit Membre. Ses Ouvrages ont été imprimés à Leyde, en deux volumes *in-4°*. 1717. M. de Fontenelle n'a point fait d'Eloge particulier de cet Académicien, on ne fait pourquoi ; mais il l'a loué dans celui de *Newton*, où il assure que M. Mariote avoit beaucoup de génie pour les expériences, & qu'il a rendu beaucoup de services à la Physique. On attribue à cet Auteur ce beau Distique sur les Conquêtes rapides de *Louis XIV.*

*Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit ?*

La suite des Articles qu'on vient de lire, se trouve à la page 325, après l'Article Jean-Henri MARCHAND.

Fin du second Volume.

L I S T E

D E S E C R I V A I N S

Dont on a parlé dans ce Volume.

On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivants.

F.

	F ABRE. (<i>Jean-Claude</i>)	Page 1
	FAGAN. (<i>Christophe Barthelemi</i>)	2
*	FAGNAN. (<i>Marie-Antoinette</i>)	4
	FAILLE. (<i>Germain DE LA</i>)	<i>ibid.</i>
	FARET. (<i>Nicolas</i>)	5
*	FAVART. (<i>Charles-Simon</i>)	<i>ibid.</i>
*	FAUQUE. (<i>N. Mademoiselle</i>)	6
	FAIDIT. (<i>Pierre</i>)	<i>ibid.</i>
	FAYE. (<i>Jean-François LERIGUET DE LA</i>)	7
	FAYETTE. (<i>Marie-Madeline PIOCHE DE LA</i> VERGNE, Comtesse DE LA)	8
1.	* FEBVRE. (<i>Philippe LE</i>)	11
2.	FEBVRE DE ST. MARC. (<i>Charles-Hugues LE</i>)	
	FÉLIBIEN. (<i>André</i>)	12
	FÉNÉLON. (<i>François DE SALIGNAC DE LA</i> MOTTE)	13
	* FENOUILLOT DE FALBAIRE. (<i>N.</i>)	29
1.	FERRAND. (<i>Louis</i>)	30
2.	FERRAND. (<i>Antoine</i>)	<i>ibid.</i>
*	FEUTRY. (<i>Ainé Ambroise-Joseph</i>)	31
	FEVRE. (<i>Tannequil LE</i>)	32
	FLÉCHIER. (<i>Esprit.</i>)	33

1.	FLEURY. (<i>Claude</i>) Prieur.	37
2.	FLEURY. (<i>Jacques</i>) Avocat.	38
	FONT. (<i>N. DE LA</i>)	39
	FONT DE ST. YENNE. (<i>N. DE LA</i>)	<i>ibid.</i>
1.	FONTAINE, (<i>Jean</i>) Voyez LAFONTAINE.	
2.	FONTAINE. (<i>Jean</i>)	40
	FONTAINES, (<i>Pierre-François GUYOT DES</i>) Voyez DESFONTAINES.	
*	FONTANELLE. (<i>Jean Gaspard DE</i>)	<i>ibid.</i>
	FONTENELLE. (<i>Bernard LE BOVIER DE</i>)	41
*	FORBONNAIS. (<i>VERON DE</i>)	46
	FORCE. (<i>Charlotte-Rose DE CAUMONT</i> , De- moiselle DE LA)	47
	FORT, <i>Adrien Claude LE</i>) Voyez MORINIERE.	
	FOSSE. (<i>Antoine DE LA</i>)	48
1.	FOUCHER. (<i>Simon</i>)	49
2.	* FOUCHER. (<i>Paul</i>)	50
	FRAGUIER. (<i>Claude-François</i>)	<i>ibid.</i>
1.	* FRANC. (<i>Jean-Georges LE</i>)	52
2.	* FRANC, (<i>Jean-Jacques</i>) Voyez POMPIGNAN.	
	FRANCHEVILLE. (<i>Joseph DUFRESNE DE</i>)	53
1.	FRANÇOIS 1, Roi de France.	54
2.	* FRANÇOIS, (<i>Laurent</i>) Abbé.	55
3.	* FRANÇOIS, (<i>Louis</i>) Avocat.	57
	FRASNAY. (<i>Pierre DE</i>)	58
	FRERET. (<i>Nicolas</i>)	59
*	FRERON. (<i>Elie-Catherine</i>)	62
	FRESNAYE. (<i>Jean VAUQUELIN</i> , Sieur DE LA)	67
	FRESNOY. (<i>Charles-Alphonse DU</i>)	68
	FRESNY. (<i>Charles RIVIERE DU</i>)	70
	FRONTEAU. (<i>Jean</i>)	72
	FURETIERE. (<i>Antoine</i>)	73
	FUZELIER. (<i>Louis</i>)	74

G.

	GACON. (<i>François</i>)	75
	GAICHIEZ. (<i>Jean</i>)	76
*	GAILLARD. (<i>Gabriel-Henri</i>)	77
	GALLAND. (<i>Antoine</i>)	78
	GAMACHES. (<i>Etienne-Simon</i>)	79
	GARASSE. (<i>François</i>)	80
*	GARDEIN DE VILLEMAIRE. (<i>N.</i>)	81
1.	GARNIER. (<i>Robert</i>)	82.
2.	GARNIER. (<i>Jean</i>)	83
3.	* GARNIER, (<i>N.</i>) Abbé.	84
*	GAUCHAT. (<i>Gabriel</i>)	86
	GAUMAIN. (<i>Gilbert</i>)	87
	GAUTIER. (<i>Jean-Baptiste</i>)	<i>ibid.</i>
	GAYOT DE PITAVAL. (<i>François</i>)	88
*	GAZON LOURXIGNÉ. (<i>Sébastien-Marie</i>)	89
	GEDOYN. (<i>Nicolas</i>)	90
	GENEST. (<i>Charles-Claude</i>)	<i>ibid.</i>
	GENNES. (<i>Pierre DE</i>)	91
*	GEOFFROY. (<i>Jean-Baptiste.</i>)	92
1.	GERVAISE, (<i>Nicolas</i>) Abbé.	93
2.	GERVAISE, <i>Dom Armand-François</i>) Carme	
	Déchauffé.	<i>ibid.</i>
	GESSÉE OU JESSÉE. (<i>Jean DE LA</i>)	94
1.	GIBERT. (<i>Jean-Pierre</i>)	95
2.	GIBERT. (<i>Balthasar</i>)	<i>ibid.</i>
	GILBERT. (<i>Gabriel</i>)	98
	GILLET. (<i>Louis-Joachim</i>)	99
	GIRAC. (<i>Paul Thomas DE</i>)	<i>ibid.</i>
1.	GIRARD DE VILLE-THIERRI. (<i>Jean</i>)	100
2.	GIRARD, (<i>N.</i>) Abbé.	<i>ibid.</i>
*	GIRAUD. (<i>Claude-Marie</i>)	102
	GIROUST. (<i>Jacques</i>)	103
	GLAIN. (<i>N. DE SAINT</i>)	<i>ibid.</i>
	GLATIGNY. (<i>Gabriel DE</i>)	104

	GOAR. (<i>Jacques</i>)	104
1.	GODEAU. (<i>Antoine</i>)	105
2.	GODEAU. (<i>Michel</i>)	108
	GODEFROI.	<i>ibid.</i>
	GOGUET. (<i>Antoine-Yves</i>)	<i>ibid.</i>
	GOMBAUD. (<i>Jean OGIER DE</i>)	109
	GOMBERVILLE. (<i>Marin LE ROI, Sieur DE</i>)	<i>ibid.</i>
	GOMEZ. (<i>Madeleine-Angélique POISSON DE</i>)	III
*	COMICOURT. (<i>Augustin-Pierre DE</i>)	112
	GOUDELIN. (<i>Pierre</i>)	113
	GOUJET. (<i>Claude-Pierre</i>)	115
	GOULU. (<i>Jean</i>)	116
	GOURNAY. (<i>Marie JARS DE</i>)	<i>ibid.</i>
*	GOURNÉ. (<i>Pierre-Mathias DE</i>)	118
	GOUSSET. (<i>Jacques</i>)	<i>ibid.</i>
	GRAFFIGNI. (<i>Françoise D'HAPPONCOURT DE</i>)	119
	GRAMMONT. (<i>Gabriel, Seigneur DE</i>)	120
1.	GRAND. (<i>Joachim LE</i>)	121
2.	GRAND. (<i>Marc-Antoine LE</i>)	<i>ibid.</i>
	GRANVILLE, (<i>Jean-Etienne LE BRUN DE</i>)	
	<i>Voyez BRUN.</i>	
	GRANGE. (<i>Joseph DE CHANCEL DE LA</i>)	122
	GRAVILLE. (<i>Barthelemi-Claude GRAILLARD DE</i>)	124
	GRÉCOURT. (<i>Jean-Baptiste-Joseph</i>) VILLARS	
	DE)	125
*	GRESSET. (<i>Jean-Baptiste-Louis</i>)	<i>ibid.</i>
	GREVIN. (<i>Jacques</i>)	127
*	GRIFFET. (<i>Henri</i>)	<i>ibid.</i>
*	CROSLEY. (<i>Pierre-Jean</i>)	129
	GUEDEVILLE. (<i>Nicolas</i>)	<i>ibid.</i>
	GUELETTE. (<i>Thomas-Simon</i>)	130
	GUENEBAULD. (<i>Jean</i>)	131

Liste des Ecrivains.

449

* GUÉNÉE. (<i>Antoine</i>)	132
GUÉRET. (<i>Gabriel</i>)	134
* GUIBERT. (<i>N. Madame</i>)	135
* GUICHARD. (<i>Jean-François</i>)	<i>ibid.</i>
GUICHENON. (<i>Samuel</i>)	136
* GUYON, (<i>N.</i>) Abbé.	137
GUYS. (<i>Jean-Baptiste</i>)	139

H.

1.	HABERT. (<i>François</i>)	140
2.	HABERT. (<i>Philippe</i>)	141
3.	HABERT. (<i>Germain</i>)	142
	HALDE. (<i>Jean-Baptiste DU</i>)	143
	HALLÉ. (<i>Pierre</i>)	<i>ibid.</i>
	HAMEL, (il y a plusieurs Auteurs de ce nom) Voyez DUHAMEL.	
	HAMILTON. (<i>Antoine, Comte d'</i>)	144
	HARDI OU HARDY. (<i>Alexandre</i>)	145
	HARDION. (<i>Jacques</i>)	146
	HARDOUIN. (<i>Jean</i>)	147
	HARPE, (<i>N. DE LA</i>) Voyez DELAHARPE.	
	HAUTEROCHE. (<i>Noël LE BRETON, Sieur DE</i>)	148
*	HAYER. (<i>Jean-Nicolas-Hubert</i>)	<i>ibid.</i>
	HELVETIUS. (<i>Claude-Adrien</i>)	<i>ibid.</i>
1.	HÉNAULT. (<i>Jean</i>)	150
2.	HÉNAULT. (<i>Charles-Jean-François</i>)	153
1.	HERITIER. (<i>Nicolas L'</i>)	154
2.	HERITIER DE VILLANDON. (<i>Marie-Jeanne L'</i>)	155
	HERMANT. (<i>Godefroi</i>)	156
	HERSAN. (<i>Marc-Antoine</i>)	157
	HOUDART, (<i>Antoine</i>) Voyez MOTHE.	
	HUET. (<i>Pierre-Daniel</i>)	<i>ibid.</i>

J.

	JACOB, (<i>Louis</i>) Carme.	161
	JACQUELOT. (<i>Isaac</i>)	162
*	JACQUIN. (<i>Armand-Pierre</i>)	<i>ibid.</i>
	JARDIN. (<i>Bénigne DU</i>)	164
	JARDINS DE VILLEDIEU. (<i>Marie-Catherine DES</i>)	166
*	JOANNET. (<i>Claude</i>)	167
	JARRY. (<i>Laurent JULLIARD DU</i>)	168
*	JAUBERT, (<i>N.</i>) Abbé.	172
*	JAUCOURT. (<i>Louis</i> , Chevalier DE)	<i>ibid.</i>
	JEANNIN. (<i>Pierre</i>)	174
	JEUNE. (<i>Jean LE</i>)	<i>ibid.</i>
	JODELLE. (<i>Etienne</i>)	175
1.	JOLY. (<i>Guy</i>)	176
2.	JOLY. (<i>Claude</i>)	177
	JOUBERT. (<i>Joseph</i>)	<i>ibid.</i>
	JOUVENCY. (<i>Joseph</i>)	<i>ibid.</i>
	JURET. (<i>François</i>)	178
	JURIEU. (<i>Pierre</i>)	<i>ibid.</i>
*	IRAILD. (<i>N. l'Abbé.</i>)	179
	IVETEAUX. (<i>Nicolas VAUQUELIN DES</i>)	182

L.

	LABAT. (<i>Jean-Baptiste</i>)	185
	LABBE. (<i>Philippe</i>)	186
	LABÉ. <i>Louise CHARLY</i> , dite)	<i>ibid.</i>
	LABOUREUR. (<i>Jean LE</i>)	187
	LACHARRY. (<i>Gilles</i>)	<i>ibid.</i>
1. *	LACOMBE. (<i>Jacques</i>)	<i>ibid.</i>
2. *	LACOMBE DE BREZEL. (<i>Honoré</i>)	191
3. *	LACOMBE. (<i>François</i>)	192
1. *	LACROIX. (<i>Pierre-Firmin</i>)	193
2. *	LACROIX. (<i>N.</i>)	194
3. *	LACROIX. (<i>N.</i>)	<i>ibid.</i>

Liste des Ecrivains.

451

	LADVOCAT. (<i>Jean-Baptiste</i>)	195
*	LAFARGUE. (<i>Etienne DE</i>)	197
	LAFITEAU. (<i>Pierre-François</i>)	<i>ibid.</i>
	LAFONT. (<i>N. DE</i>)	198
	LAFONTAINE. (<i>Jean</i>)	<i>ibid.</i>
	LAINÉZ. (<i>Alexandre</i>)	210
*	LALANDE. (<i>Joseph-Jérôme LE FRANÇOIS DE</i>)	211
	LALANÉ. (<i>Pierre</i>)	212
	LALLOUETTE. (<i>Ambroise</i>)	215
1.	LAMARE. (<i>Nicolas DE</i>)	216
2.	LAMARE, (<i>N.</i>) Ex-Abbé.	<i>ibid.</i>
1.	LAMBERT. (<i>Anne-Thérèse DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE</i>)	217
2.	LAMBERT. (<i>Joseph</i>)	218
3.	LAMBERT. (<i>Claude-François</i>)	219
1.	LAMI. (<i>Bernard</i>)	220
2.	LAMI. (<i>Dom-François</i>)	221
1.	LAMOIGNON. (<i>Guillaume DE</i>)	222
2.	LAMOIGNON. (<i>Chrétien-François DE</i>)	223
	LANCELOT. (<i>Dom-Claude</i>)	<i>ibid.</i>
	LANGLET DUFRESNOY, (<i>Nicolas</i>)	<i>Voyez</i>
	LANGLET.	
	LANGLOIS. (<i>Jean-Baptiste</i>)	225
1.	LANGUET. (<i>Hubert</i>)	<i>ibid.</i>
2.	LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI. (<i>Jean-Joseph</i>)	<i>ibid.</i>
	LANOUE. (<i>Jean SAUVÉ DE</i>)	227
*	LAPLACE. (<i>Pierre-Antoine DE</i>)	228
*	LAPORTE. (<i>Jos ph DE</i>)	230
*	LARCHER. (<i>N.</i>)	231
	LARREY. (<i>Isaac DE</i>)	238
	LA RUE (<i>Charles DE</i>)	<i>ibid.</i>
*	LATTEIGNANT. (<i>Gabriel-Charles DE</i>)	240
*	LAVAL. (<i>P. A.</i>)	242
	LAUGIER. (<i>Marc-Antoine</i>)	<i>ibid.</i>

* LAUJON. (<i>Pierre</i>)	244
LAUNOY. (<i>Jean DE</i>)	<i>ibid.</i>
LAURÉS. (<i>Antoine</i> , Chevalier DE)	245
LEBEUF. (<i>Jean</i>)	248
* LEFEVRE. (<i>N.</i>)	<i>ibid.</i>
LEGENDRE. (<i>Louis</i>)	249
* LEGIER. (<i>N.</i>)	250
LELONG. (<i>Jacques</i>)	251
* LEMIERE. (<i>Antoine-Marin</i>)	253
* LEMONIER. (<i>N.</i>)	257
LENFANT. (<i>Jacques</i>)	258
LENGLET DUFRESNOY. (<i>Nicolas</i>)	259
* LÉONARD. (<i>N.</i>)	261
LIGER. (<i>Louis</i>)	<i>ibid.</i>
LIGNAC. (<i>Joseph - Adrien LE LARGE DE</i>)	262
LIMOJON, (<i>Ignace-François</i>) Voyez SAINT-DIDIER.	
LINANT. (<i>N.</i>)	263
* LILLE, (<i>Jacques DE</i>) Abbé. Voyez DELILLE.	
1. LINGENDES. (<i>Jean DE</i>)	264
2. LINGENDES. (<i>Claude DE</i>)	<i>ibid.</i>
* LINGUET. (<i>Simon-Nicolas-Henri</i>)	265
LINIERE. (<i>François PAJOT DE</i>)	268
LIONNE. (<i>Hugues DE</i>)	<i>ibid.</i>
LISLE. (<i>Claude DE</i>)	269
LOMBARD, (<i>Théodore</i>)	<i>ibid.</i>
* LONDRES. (<i>Théophile-Ignace ANSQUERS DE</i>)	270
LONG, (<i>Jacques LE</i>) Oratorien. Voyez LELONG.	
* LONGCHAMPS, (<i>N. DE</i>) Abbé.	271
LONGEPIERRE. (<i>Hilaire-Bernard DE</i>)	RE-
QUELEYNE, SIEUR DE)	274
LONGUERUE. (<i>Louis DUFOUR DE</i>)	<i>ibid.</i>
LONGUEVAL, (<i>Jacques</i>)	275

Liste des Ecrivains.

453

LORENS. (<i>Jacques DU</i>)	277
LORET. (<i>Jean</i>)	<i>ibid.</i>
LOUBERE. (<i>Simon DE LA</i>)	278
* LOUPTIERE. (<i>Jean-Charles RELONGUE DE LA</i>)	<i>ibid.</i>
* LUNEAU DE BOISJERMAIN. (<i>Pierre-Joseph-François</i>)	279
LUSSAN. (<i>Marguerite DE</i>)	281

M.

MABILLON. (<i>Jean</i>)	282
* MABLY. (<i>N. BONNOT DE</i>)	283
MABOUL. (<i>Jacques</i>)	285
MACQUER. (<i>Philippe</i>)	<i>ibid.</i>
MADELENET. (<i>Gabriel</i>)	286
MAGNAN. (<i>Emmanuel</i>)	<i>ibid.</i>
* MAILHOL. (<i>Gabriel</i>)	287
MAILLARD. (<i>Olivier</i>)	<i>ibid.</i>
MAILLET. (<i>N. DE</i>)	288
MAIMBOURG. (<i>Louis</i>)	289
MAIRET. (<i>Jean</i>)	290
MAISTRE. (<i>Antoine LE</i>)	292
MALEBRANCHE. (<i>Nicolas</i>)	293
MALFILATRE. (<i>N.</i>)	301
MALHERBE. (<i>François DE</i>)	<i>ibid.</i>
7. MALLET. (<i>Edme</i>)	306
2. * MALLET. (<i>Paul-Henri</i>)	308
MAILEVILLE. (<i>Claude DE</i>)	<i>ibid.</i>
MANGENOT. (<i>Louis</i>)	310
MANGIN. (<i>N.</i>)	312
MANNORY. (<i>Louis</i>)	313
MARCA. (<i>Pierre</i>)	<i>ibid.</i>
1. MARCHAND. (<i>Prosper</i>)	314
2. MARCHAND. (<i>Jean-Henri</i>)	315
MARGON. (<i>Guillaume PLANTAVIT DE LA PAUSE DE</i>)	437

1.	MARIGNY. (Jacques CHARPENTIER DE)	438
2.	MARIGNY, (N. AVGIER DE) Abbé.	440
1.	MARIN. (Michel-Ange)	441
2. *	MARIN, (Louis-François-Claude) Censeur-Royal.	442
	MARION. (Simon)	443
	MARIOTE. (Edme)	ibid.
	MARIVAUX. (Pierre CARLET DE)	315
*	MARMONTEL. (Jean-François)	317
	MAROLLES. (Michel DE)	321
	MAROT. (Clément)	322
*	MARQUEZ. (Pierre)	324
	MARSAIS. (César CHESNEAU DU)	325
	MARSOLIER. (Jacques)	327
	MARSY. (François-Marie DE)	328
	MARTIAL D'Auvergne. (N.)	340
	MARTIGNAC. (Etienne ALGAI, Sieur DE)	ibid.
	MARTINAY. (Jean)	ibid
	MASCARON. (Jules)	341
	MASSIEU. (Guillaume)	ibid.
	MASSILLON. (Jean-Baptiste)	343
1.	MASSON. (Jean)	346
2. *	MASSON. (Pierre-Toussaint)	ibid.
	* MASSON DE PEZÉ. (N.) Voyez PEZÉ.	
	MATHIEU. (Pierre)	347
1. *	MATHON. (Alexis)	348
2. *	MATHON DE LA COUR. (Charles-François)	ibid.
	MAUBERT. (Jean-Henri DE GOUVEST, plus connu sous le nom DE)	349
	MAUCOMBLE. (Jean-François-Dieu-donné)	350
	MAUCROIX. (François DE)	351
*	MAUGER. (N.)	352

Liste des Ecrivains

455

	MAUMENET. (Louis)	353
	MAUPERIUS. (Pierre-Louis MOREAU DE)	ibid.
*	MAURY. (Jean-Siffrein)	354
	MAYNARD. (François)	356
*	MAZARELLI. (N. Mademoiselle)	358
	MÉHÉGAN. (Guillaume-Alexandre DE)	359
	MÉNAGE. (Gilles)	361
	MÉNARD. (Léon)	365
	MESNARDIERE. (Hyppolite-Jules PILET DE LA)	366
	MENESTRIER. (Claude-François)	367
	MENOT. (Michel)	368
*	MERCIER. (Louis-Sébastien)	ibid.
1.	MÉRÉ. (Georges BROSSIN , Chevalier , Marquis DE)	369
2. *	MÉRÉ. (N. Chevalier DE)	370
	MERVESIN. (Joseph)	371
	MERVILLE. (Michel GUYOT DE)	ibid.
	MESANGUY. (François-Philippe)	372
	METTRIE. (Julien-Offroi LA)	373
	MEZERAU. (François EUDES DE)	374
	MEZIRIAC. (Claude-Gaspard BACHET , Seigneur DE)	376
*	MILLIET. (Jean-Baptiste)	ibid.
*	MILLOT. (Claude François-Xavier)	377
1.	MIRABEAU. (Jean-Baptiste DE)	380
2. *	MIRABEAU. (Victor RIQUETI , Marquis DE)	388
1.	MOINE. (Pierre LE)	389
2. *	MOINE DARGIVAL. (Henri LE)	390
	MOLIERE. (Jean-Baptiste POCQUELIN DE)	393
*	MOLINE. (Pierre-Louis)	399
	MONCRIF. (François - Augustin, PARADIS DE)	ibid.

	MONGAULT. (<i>Nicolas-Hubert DE</i>)	401
	MONNOYE. (<i>Bernard DE LA</i>)	<i>ibid.</i>
*	MONTAGNAC. (<i>Louis-Laurent-Joseph DE</i>)	402
	MONTAGNE. (<i>Michel DE</i>)	403
	MONTESQUIEU. (<i>Charles DE SECONDAT ,</i> <i>Baron de LA BREDE & DE</i>)	406
	MONTMAUR. (<i>Pierre DE</i>)	411
	MONTPENSIER. (<i>Anne-Marie-Louise L'OR-</i> <i>LÉANS DE</i>)	413
	MONTREUIL. (<i>Matthieu DE</i>)	<i>ibid.</i>
	MORAND. (<i>Pierre DE</i>)	415
	MONTFAUCON. (<i>Bernard DE</i>)	418
	MONTFLEURY. (<i>Antoine-Jacob</i>)	419
*	MOREAU. (<i>Jacob-Nicolas</i>)	<i>ibid.</i>
*	MORÉNAS. (<i>François</i>)	420
	MORÉRI. (<i>Louis</i>)	<i>ibid.</i>
	MORIN. (<i>Jean-Baptiste</i>)	421
	MORINIERE. (<i>Adrien-Claude</i>) LE FORT DE LA)	422
*	MORLIERE. (<i>Jacques-Auguste DE LA</i>)	423
	MORUS. (<i>Alexandre</i>)	<i>ibid.</i>
1.	MOTHE LE VAYER. (<i>François DE LA</i>)	424
2.	MOTHE HOUDART. (<i>Antoine DE LA</i>)	426
	MOTTEVILLE. (<i>Françoise BERTAUT , Dame</i> DE)	431
*	MOUHY. (<i>Charles DE FIEUX , Chevalier</i> DE)	432
1.	MOULIN. (<i>Charles DU</i>)	433
2.	MOULIN. (<i>Pierre DU</i>)	434
	MOURGUES. (<i>Michel</i>)	435
	MURET. (<i>Marc-Antoine</i>)	<i>ibid.</i>

Fin de la Liste des Ecrivains.





